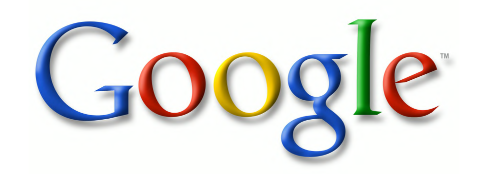
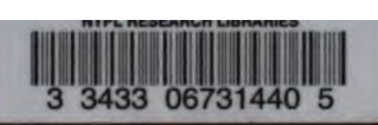



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06731440 5

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE SAINT-FOIX.


POULLAIN
DE SAINT-FOIX

ŒUVRES

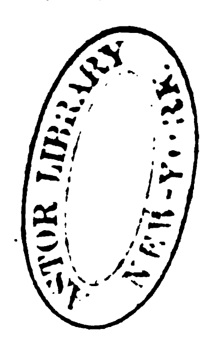
COMPLETTES

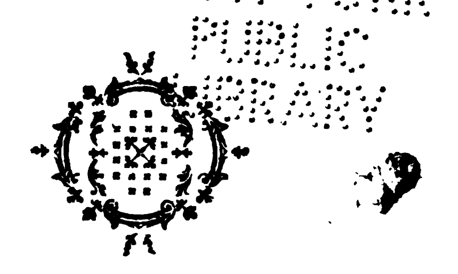
DE

M. DE SAINT-FOIX,

Historiographe des Ordres du Roi.

TOME PREMIER.





A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple-du-Goût.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

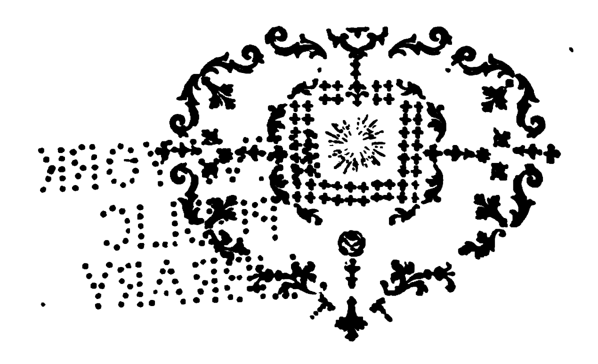


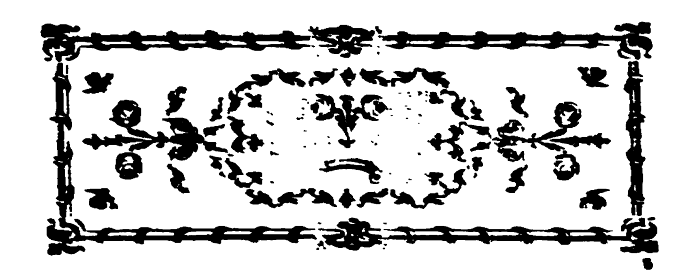
AVERTISSEMENT.

M. DE SAINT-FOIX, *s'étoit proposé de donner l'Edition que nous faisons paroître aujourd'hui, & avoit même rassemblé un très-grand nombre de morceaux intéressans & curieux, destinés à completter le recueil de ses* Essais Historiques. *Il nous avoit marqué lui-même l'ordre que nous devions suivre dans la distribution générale de ses Œuvres, & les Gravures dont il désiroit qu'elles fussent décorées. On s'est fait un devoir de s'y conformer; & sa mort n'a rien dérangé à l'exécution de son plan.*

LES morceaux qui n'avoient point encore paru sont insérés, dans leur rang, parmi les Essais sur Paris, *& ont augmenté de près d'un Volume cette nouvelle Edition: on les a imprimés aussi séparément en un*

Tome in-12, *en faveur de ceux qui désireront compléter les Editions précédentes.*





ÉLOGE HISTORIQUE, DE M. DE SAINT-FOIX.

GERMAIN-FRANÇOIS POULLAIN DE SAINT-FOIX, né à Rennes, en Bretagne, le 25 Février 1699, fit ses Etudes au Collége des Jésuites, & fut ensuite Lieutenant de Cavalerie dans le Régiment de la Cornette-Blanche.

QUOIQUE né avec un caractère bouillant & fougueux, il sentit de bonne heure l'amour des Lettres; & ses premiers pas le portèrent

vers la carrière du Théâtre. A vingt-trois ans, il donna sa petite Comédie de *Pandore*, dont il n'a laissé qu'une simple analyse. Il ne reste non plus qu'un extrait fort court de la *Veuve à la mode*, qui fut jouée aux Italiens en 1726. Je ne parle point d'une autre pièce intitulée : *le Contraste de l'Amour & de l'Hymen*, dont le manuscrit ne s'est point retrouvé.

Au premier bruit de guerre, en 1733, M. de Saint-Foix suivit le Maréchal de Broglie en Italie, en qualité de son Aide-de-Camp. A la paix, il sollicita une Compagnie qu'il n'obtint pas ; & dans la crainte d'éprouver de nouveaux refus, il quitta le service, dès que les circonstances purent le lui permettre.

La réforme de son Régiment lui fournit un prétexte honnête de se retirer dans sa Patrie, où il acheta une charge de Maître-Particulier des Eaux & Forêts, qu'il exerça

pendant quelques années ; mais l'amour des Lettres le ramena dans la Capitale, le ſeul endroit où l'on puiſſe les cultiver avec ſuccès.

SON caractère inquiet, emporté, contrariant, ne l'empêcha pas d'arriver aux places & aux penſions deſtinées aux Gens de Lettres. Ses ouvrages lui firent des Protecteurs ; mais ſon inflexibilité lui ſuſcita des affaires, dont quelques-unes ſe terminèrent avec l'épée. Dans l'hiſtoire de ſes querelles, la plus célèbre eſt celle qu'on lui attribue avec un Garde du Roi, au ſujet d'une taſſe de café, mais dont il s'eſt toujours fort défendu.

MALGRÉ l'âcreté & la violence de ſon humeur, M. de Saint-Foix s'eſt fait une réputation brillante, qu'il a conſtamment ſoutenue, & comme Auteur Dramatique, & comme Hiſtorien. Son *Théâtre*, ſes *Eſſais Hiſtoriques ſur Paris*, ſes *Lettres Turques*, celles de *Nédim-Coggia*,

& fon *Hiftoire de l'Ordre du Saint-Efprit*, font les quatre genres d'Ouvrages, fur lefquels eft établie cette réputation Littéraire, qui le place au rang de nos bons Ecrivains.

Des peintures de mœurs naïves, les expreffions les plus naturelles & les plus délicates, caractérifent fon *Théâtre*. C'eft la nature même, c'eft le cœur qui parle & qui fe développe ; c'eft le fentiment qui emprunte la voix de l'ingénuité, & qui fe peint fous les plus aimables couleurs. M. de Saint-Foix joint à une diction pure, correcte & toujours élégante, la façon de dialoguer la plus vive, & en même-tems la plus décente. Dans vingt Comédies que nous avons de lui, on ne trouve pas une plaifanterie hafardée & qui ne foit du bon ton. Son badinage eft d'autant plus agréable, qu'il a toujours l'air naturel, même en offrant les traits les plus ingénieux, & où il y a le plus de fineffe. Il a le mérite d'avoir créé les fujets

de la plupart de ses Pièces ; & c'est un genre neuf qu'il a mis au Théâtre. Molière expose les défauts les plus communs parmi les hommes, pour les corriger par le ridicule. Les Romanciers Dramatiques retracent, dans leurs Pièces, des situations touchantes, telles qu'il peut en arriver en effet dans les familles. L'ingénieux Auteur de l'*Oracle*, du *Sylphe* & des *Grâces*, semble avoir choisi un milieu entre ces deux extrémités : il ne fait pas rire dans le goût de Molière ; il est encore plus éloigné de faire pleurer ; mais il fait sourire agréablement le Spectateur ; & ce souris, que fait naître un trait spirituel, ou une idée de volupté délicatement voilée, vaut bien le ris qu'excite une plaisanterie purement comique. L'Auteur paroît s'être appliqué à étudier le cœur des femmes, à y démêler les plus secrets sentimens, & à les exposer au naturel sur la scène, sous l'enveloppe d'une fiction aimable. Lui seul sait saisir, sans être vainement subtil, les nuances fines & imperceptibles. Il exprime habile-

ment le goût, la façon de penser, & les petits défauts même du beau Sexe : il les fait sentir avec adresse, & de manière à le flatter plutôt qu'à l'offenser.

Les talens de M. de Saint-Foix ne se bornoient pas au Théâtre : il commença en 1753 ses *Essais Historiques sur Paris*. C'est un assemblage de Faits singuliers, qui forment un tableau des Mœurs de la Nation dans les différens siècles, depuis la fondation de la Monarchie jusqu'à nous. C'est en même-tems une suite de réflexions neuves, aisées, agréables, écrites avec toutes les grâces, la force, le naturel & la précision du style de l'Auteur. C'est une Critique sûre, éclairée ; une ironie fine & légère ; une Erudition qui étonne d'autant plus, qu'elle n'est jamais recherchée, avec l'expression la plus simple, la plus nette & la plus claire. Cet Ouvrage est un de ceux qui intéressent & par le style, & par le fond des choses. La manière dont elles y sont placées, fait souvent Epigramme ;

de même que chaque anecdote, chaque trait, vaut une réflexion philoſophique & y ſupplée. Paris ſemble devenir un ſéjour encore plus intéreſſant, depuis qu'à chaque pas on peut s'y rappeler quelque évènement mémorable ou ſingulier; & ce n'eſt pas le ſeul fruit de ces *Eſſais*. Quelles lumières l'Auteur ne répand-il pas ſur les endroits les plus obſcurs de notre Hiſtoire, les plus négligés par tous nos Ecrivains, & peut-être les plus intéreſſans! C'eſt la voix du Philoſophe & du Citoyen: il ne déguiſe point les défauts de ſa Nation; mais il s'intéreſſe à ſa gloire. Quant aux Mœurs des anciens Francs & Gaulois, rien de plus agréable que de les comparer avec les nôtres; de juger combien les Deſcendans l'emportent ſur leurs Pères dans les Sciences, les Arts, dans toutes les connoiſſances acquiſes; & combien peut-être ils leur ſont inférieurs du côté de la franchiſe, & de certaines vertus que les Sciences ne donnent pas toujours, & qu'elles ôtent quelquefois. Hiſtorien philoſophe,

ſintéreſſement & d'amour pour la Patrie, préſentent une ſuite d'exemples honorables à la Nation, & dignes d'un Ordre ſi illuſtre. D'ailleurs on voit que l'Auteur s'eſt appliqué à découvrir l'origine de pluſieurs uſages qu'on y a conſervés; il a donné, ſur quelques Statuts, des éclairciſſemens abſolument néceſſaires, & a relevé des erreurs conſidérables de pluſieurs de nos Hiſtoriens.

En publiant cet ouvrage, quoique moins eſtimé que les précédens, M. de Saint-Foix a du moins eu l'avantage ſur quelques muets Hiſtoriographes de France, de s'être acquitté des obligations que ſa place d'Hiſtoriographe de l'Ordre lui impoſoit. Il l'obtint comme une récompenſe de ſes talens & de ſes écrits; & l'on ne s'attendoit pas qu'il rendroit publique, avant ſa mort, une Hiſtoire dont ſon grand âge ſembloit à peine lui permettre de préparer les matériaux; mais l'amour du devoir

l'excita à l'entreprendre; & le zèle l'exécuta.

On a lieu d'être étonné qu'avec un esprit inquiet, difficile, emporté, & des talens recommandables, M. de Saint-Foix ait joui paisiblement, pendant près de soixante ans, de sa réputation. L'Envie elle-même a-t-elle donc aussi redouté la violence de son caractère? Ou, n'est-ce pas plutôt, parce qu'au milieu de ses succès, son triomphe n'avoit rien d'insultant pour ses Rivaux? Jamais on ne l'entendit vanter son génie, ni tirer vanité des applaudissemens. Si l'orgueil du talent se fût joint à l'àcreté de son humeur, il eût été le fléau de la République des Lettres. Il critiquoit rarement, & n'étoit point absolument offensé d'une critique honnête & juste. Mais lorsqu'un Anonyme imprudent ósa le déférer comme un Ecrivain hardi & irréligieux, il ne s'abbaissa point à lui rendre injure pour injure; il le cita au Tribunal de la Loi, & laissa aux Magistrats le soin de le venger.

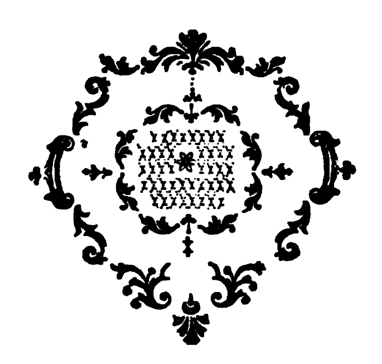
Les Lettres ont perdu en M. de Saint-Foix un Hiſtorien philoſophe, qui n'abuſa point de ſa raiſon pour faire adopter des paradoxes; qui jamais ne tranſmit à la mémoire un fait qui n'intéreſſât le cœur, ou ne fût une leçon pour les mœurs. Elles ont perdu un Ecrivain agréable, ſous la plume duquel les faits ſe convertiſſoient en vérités philoſophiques, de manière que le plus ſouvent ils ſemblent être une ſuite d'Apologues, dont les moralités ſe préſentent naturellement aux Lecteurs. Elles ont perdu un Auteur ingénieux & ſage, qui conſerva la pureté du goût, dans un ſiècle où enfreindre ſes loix, paſſe pour l'eſſor du génie.

On peut mettre M. de Saint-Foix au nombre des bons Ecrivains que l'Académie Françoiſe a rejettés, ou qu'elle a négligé de s'aſſocier. Il méritoit certainement, par ſes écrits, d'être admis dans ce Corps reſpectable; mais, il faut en convenir, ſon caractère n'avoit rien de ce liant indiſpenſable dans

une Compagnie, où l'union, la douceur, les égards doivent régner autant que l'eſprit & le goût. Ce n'eſt pas qu'on ait pu lui reprocher cet orgueil altier, ce dédain excluſif pour tout ce qui n'étoit ni lui, ni de lui. A cet égard il avoit la modeſtie du vrai talent, & la ſimplicité de l'homme de génie. Il eut même quelques amis parmi les Gens-de-Lettres; & il les recevoit dans la retraite qu'il s'étoit choiſie à l'une des extrémités de Paris; mais ils ſe prétoient à ſon caractère, cédoient à ſes emportemens, ne le contrarioient jamais, & ſouffroient ſon humeur en faveur de ſon eſprit & de ſes bonnes qualités, qui balançoient quelquefois ſes défauts.

S'IL eſt vrai que les Auteurs ſe peignent dans leurs écrits, M. de Saint-Foix eſt une exception à la règle: non-ſeulement aucun ne ſe reſſent de cette humeur véhémente; mais ils forment, avec elle, le contraſte le plus frappant.

Cette inquiétude qu'auroient dû augmenter les avant-coureurs de la mort, diſparut avant ce terme. Il vit approcher ſon dernier moment d'un œil tranquile, demanda à être adminiſtré, & rendit le dernier ſoupir le 25 Août 1776.



L'ORACLE,

L'ORACLE,

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 22 Mars 1740.

ACTEURS.

LA FÉE *Souveraine.*

ALCINDOR, *fils de la Fée.*

LUCINDE, *jeune Princesse, aimée d'Alcindor.*

La Scène est dans le Palais de la Fée.



Oui, je vous aime, je vous adore.

l'Oracle Sc. dernière



L'ORACLE, COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FÉE, ALCINDOR.

LA FÉE.

En vérité vous êtes bien insupportable !

ALCINDOR.

Mais, ma mere ...,

LA FÉE.

Mais, mon fils, d'où venez-vous ?

ALCINDOR.

D'admirer tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau.

LA FÉE.

De voir Lucinde ?

ALCINDOR.

Assoupie par la chaleur du jour, elle dormoit sur un lit de roses....

LA FÉE.

Vous a-t-elle vu ?

ALCINDOR.

Eh, Madame, je vous dis qu'elle dormoit. Un de ses beaux bras étoit passé sous sa tête; l'autre, étendu du côté où j'étois, sembloit chercher des fleurs qui naissoient autour d'elle : quelque songe agréable l'agitoit & peignoit son teint de couleurs vives & mêlées : dans mon ravissement, il sembloit à mon cœur, que mes yeux étoient trop lents à lui porter tout le plaisir qu'ils goûtoient; je n'ai pas été le maître de mon transport....

LA FÉE.

Mon fils!

ALCINDOR.

J'ai pris une de ses belles mains, que j'ai baisée avec une ardeur... Mais à un mouvement qu'elle a fait, croyant qu'elle s'éveilloit, je me suis vîte retiré sans qu'elle m'ait apperçu. Madame, ce seroit en vain que vous m'ordonneriez de différer encore à me présenter devant elle : il me seroit

impossible de vous obéir. Je l'aime, je l'adore; je veux le lui dire, m'en faire aimer, ou mourir à ses pieds.

LA FÉE.

Mon art est bien puissant; je suis la Fée souveraine; je puis en un instant bâtir des Palais, exciter des tempêtes, & changer un lieu charmant en un desert affreux; mais je vois qu'il est au-dessus de mon pouvoir, de gouverner un jeune fou à qui l'Amour tourne la tête. Eh bien, mon fils, perdez-vous; perdez Lucinde; & détruisez par votre imprudence, les mesures que j'ai prises jusqu'à présent pour assurer votre bonheur avec elle.

ALCINDOR.

Mais, quelles raisons avez-vous, pour ne vouloir pas qu'elle me voie?

LA FÉE.

Apprenez-les donc enfin. Au moment de votre naissance, je fis consulter l'Oracle sur votre destinée:

« Le fils de la Fée souveraine, répondit-il, est
» menacé de grands malheurs; mais il les évite-
» ra, & sera même heureux, s'il peut se faire
» aimer d'une jeune Princesse, qui le croira sourd,
» muet, insensible. »

ALCINDOR.

Sourd, muet, inſenſible !

LA FÉE.

Jugez, mon fils, par la tendreſſe que j'ai pour vous, combien cette réponſe m'affligea : cependant, à force d'y rêver, j'eſpérai, en prenant certaines meſures, de détourner les malheurs qui vous menaçoient, & de voir l'accompliſſement de l'Oracle, quelque impoſſibilité qu'il y parût.

ALCINDOR.

Je n'ai pas, Madame, la même confiance que vous dans la bizarrerie du goût des femmes, & je ne croirai jamais...

LA FÉE.

Ecoutez-moi. Au même inſtant que vous vites le jour, naquit auſſi une Princeſſe, fille d'un Roi voiſin de cette Iſle : (c'eſt votre Lucinde.) Je l'enlevai, & la tranſportai dans ce Palais, inacceſſible à tous les humains. Elle n'y a été ſervie que par des ſtatues, & n'y a vu que des figures inſenſibles, auxquelles, par la puiſſance de Féerie, j'imprimois toutes ſortes de mouvemens. Loin de lui donner quelque idée de ce qui ſe paſſe dans le monde, j'ai tâché juſqu'à préſent de lui per-

ſuader que nous y ſommes, elle & moi, les ſeuls êtres qui parlent, qui penſent, qui connoiſſent & qui raiſonnent; & que tous les autres, formés uniquement pour nous ſervir, ou pour nous amuſer, ſont abſolument inſenſibles, ſans connoiſſance, & incapables également d'amour & de haine, de douleur & de plaiſir.

ALCINDOR.

Quel a été, & quel eſt le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé ſon enfance ?

LA FÉE.

De lui faire croire, en vous préſentant à elle, que vous n'êtes qu'une poupée . . .

ALCINDOR.

Une poupée ? . . .

LA FÉE.

Oui, une eſpèce de marionette organiſée au-deſſus des tailles ordinaires.

ALCINDOR.

J'entends : cette idée me divertit, & peut réuſſir. Pſiché ne voyoit point l'Amour; elle le croyoit un monſtre; cependant elle l'aimoit. L'imagination ſéduite par vos preſtiges, Lucinde me croira tel que l'Oracle exige qu'elle me croie; c'eſt-à-

dire, n'ayant une bouche & des yeux que pour l'agrément; cependant elle m'aimera : on peut tromper la raiſon, mais jamais le ſentiment : ſon cœur recevra de la Nature des avis qu'elle goûtera, ſans les comprendre, & qu'elle ſuivra par inſtinct, comme l'Abeille va cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaîne, cette force ſympathique des cœurs agira... Oui, Madame, elle m'aimera; & je ſerai, dans ce jour, le plus heureux des mortels. Allons la trouver : vous pouvez compter, puiſque l'intérêt de mon amour l'exige, que je ſuis une ſtatue, une vraie ſtatue, un marbre inſenſible.

LA FÉE.

Il n'eſt pas encore tems que vous paroiſſiez... je l'apperçois; retirez-vous vîte, & paſſez par ce cabinet. Dans la converſation que nous allons avoir enſemble, je vais préparer les choſes, & tâcher de les amener à votre ſatisfaction.

ALCINDOR.

Un mot. Quand elle badine avec ſon chien, il la careſſe; ne pourrai-je pas auſſi, ſi elle badine avec moi?...

LA FÉE.

Bon! voilà l'homme de marbre? (*Le faiſant ſortir.*) Sortez, vous dis-je, ſortez donc.

SCÈNE II.

LA FÉE, LUCINDE.

LUCINDE *entre en rêvant profondément.*

CE n'eſt point une illuſion.... ce n'eſt point un ſonge ; il avoit la bouche ſur ma main.

LA FÉE.

Que dites-vous, Lucinde ?

LUCINDE.

Ah !... je ne vous voyois pas.

LA FÉE.

Il avoit la bouche ſur votre main ? Eh qui ?

LUCINDE.

Je ne ſais. Il a diſparu comme un éclair ; mais il ſemble qu'en baiſant ma main, il y ait imprimé un trait de flamme, qui depuis ce moment agite mon cœur... Oui, depuis ce moment je ne ſuis plus la même ; je cherche... Eh quoi ? Je ne puis me l'expliquer. Il ſemble que je reſpire un autre air... Toute la Nature me paroît plus riante, plus animée.... Quelle union, quelle tendreſſe, ma bonne, je viens d'admirer dans deux petits

oiseaux! ils étoient sur une même branche; ils chantoient l'un à l'autre; ils se regardoient, mais avec des regards que je n'ai encore vu qu'à eux, & que nous n'avons point ensemble, vous & moi. Quelques momens de silence succédoient à leur ramage; & ils recommençoient bientôt à chanter, ou plutôt à se répondre avec une vivacité, avec des transports... Vous riez?

LA FÉE.

Sans doute. Car enfin, pour se répondre, il faut s'entendre.

LUCINDE.

Je crois bien aussi qu'ils s'entendoient.

LA FÉE.

Eh! croyez-vous aussi que votre clavecin, ou votre basse de viole vous entendent, vous répondent, & sont sensibles aux doux accens de votre voix, lorsqu'ils s'accordent si juste aux tons que vous prenez?

LUCINDE.

Belle comparaison! ce sont des machines.

LA FÉE.

Ne vous ai-je pas dit cent fois, que vos oiseaux sont de pures machines, mais mieux organisées,

parce que la Nature toujours plus induſtrieuſe, toujours plus ſavante, & toujours ſupérieure à l'art, en a composé & arrangé elle-même les reſſorts?

LUCINDE.

Répétez-le moi encore mille fois, ma bonne, & je n'en croirai rien. Un ſentiment intérieur qui m'a ſaiſie à la vue de ces deux oiſeaux, répugne à ce que vous me dites : ſi j'avois pu les attraper, je les aurois flattés de la main, careſſés, baiſés; je les aurois mis enſemble dans mon appartement; & j'euſſe été fort attentive à tous leurs beſoins : au lieu qu'en vérité je n'ai jamais penſé à careſſer ma viole ou mon clavecin, ni à regarder ſi ma guittare avoit froid ou chaud.

LA FÉE.

(*A part.*) Il faut l'étonner par un nouveau trait de mon art. (*Haut.*) Lucinde, regardez ces ſtatues; examinez-les bien; touchez-les; elles ſont de marbre; & vous ne croyez pas ſans doute qu'elles ſoient ſenſibles : cependant je vais faire jouer certains reſſorts qui produiront les mêmes mouvemens que vous admirez dans vos oiſeaux, & qui vous font croire qu'ils ſentent & qu'ils penſent.

La Fée touche de ſa baguette trois ſtatues; celle du milieu commence une entrée par des mouvemens

de surprise & d'admiration, & forme ses pas sur une sarabande jouée par les deux autres statues, dont l'une tient un violon & l'autre une flûte allemande : après la sarabande, tout l'orquestre en sourdine se joint à la flûte & au violon, & joue un air gai & coulé, sur lequel la statue continuant toujours de s'animer par degrés, danse un tambourin par lequel l'entrée finit. Pendant ce divertissement Lucinde baisse les yeux & paroît triste.

Qu'avez-vous, Lucinde? Quelle sombre tristesse vous a saisie tout-à-coup? il sembleroit que ce petit divertissement vous fait de la peine?

LUCINDE.

Il m'en fait sans doute. Il confond & détruit des idées où je m'entretenois avec plaisir. Mes pauvres petits oiseaux, n'êtes-vous donc que des machines? Je m'imaginois que vous étiez sensibles, & que vous goûtiez une satisfaction infinie à vous voir, à vous regarder, à vous entretenir le jour, & à vous retrouver la nuit l'un à côté de l'autre sur une même branche. (*A la Fée.*) La Nature, disois-je ensuite en moi-même, pour ménager des plaisirs à ces oiseaux, leur inspire une union si tendre; elle n'aura pas été moins bonne

à mon égard; & il y a ſans doute quelque être de mon eſpece... Vous le ſavez, dites-le moi; qui peut être venu me baiſer la main tandis que je dormois?

LA FÉE, *ſouriant.*

Je ſoupçonne... un jeune homme dont je crois avoir apperçu les traces, & qui rôde depuis ce matin autour de ce Palais. Il ſera d'abord accouru à vous comme à un être de ſon eſpece; mais en vous éveillant, vos regards l'auront mis en fuite.

LUCINDE.

Un jeune homme!.. Les hommes ſont-ils auſſi des machines?

LA FÉE.

Oui, mais plus parfaites & plus achevées que votre ſinge même, à qui vous croyez tant d'eſprit. Leur couleur eſt ordinairement blanche, & leur taille comme ces ſtatues. J'en avois autrefois ici quelques-uns; mais ils ont tant de défauts, que je m'en ſuis dégoûtée.

LUCINDE.

Les oiſeaux chantent, ces ſtatues danſent, mon clavecin rend des ſons, & ma pendule indique l'heure qu'il eſt; que font les hommes?

LA FÉE.

Ils ſont diviſés en pluſieurs eſpeces. Ceux qu'on appelle guerriers, & qui plaiſent le plus à l'apparence, s'aſſemblent par milliers dans une plaine; ils ont de longs couteaux bien tranchans; ils s'élancent, ſe précipitent les uns ſur les autres, s'égorgent, ſe taillent en piéces...

LUCINDE.

Cela eſt horrible! Oh, ce ſont des machines; il n'y a point de raiſon à tout ce carnage-là: cependant je ne ſerois pas fâchée de voir un homme, ſi je ne craignois ſa fureur & ſa méchanceté.

LA FÉE.

Vous n'avez rien à craindre; nous ſommes femmes; tout fléchit devant nous dans l'Univers; ces hommes ſi furieux entr'eux, rampent à nos pieds; nous portons dans les yeux un caractere qui les adoucit; cet aimant les attache & les plie à tous nos mouvemens; ils n'ont que ceux que nous voulons, & y ſont aſſervis à peu-près comme cette figure qui s'offre à vous dans un miroir.

LUCINDE.

Mais cette figure eſt la mienne.

LA FÉE.

Et cependant n'eſt pas vous. Les hommes auſſi,

ſans être nous, paroiſſent devenir d'autres nous-mêmes, ſe transforment dans nos ſentimens, & prennent toutes nos paſſions.

LUCINDE.

Ma bonne, tâchez de me faire voir celui qui eſt venu me baiſer la main, tandis que je dormois.

LA FÉE.

Si vous ne l'avez point trop effarouché, il eſt peut-être encore autour de ce Palais : je vais le chercher auparavant qu'il s'éloigne.

LUCINDE.

Allez vîte ; j'attends votre retour avec impatience.

SCÈNE III.

LUCINDE, *ſeule.*

Elle rit.... de mon impatience ſans doute... elle a raiſon. Réellement ma curioſité va juſqu'à l'émotion. Il me paſſe dans la tête des chimeres, qui ſemblent être approuvées par mon cœur. Un homme... Eh bien un homme!.. Oh! je veux... je veux jouer un air ſur mon clavecin.

(*Elle va à ſon clavecin, & revient auſſi-tôt.*)

Je fais une réflexion. Je suis une étourdie ; je devois accompagner Souveraine ; elle auroit guété de son côté, & moi du mien ; & s'il avoit paru, nous nous serions doucement, doucement rapprochées, & nous l'aurions pris.

(*Elle retourne encore à son clavecin, & revient aussi-tôt.*)

Quel cruel soupçon vient m'agiter ? Pourquoi ne m'a-t elle pas proposé d'aller avec elle ? Car enfin nous nous serions aidées : elle a dû le penser : quand elle a dit que les hommes avoient tant de défauts qu'elle s'en étoit dégoûtée, je me suis apperçue qu'elle sourioit, & ne disoit pas ce qu'elle pensoit. Ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, & me le cacher comme les autres ? Oh ! ne soyons pas sa dupe ; allons la joindre avant qu'elle ait le tems....

(*Voulant sortir, elle apperçoit la Fée qui entre.*)

SCÈNE IV.

LA FÉE, ALCINDOR, LUCINDE.

LUCINDE.

AH ! vous voilà ! eh bien, est-il pris ?

LA

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

persuadée qu'il n'est pas de ces furieux qui se battent & se déchirent. Je le retiens pour moi.

LA FÉE.

Je vous le cède volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom. Comment l'appellerons-nous ?

LA FÉE.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FÉE.

Charmant, soit. Mais laissons pour quelques momens Monsieur Charmant ; & allons considérer un phénomène que je viens d'appercevoir au coucher du Soleil.

LUCINDE.

Ma bonne ! j'ai tant vu le Soleil.

LA FÉE.

Mais vous n'avez pas vu ce phénomène ; & nous raisonnerons ensemble...

LUCINDE.

En vérité, Madame, je raisonnerois fort mal.

LA FÉE.

En vérité, Mademoiselle, [illegible] Charmant, je ne [illegible] que cette Fontaine vous [illegible] comme bien d'autres.

SCENE V.

LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE [illegible]

E[illegible]; [illegible] mieux; [illegible] [illegible], [illegible] quelquefois [illegible] qui [illegible].

([illegible])

Les [illegible]! Qu'il [illegible]. [illegible] à mon cœur qu'il [illegible], [illegible] que les idées [illegible] long-tems.

([illegible])

Cette Fontaine vous [illegible] comme bien d'autres.

(S'approchant [illegible].)

Non, Charmant, je [illegible] toujours. [illegible]taille! Quel [illegible] encore que je ne

ſuis occupée que de quelques oiſeaux : ah quelle différence ! & que je la ſens bien !

(*Elle prend un tabouret & s'aſſied.*)

Venez Charmant.... Il vient ! Il ſe met à mes genoux ! Oh, celà eſt trop aimable !

(*Tandis qu'Alcindor eſt à ſes genoux, elle le regarde, & lui attache au cou un ruban fort long, & s'entortille le bras du reſte.*)

J'entends du bruit ; ſeroit-ce déja Souveraine ?

(*Elle ſe leve, & court où elle croit entendre du bruit, tenant Alcindor en leſſe.*)

Elle ne vient pas ; je me trompois ; elle eſt attachée à conſidérer ſon phénomène. Puiſſe-t-elle y reſter juſqu'à ce que j'aille la chercher !

(*Elle prend un autre tabouret, le place auprès du ſien, & fait ſigne à Alcindor de s'aſſeoir.*)

Il ne veut pas s'aſſeoir ! Il ſe remet à mes genoux !... Charmant, oui, vous êtes charmant. Je vous ai bien nommé.... Vous me charmez.... Vous m'enchantez.... Hélas ! le plaiſir que j'ai à le voir ſéduit ma raiſon ; je lui parle, comme s'il pouvoit m'entendre & me répondre... Je me plais dans cette illuſion... Je ne ſais preſque où je ſuis... je ſoupire.... un trouble, un déſordre agréable s'empare de mes ſens, & répand dans mon cœur une joie ſecrette ;.. une agitation ;.. une douceur

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCENE [illegible]

LA FEE, [illegible]

LA FEE [illegible]

JE reviens : [illegible]

LUCINDE [illegible]

Ma Bonne, accordez-moi une grace.

LA FEE.

Quelle grace?

LUCINDE.

Ah! ma chere Bonne, animez Charmant [illegible] tes qu'il puisse parler, me parler, [illegible] me répondre.

B 3

LA FÉE.

Vous me demandez l'impoſſible.

LUCINDE.

L'impoſſible, Madame?

LA FÉE.

Oui, l'impoſſible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous me déſeſpérez!

LA FÉE.

Faut-il encore vous répéter que ces êtres qui vous amuſent, peuvent bien par la liaiſon de leurs reſſorts, imiter quelques-unes de nos actions; mais que ces reſſorts, de quelque façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais produire un ſentiment, une penſée?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Je vous entends, Madame, je vous entends; je pénetre fort bien dans vos idées.

LA FÉE.

Et qu'y voyez-vous?

LUCINDE, *avec beaucoup de vivacité.*

J'y vois, Madame, que vous êtes très-ſavante; que vous voudriez que je devinſſe une Philoſophe comme vous, pour avoir toujours quelqu'un avec

qui raiſonner, & que vous ne jugez pas à propos d'animer Charmant, parce que vous croyez que ſi nous pouvions nous entretenir enſemble, nous ne ſerions occupés que du plaiſir de nous voir, de nous aimer, & que nous nous ſoucierions fort peu de nous rendre dignes de vos ſublimes entretiens. Eh bien! Madame, une juſte colere me ſaiſit. Je vous déclare que je ſuis une ignorante; que je veux toujours l'être; que j'ai la ſcience en horreur, & que je vais, à l'inſtant, briſer & mettre en pieces tous ces inſtrumens de Piloſophie, qui me paroiſſent des meubles très-ridicules dans mon appartement.

SCÈNE VII.

LA FÉE, ALCINDOR.

ALCINDOR, *regardant ſortir Lucinde.*

ADIEU les globes & les ſphères. Cet emportement n'eſt-il pas charmant?

LA FÉE.

Il eſt plaiſant, du moins; elle eſt auſſi vive que vous, mon fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai davantage. Un ſentiment ten-

dre, vivement exprimé, fait les délices du cœur. Mais je vous dirai, Madame, que vous êtes arrivée fort à propos; je n'étois plus mon maître; j'allois parler...

LA FÉE.

Et l'Oracle?

ALCINDOR.

L'Oracle? J'avois la vue troublée, & ne voyois plus que Lucinde. Prévenu, flatté, caressé, par ses beaux yeux, j'ai long-tems baissé les miens; je me mordois les lèvres; toute ma personne m'embarrassoit. Ah! Madame, qu'une bouche & des yeux sont à charge, lorsqu'il faut les tenir inutiles avec ce qu'on aime!

LA FÉE.

Il faudra bien cependant vous contraindre encore quelque tems. Peut-être que les sentimens qu'elle vous marque ne sont point de l'amour, mais de purs mouvemens d'un caprice & d'une curiosité vive pour un objet nouveau. Il est donc de la prudence d'examiner pendant sept ou huit jours...

ALCINDOR.

Sept ou huit jours!

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LA FÉE.

De grace, mon fils, différez encore quelques momens; laissez-moi faire subir à son cœur un nouvel examen; & ne risquez pas de vous découvrir mal-à-propos, puisque le bonheur de votre vie en dépend.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LUCINDE, LA FÉE, ALCINDOR.

LUCINDE.

JE viens de briser le Zodiaque & les Pôles, & de jetter par les fenêtres le globe de l'Univers.

LA FÉE.

Vous êtes bien vive !

LUCINDE.

Et vous, bien cruelle ! vous dites quelquefois que vous m'aimez; & cependant vous me refusez la seule chose qui peut me combler de joie, & me donner la satisfaction la plus sensible.

LA FÉE.

Pour vous prouver que je vais toujours au-devant de tout ce qui peut vous faire plaisir, je veux

bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une espèce qu'on appelle *Petits-maîtres*, il n'est pas possible de le faire penser, & de lui inspirer de la raison ; mais que d'ailleurs, il ira, viendra, rira, pleurera, se jettera à vos genoux, paroîtra tendre, soumis, complaisant, amoureux, inquiet; & cela machinalement, comme tous ceux de son espèce.

LUCINDE.

Machinalement !

LA FÉE.

Il fera plus : il sifflera, fredonnera & chantera même quelques airs & des paroles...

LUCINDE, *avec transport.*

Ah ! faites qu'il chante, je vous prie.

LA FÉE.

Volontiers; mais songez toujours que cela n'a qu'un jargon, une suite de mots, & de lieux communs qu'ils répètent à presque toutes les femmes indifféremment, au hasard, & comme ils les ont appris.

LUCINDE.

Vous me l'avez déja dit. Vous m'impatientez. Faites-le donc chanter.

LA FÉE, *bas à Alcindor.*

Vous voyez le rôle que vous avez à jouer. (*Haut*) Il faut préluder un moment, & l'exciter comme l'écho.

Elle chante.

Tout ce qui reſpire . . .

ALCINDOR *répete.*

Tout ce qui reſpire . . .

LA FÉE.

Reconnoît l'empire
Du charmant amour.

ALCINDOR.

Reconnoît l'empire
Du charmant amour.

LUCINDE.

Le ſon de ſa voix pénètre juſqu'au cœur !

ALCINDOR *à la Fée qui, d'un regard de colère, le fait taire.*

Doutez-vous encore de mon bonheur, & que l'Oracle ? . .

LUCINDE.

Quel bonheur ? Quel Oracle ? Que veut-il dire ?

LA FÉE.

Avez-vous déja oublié que ces eſpèces d'ani-

maux-là répètent au hasard, sans sentiment & sans raison, ce qu'ils ont entendu chanter?

LUCINDE, *d'un ton piqué.*

Oui, Madame, je l'avois presque oublié; mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire ressouvenir. Eh bien?

LA FÉE.

Eh bien?

LUCINDE.

Pourquoi ne chante-t-il plus?

LA FÉE.

Parce qu'apparemment on ne lui en a pas appris davantage. Il me semble que vous devez être bien contente; & je suis sûre que votre perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon perroquet! mon perroquet! vous ne faites ces comparaisons, que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inspire.

LA FÉE.

Et vous, Mademoiselle, vous ne faites que gronder. Vous avez bien de l'humeur aujourd'hui.

LUCINDE.

Qui n'en auroit pas? Car enfin regardez-le...

mais regardez-le bien. N'est-il pas cruel qu'il ne puisse connoître combien je l'aime ?

ALCINDOR *bas à la Fée qui lui ferme la bouche, lui fait des signes, & le retient pendant toute cette Scène.*

L'Oracle est accompli, vous dis-je ; je veux parler.

LUCINDE.

Que son insensibilité m'affligera de fois dans le jour !

LA FÉE.

Il est vrai ; croyez-moi, chassez-le de ces lieux, & de votre souvenir.

LUCINDE.

Le chasser ! chasser Charmant ! me priver de sa vue ! ô Ciel !

LA FÉE.

Eh bien ! qu'il reste-donc ; & amusez-vous à lui apprendre des vers & des chansons que vous lui ferez répéter tant que les jours dureront.

LUCINDE.

Vous avez raison ; & je veux tout-à-l'heure lui donner la première leçon. Voyons, Charmant, si vous prononcerez bien mon nom. Lucinde...

ALCINDOR.

Lucinde !

LUCINDE.

Ma chere Lucinde.

ALCINDOR.

Ma chere Lucinde !

LUCINDE.

Je vous aime.

ALCINDOR *se débarrassant de la Fée qui semble encore vouloir l'arrêter, & se jettant aux genoux de Lucinde.*

Oui, je vous aime, je vous adore. Il n'est point de termes qui puissent exprimer mon amour. Lucinde ! .. ma charmante Lucinde ! .. que de choses à dire ! & cependant je ne puis que dire mille fois, je vous aime.

LUCINDE.

Ah, ma Bonne, il parle tout seul ! ce ne sont point-là des chansons.

LA FÉE.

Vous voyez que votre première leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR.

Ne cherchez point, Madame, à prolonger son erreur. Mon bonheur est certain : je puis sans crainte me livrer à mes transports, & lui montrer toute la reconnoissance & l'amour dont mon cœur est pénétré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur reconnoiſſant ? Pourquoi me le cachiez-vous ?

ALCINDOR.

Forcé par un Oracle cruel, il falloit que je paruſſe inſenſible. Me reprocheriez-vous l'erreur où je vous ai jettée, lorſque l'intérêt de mon amour m'en faiſoit une néceſſité !

LUCINDE.

Puis-je vous la reprocher ? Elle n'a ſervi qu'à faire mieux éclater tous les ſentimens que vous m'avez d'abord inſpirés ?

ALCINDOR.

Mon adorable Lucinde !

(*On entend une ſymphonie variée de flûtes, de tambourins & de violons.*)

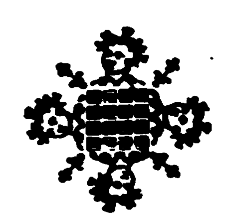
LA FÉE.

J'entends des concerts : c'eſt la Fée des plaiſirs. Embraſſez-moi mes enfans : ſon arrivée m'annonce qu'en effet l'Oracle eſt accompli, & que déſormais les Deſtins, l'Amour & l'Hymen vous préparent les jours les plus heureux.

(*La Fée des plaiſirs paroît avec ſa ſuite, qui forme le Divertiſſement.*)

DIVERTISSEMENT.

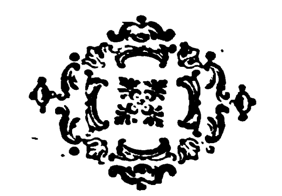
L'Amour vous rend, objets charmans,
  Des piéges invisibles :
Pour fuir les perfides Amans ;
Paroissez à tous leurs sermens
  Sourds, muets, insensibles.
Mais après ces sages combats,
Aux cœurs tendres & délicats
N'opposez point d'injuste obstacle ;
Eprouvez, ne rebutez pas :
  C'est le sens de l'Oracle.



ANECDOTE

Sur la Comédie de l'Oracle.

DANS une répétition de cette Piece, l'Actrice, feue Mademoiselle Lamotte, jouant la Fée sur le ton d'une Harangere, l'Auteur lui arracha la baguette qu'elle tenoit dans sa main, & lui dit en colère : « J'ai besoin » d'une Fée & non d'une Sorcière. » L'Actrice voulut insister & crier ; mais M. de SAINTFOIX lui répondit : « Vous n'avez pas de voix ici ; nous sommes au Théâtre » & non au Sabat. » *Anecdotes Dram.*



D[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

J'AI fait des Comédies à trois ſeuls Acteurs ; mais il étoit d'une toute autre difficulté d'en faire une, où il n'y en auroit que deux ; le ſuccès devoit même m'en paroître preſque impoſſible , parce qu'une pareille Pièce entraîne néceſſairement des monologues, & que le monologue refroidit la ſcène. Cette petite Comédie plut beaucoup à la Cour, & y fut redemandée ; au lieu que la première repréſentation n'avoit que foiblement réuſſi à Paris. Les repréſentations ſuivantes eurent un plein ſuccès ; & j'oſe croire qu'on la verra toujours avec plaiſir, pourvu qu'elle ſoit vivement jouée.



ACTEURS DU PROLOGUE.

LA MARQUISE, *jeune veuve, très-aimée.*

LE CHEVALIER.

PROLOGUE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

S[illegible]

LE CHEVALIER.

[illegible]

LE MARQUIS.

[illegible]

LE CHEVALIER.

[illegible]

LE MARQUIS.

[illegible]

LE CHEVALIER.

[illegible]

LA MARQUISE.

Certainement.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc, lorſque l'Auteur nous la liſoit, il y a deux jours, vous entendis-je répéter pluſieurs fois, *fort-bien, à merveilles, on ne peut-pas mieux?*

LA MARQUISE, *éclatant de rire.*

La mépriſe eſt plaiſante! je parlois à une de mes femmes qui m'eſſayoit une coëffure nouvelle. A peine écoutai-je la premiere ſcène.

LE CHEVALIER.

Comment pouvez-vous donc juger de cette Pièce?

LA MARQUISE *embarraſſée.*

Comment?.. Comment?.. Comme on juge...

LE CHEVALIER.

Oui, ſouvent; vous avez raiſon.

LA MARQUISE.

Quoi, vous voudriez me perſuader que le projet ſeul de faire une Comédie où il n'y auroit que deux Acteurs, n'étoit pas fou, extravagant?

LE CHEVALIER.

Je conviens qu'il étoit difficile à remplir; mais

dans cet essai, fou, extravagant, d'une Comédie où l'on ne vouloit absolument employer que deux Acteurs, cet intérêt, ce nœud, ce dénouement qui se trouvent précisément & uniquement réduits & renfermés entre Pirrha & Deucalion, me paroissent heureusement imaginés. En général, l'idée de cette petite Pièce m'a paru neuve & assez ingénieuse.

LA MARQUISE.

Je vois que s'il n'y avoit eu qu'un seul Acteur, elle vous auroit paru un chef-d'œuvre.

LE CHEVALIER.

Non, Madame : deux, c'est la Nature; la Comédie doit être une image de la vie ordinaire, & comme je suis persuadé que vous, l'amour & moi pourroient former...

LA MARQUISE, *vivement.*

Ils ne formeront jamais rien; mais rien, absolument rien, que quelques folles idées dans votre tête, & des sentimens fort inutiles dans votre cœur; cela est dit, décidé, arrangé; vous y pouvez compter; revenons à la Piece. On auroit pu ménager des scènes où Deucalion & Pirraha se seroient entretenus sur leur postérité; & alors quelle

foule d'images, de caractères vrais, de portraits brillans, d'autres plaisantes, agréables, piquantes, sur tous les états & sur toutes les conditions.

LE CHEVALIER.

Et combien sur les Gens de robe, les Financiers & les Abbés ! En vérité, Madame, ces railleries tant de fois repétées, peuvent-elles plaire encore ?

LA MARQUISE.

Par la tournure & l'expression, on leur donne les graces de la nouveauté.

LE CHEVALIER.

Et souvent celles de la raison. Je sais cependant qu'elles fixent ordinairement le goût du Public ; mais ces ornemens brillans n'auroient-ils pas été déplacés dans cette petite Comédie ? J'ai cru, je vous l'avoue, que son action simple & réduite à elle-même, plairoit par son unité, & que soutenue par une expression de sentiment qui m'a paru noble, vraie, naturelle, on devoit absolument en bannir l'art & la parure empruntée, pour n'y conserver que des nuances simples & peu colorées.

LA MARQUISE.

Elles ne pourroient être trop chargées ; mais le

[illegible]

avec un Épiſode heureux & bien amené, c'eſt Thalie avec du rouge, des mouches & de riches habits; une petite Comédie, réduite à ſon propre fond, c'eſt Thalie

Dans le ſimple appareil
D'une Beauté qu'on vient d'arracher au ſommeil.

LA MARQUISE.

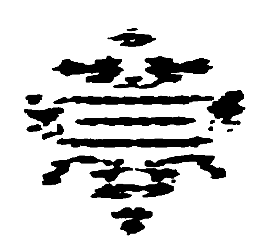
Ah! quelle fade comparaiſon!

LE CHEVALIER.

Eh! pourquoi? J'ajouterai même que l'imagination d'un Auteur, quand elle eſt frappée d'une idée riante, a ſes tranſports, comme le cœur à la vûe d'un objet aimable; qu'il faut préparer, établir ſon ſujet, filer des ſcènes, des incidens, tenir toujours l'eſprit du ſpectateur en ſuſpens, à-peu-près comme les rigueurs & les demi-bontés d'une maîtreſſe, qui ſe ſuccèdent tour à-tour, tiennent un amant dans l'incertitude de ſon ſort; juſqu'à ce qu'enfin le moment du dénouement arrive.

LA MARQUISE.

Enfin, vous êtes un extravagant dont les diſcours m'ennuient; & la Pièce commence fort à propos.



ACTEURS DE LA COMÉDIE.

DEUCALION.

PIRRHA.

La Scène est dans une Forêt.

DEUCALION



DEUCALION

ET

PIRRHA,

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente une Forêt. DEUCALION *eſt endormi au pied d'une ſtatue, dont la figure & les traits ne laiſſent point diſtinguer ſi elle eſt d'un homme ou d'une femme.*

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUCALION *s'éveillant.*

QU'AI-JE entendu!.. Quel ſonge!.. Aſtrée... La divine Aſtrée... Elle vient de m'apparoître; & j'apperçois encore dans les airs la trace brillante

du nuage qui la dérobe à ma vue. « Une fille, » m'a-t-elle dit, qui comme toi s'ennuie d'être » seule, va venir te trouver; & vous apprendrez » l'un & l'autre dans ce jour, la volonté des Im- » mortels. » Dieux tout puissans, c'est un ami que je vous ai demandé; un ami avec qui, lié par la sympathie & la vertu, la ressemblance d'humeur & de caractere, je puisse m'entretenir, en contemplant les merveilles que votre main inépuisable répand sans cesse dans la Nature ... Une fille dans ces lieux? Je croyois que toute la race humaine étoit ensevelie sous les eaux, & que la colère céleste n'avoit épargné que moi. Il resteroit des femmes sur la terre! Ah! les Dieux ne m'enverroient sans doute celle-ci, que pour m'éprouver!... Mais peut-être est-ce une illusion, un vain songe.... Je regarde.... O ciel, elle vient! je l'apperçois à travers ces arbres. Allons, rappellons-nous la fausseté, les caprices, les séductions, la tyrannie de ce sexe perfide, tous les égaremens où il entraînoit l'homme son malheureux esclave, & dont enfin il a causé la perte. Armons-nous de toute la haine... Hélas! un regard, un seul regard; & peut-être que dans l'instant ce même objet contre lequel je cherche à m'irriter par mes réflexions, embelli par mes desirs, deviendra l'idole de mon

cœur... elle approche... ne nous exposons point au danger de la regarder ; détournons la tête : fermons les yeux ; & restons avec elle le moins de tems qu'il sera possible.

SCÈNE II.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA, *au fond du Théâtre.*

VOILA véritablement un homme ; & s'il s'appelle Deucalion, je ne puis plus douter que ce ne soit une voix céleste, qui cette nuit m'a commandé de venir dans ces lieux. Il en reste donc encore un sur la terre ! ah, ne le regardons point ! (*S'approchant.*) Je cherche Deucalion.

DEUCALION.

Le voici.

PIRRHA, *d'un ton méprisant.*

Je ne vous chercherois pas, si les Dieux ne me l'avoient ordonné.

DEUCALION.

Et moi, certainement, je ne vous attendrois pas, s'ils ne me l'avoient prescrit.

PIRRHA.

Vous leur avez donc représenté que vous ne pouviez plus supporter l'ennui d'être seul ?

DEUCALION.

Vous les avez donc priés de vous accorder quelqu'un pour vivre avec vous ?

PIRRHA.

Je ne sais quelles sont vos idées.

DEUCALION.

J'ignore les vôtres.

PIRRHA.

Mais, je suis fort inquiète.

DEUCALION.

Et moi, fort embarrassé.

PIRRHA.

Vous flatteriez-vous que je voulusse demeurer ici ?

DEUCALION.

Vous imagineriez-vous, que si vous y demeuriez, j'y resterois ?

PIRRHA.

Vous vous tromperiez beaucoup.

DEUCALION.

Vous ſeriez bien dans l'erreur.

PIRRHA.

Un homme !

DEUCALION.

Une femme !

PIRRHA.

C'eſt une compagne que j'ai demandée aux Dieux.

DEUCALION.

Et moi, un ami.

PIRRHA.

Et dès qu'ils me l'auront accordée, nos adieux ſeront bientôt faits : voilà ma moitié de l'Univers où je vivrai à ma fantaiſie ; & voici la vôtre où je ne me ſouviendrai qu'il habite un homme, que pour n'y pas revenir.

DEUCALION.

Je compte ſur votre mémoire.

PIRRHA, *vivement.*

Ah ! comptez encore plus ſur ma raiſon & ſur toute l'indignation que doit m'inſpirer un ſexe inconſtant, perfide, impérieux, bizarre, qui ſans

ceſſe guidé par l'orgueil, déçu par l'amour-propre, dupe de la flatterie, eſclave de l'oſtentation, de la mode, & de mille faux préjugés, vient enfin de s'attirer & d'attirer ſur le mien, ce châtiment univerſel que la juſtice des Dieux ne pouvoit plus retarder.

DEUCALION, *froidement.*

Malgré ce beau portrait, comme je ſuis le ſeul homme qui reſte ſur la terre, je ne ſerois pas étonné qu'en deux jours, demain, aujourd'hui même, vous revinſſiez ici . . . .

PIRRHA, *avec mépris.*

Vous rechercher ?

DEUCALION.

J'ai vu tant de femmes déteſter les hommes, & cependant les aimer; mais je vous déclare que cela ſeroit fort inutile, & que dès que je vous verrois approcher, je détournerois les yeux comme j'ai fait juſqu'à préſent.

PIRRHA.

Quoi, cet ennemi des femmes ſe reconnoît ſi foible qu'il n'oſe les regarder ?

DEUCALION.

Si foible ?

PIRRHA.

Je vous aurois cru une ame ferme, sûre d'elle-même, inébranlable...

DEUCALION.

Vous raillez? Je vois que cette espece de crainte & de méfiance que je vous marque, vous enorgueillit?

PIRRHA.

Vous pouvez me faire rire, mais m'enorgueillir, jamais.

DEUCALION.

De bonne foi, vous imagineriez-vous que si je levois les yeux sur vos divins appas, je tomberois subitement transporté d'amour à vos genoux?

PIRRHA.

Je n'imagine que ce qui peut me faire plaisir.

DEUCALION.

Il seroit aisé de vous donner celui de voir l'effet de vos charmes.

PIRRHA.

Non, non: la rencontre même est plaisante; car je ne vous ai point aussi regardé. Il étoit naturel que dans l'idée que vous aviez demandé une

épouse aux Dieux, & que j'allois être cette infortunée, mon dépit me fit détourner les yeux de dessus mon tyran.

(*Avec le ton de mépris le plus marqué.*)

Flattez-vous que c'est dans la crainte que votre vue ne fît tout-à-coup trop d'impression sur mon cœur, & n'asservît malgré moi ma liberté.

DEUCALION, *du même ton de mépris.*

Et croyez-vous que vous asserviriez la mienne? Daignez tourner la tête, la belle personne.... (*Elle le regarde; il est frappé à sa vue.*) Madame... (*A part.*) Jamais rien de si beau ne s'est offert à mes yeux! Deucalion, s'il te reste un instant de raison, tâche de dérober ton cœur à la surprise de tes sens. *Il sort.*

SCÈNE III.

PIRRHA *seule, le regardant s'éloigner.*

IL est jeune & bien fait!.. Ce départ est brusque... Qu'arrivera-t-il de tout ceci? Je vais sans doute l'apprendre; car cette voix du Ciel qui cette nuit m'a ordonné de venir dans ces lieux où je

rencontrerois un Mortel nommé Deucalion, a ajouté que j'y trouverois aussi une Statue, au pied de laquelle des caractères tracés de la main des Dieux, m'annonceroient leur volonté.

(*Regardant la Statue.*)

La voilà, sans doute. Approchons... Je n'y vois rien... Ah! il semble qu'une main invisible m'attendoit pour les y tracer.

(*Elle lit.*)

« A l'instant que Deucalion & Pirrha, d'un » consentement unanime, mettront une guirlande » de fleurs sur la tête de cette Statue, elle s'animera; & malheur à l'un & à l'autre, s'ils ne » vouloient pas l'animer. »

Cette Statue s'animera! mais s'animera-t-elle pour moi! Sera-t-elle cette Compagne que j'ai demandée aux Dieux?.... Oh! réflexion faite, je n'en veux plus; Deucalion est aimable; elle seroit trop exposée avec lui; & s'il la trompoit, quels reproches n'aurois-je pas à me faire!... Si je demande aussi que ce soit un jeune homme, n'est-ce pas prendre, avec ce nouveau Mortel, une espèce d'engagement de le rendre heureux? Ne recevra-t-il la vie que pour vivre uniquement? Que pour voir ces bois, ces eaux, cette verdure, ces campagnes? Hélas, cela est bientôt vu! Il voudroit être aimé,

& certainement Deucalion... oui... Deucalion en seroit jaloux. Je me suis fort bien apperçue qu'il cherche, & vainement, à irriter contre mon sexe un cœur qui ne lui obéit pas; sa surprise, ses regards, lorsque nos yeux se sont rencontrés.... Mais pourquoi ce trouble que j'ai moi même ressenti? Pourquoi cette foule d'idées qui viennent m'agiter? *Deucalion reste seul sur la terre; j'y suis seule aussi; les Dieux nous rassemblent ici; il faut donc que la providence de l'Amour ait quelque dessein sur nous*.... Et m'y voilà d'abord toute résignée, moi qui haïssois tant les hommes, il n'y a qu'un moment... D'un autre côté, pourquoi ce mortel, ou cette mortelle, que les Dieux ne font pas sans doute naître si miraculeusement, pour ne se trouver qu'en tiers avec deux amans heureux?.. Tout ceci m'embarrasse... je n'y comprends rien... je vois... oui, je vois que nous ne serons que trois sur la terre, & qu'il y a toute apparence que deux ne pourront s'accorder... Deucalion revient... non, il retourne... il s'arrête... cette inquiétude seule ne découvre-t-elle pas l'état de son cœur?.. il approche enfin. Est-ce là ce mortel qui me parloit avec tant de dédain? Qu'il a l'air timide, confus, humilié!

SCÈNE IV.

PIRRHA, DEUCALION.

DEUCALION *à part.*

QU'ELLE eſt belle ! & je voulois la fuir !

PIRRHA.

Il ſemble que vous ne faites que tourner autour de ces lieux ?

DEUCALION.

Il eſt vrai que croyant m'en éloigner, j'y reviens ſans m'en appercevoir.

PIRRHA.

Toujours occupé de vos chagrins contre les femmes ?

DEUCALION.

Ce ne ſont pas ceux qu'elles ont pu me cauſer, qui m'occupent à préſent.

PIRRHA.

Vous ne devez pas, je penſe, en craindre à l'avenir.

DEUCALION.

Si votre cœur vouloit m'en être le garant, je l'en croirois aûtant que les Dieux mêmes.

PIRRHA.

Je veux dire qu'il n'y a pas d'apparence que rien trouble déſormais ces jours tranquilles, que vous vous promettez avec l'Ami que vous leur avez demandé.

DEUCALION.

Je ne le leur demande plus.

PIRRHA.

Comment ? Quelle nouvelle idée ? Vous n'y penſez pas ?

DEUCALION.

J'y penſe ; & c'étoit en partie le ſujet de mes réflexions.

PIRRHA.

Quoi, à l'inſtant qu'ils vous l'accordent ?

DEUCALION.

J'ai réfléchi qu'il pourroit s'ennuyer avec moi ; &... je ne le leur demande plus, vous dis-je.

PIRRHA.

Oh ! ce n'eſt pas là mon compte ; j'ai mon in-

térêt à cet Ami dont vous ne vous souciez plus ; regardez, & lisez ces caractères qu'une main invisible vient de tracer au pied de cette Statue.

DEUCALION, *avec émotion, après avoir lû.*

Eh bien, Madame ?

PIRRHA.

Eh bien, je reçois l'Amant qu'ils m'envoient.

DEUCALION.

Eh ! que deviendrai-je, moi ?

PIRRHA, *d'un ton railleur.*

Notre ami.

DEUCALION.

Moi, l'ami de votre Amant !

PIRRHA.

Il faut une société dans la vie ; nous tâcherons de vous rendre la nôtre la plus agréable qu'il nous sera possible.

DEUCALION, *avec menace.*

Mon consentement est nécessaire pour que cette Statue s'anime...

PIRRHA.

Sans doute ; & les Dieux l'auront ainsi voulu,

pour que la reconnoiſſance nous attache à vous, comme l'Amour nous unira l'un à l'autre.

DEUCALION.

Ce ſeroit de ma main que vous recevriez un amant ! Non, il ne verra jamais le jour.

PIRRHA.

Quel emportement ! Je ne vous comprends pas ! Eh ! pourquoi aviez-vous donc demandé un ami ?

DEUCALION.

Eh ! pourquoi aviez-vous demandé une amie ?

PIRRHA.

Les Dieux ont bien vu que je ne ſavois ce que je voulois ; mais une ame raiſonnable comme la vôtre devoit s'être décidée avant que de les importuner.

DEUCALION.

Vous inſultez, cruelle, à mon déſeſpoir ; mais je ferai le vôtre ; ce ſera une fille.

PIRRHA.

Ce ſera un jeune homme.

DEUCALION.

Je penſe même qu'elle ſera très-jolie.

PIRRHA, *regardant la Statue.*

Je crois qu'il ſera fort aimable.

DEUCALION, *à part.*

Ciel ! comme elle regarde cette Statue ! de ſi beaux, de ſi tendres regards devroient ſeuls l'animer !

PIRRHA.

Le tems de la force & des loix injuſtes de votre ſexe, eſt paſſé ; je ne vous céderai point.

DEUCALION.

J'aurai le plaiſir de vous contrarier.

PIRRHA, *d'un ton malin.*

Quelle injuſtice ! Vous nous euſſiez été ſi cher !

DEUCALION.

Moi, cher à votre amant ! chaque mot déchire mon cœur. Ah ! finiſſons ; & puiſque nous ne pouvons nous accorder, les Dieux nous jugeront.

PIRRHA.

Les Dieux !

DEUCALION, *d'un ton ironique.*

Oui, vous leur repréſenterez les beſoins de votre cœur, & tout ce que l'état de fille a de triſte & d'ennuyeux : de mon côté...

PIRRHA.

En vérité, vous êtes bien méchant !

DEUCALION.

Nous aurons de belles choses à dire de part & d'autre.

PIRRHA.

Ce trait est digne de votre sexe; j'en sens toute la raillerie. Non, Deucalion, je n'irai point soutenir devant les Dieux une contestation qui blesseroit cette modestie dont je dois me faire une loi sévère; mais reconnoissez du moins que souvent les hommes, pour réussir dans leurs desseins, abusent contre nous de nos vertus mêmes. Je consens que cette Statue soit une fille. Puissiez-vous, charmés l'un de l'autre, dans une confiance mutuelle, une amitié véritable, & le desir toujours pressant de vous plaire, goûter tout le bonheur de deux cœurs bien unis ! Je vais cueillir des fleurs, & préparer la guirlande; je ne vous ferai pas attendre long-tems.

Elle sort.



SCÈNE

SCÈNE V.

DEUCALION, *seul.*

DIEUX immortels ! Je ne vous demandois qu'un ami ; vous m'envoyez un objet charmant que vos prodigues mains ont embelli de toutes les grâces & de tout l'éclat que la jeunesse peut ajouter à la beauté. N'ai-je pas dû penser que le ravissement de mon cœur accomplissoit un de vos décrets ? Étoit-ce celui du malheur de ma vie ?.. Pirrha, cruelle Pirrha, je ne suis point aimé ! Le voilà, ce rival que vous me préférez ; un rival qui n'est point... & qui ne sera jamais !... Sexe aimable ! Sexe charmant ! Sexe adorable que j'ai voulu mépriser, vous êtes bien vengé ! cette statue sera une fille, ai-je dit à l'ingrate ; je croyois que l'idée d'une rivale la piqueroit ; vaine menace ! vaine ressource d'une passion qui cherche à se flatter ! donne-t'on de la jalousie, qu'on n'ait inspiré de l'amour ! Mais du moins, dans mon juste dépit, je dois, pour me venger.... pour me venger ! & de qui ? D'une femme, parce que je n'en suis point aimé ! Ajouterai-je au désespoir de n'avoir pu lui plaire, l'affreuse idée

d'en être haï, abhorré, & de l'avoir rendue malheureuse ? Pour jouir du barbare plaisir de la priver d'un époux qu'elle aimeroit, demanderai-je aux Dieux une épouse que je n'aimerai pas ? Non; du moins elle me plaindra. Heureuse statue, tes yeux vont donc s'ouvrir à la lumiere; ton premier sentiment sera de l'amour; ta bouche ne s'ouvrira que pour l'exprimer; amant favorisé aussi-tôt qu'amoureux, quel sort différent du mien !

SCÈNE VI.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA.

J'APPORTE la guirlande; cet instant va combler vos vœux...

DEUCALION.

Il sera le dernier de ma vie !

PIRRHA.

Comment ! quel désespoir ! & pourquoi ?

DEUCALION.

Je brûle pour vous de l'ardeur la plus vive; ou

tantôt, dès que j'ai levé les yeux sur vous, mais vos traits se sont peints dans mon cœur, une flamme si prompte, & en même-tems si malheureuse, m'a d'abord semblé un de ces coups funestes, dont l'Amour se sert pour humilier & punir tout mortel qui veut mépriser son empire. Mais, puis je vous ai vue, puis je vous regarde, puis je sens qu'elle est l'effet naturel de vos charmes, je ne me repens plus de m'y être exposé ; je ne saurois trop expier mes injustices envers un sexe dont vous êtes. Venez, Madame, venez. J'aurai du moins la triste consolation d'avoir commencé votre bonheur.

PIRRHA.

Mais je voudrois faire le vôtre : je conviendrois que cette flame [illegible].

DEUCALION.

Ah ! le Ciel même me l'avoit en vain destinée ; en vain il seroit résolu pour moi entre les jeunes beautés qui sont l'ornement de l'Univers ; il n'en étoit qu'une seule pour mon cœur... Le maître va s'animer pour vous. Les Dieux devoient ce miracle à vos charmes ; & sans doute qu'ils rendront cet amant digne de les posséder par tous les agrémens de l'esprit & de la figure ;

mais pourront-ils lui donner un cœur qui vous adore comme le mien ?

PIRRHA.

Quoi ? lorſque j'ai paru vouloir vous donner un rival ; lorſqu'un juſte dépit devroit vous irriter contre moi, vous préférez mon bonheur au vôtre ; & vous ne croyez pas qu'une épouſe de la main même des Dieux, puiſſe vous conſoler ! Ah, Deucalion ! je goûte dans cet inſtant le plaiſir inexprimable d'être engagée par la reconnoiſſance à ſuivre tout le penchant de mon cœur.

DEUCALION.

Qu'entends-je ! ... ô ciel ! ... ce pourroit-il ? .. belle Pirrha, vous m'aimez ! .. ces lieux témoins de mon déſeſpoir, le ſeroient de ma félicité !

PIRRHA.

Je n'ai voulu que vous éprouver.

DEUCALION.

Dieux immortels ! j'ai tâché par la vertu qui régnoit dans mon ame, d'être votre image ſur la terre ; avec ma chère Pirrha, je vais l'être par mon bonheur.

PIRRHA.

Qu'en assemblant cette guirlande, j'étois peu tranquille ! que j'étois inquiète, en revenant ici ! Vivement piqué, disois-je, de mon indifférence, il va demander que je couronne ma rivale.

DEUCALION.

Votre rivale ! Et qu'aurois-je demandé ? Après vous avoir vue, que pouvois-je desirer, que ces mêmes traits, ces grâces, ces charmes, que j'adore en vous ? (*Regardant la statue.*) Vain objet, qui nous a tant inquiétés, tu n'auras enfin servi qu'à faire mieux éclater tout l'amour qui va désormais nous unir. (*A Pirrha.*) Mais que deviendra-t-il ? Je vous laisse maîtresse de son sort.

PIRRHA.

Cette statue restera statue ; elle ne souffre point : n'y auroit-il pas de la barbarie à l'exposer au tourment cruel, que pourroit lui causer notre amour ?

DEUCALION.

Nous ne pouvons pénétrer dans les décrets des Dieux...

(*Il lit.*)

« Cette statue s'animera ; & malheur à l'un & » à l'autre, s'ils ne vouloient pas l'animer... » Ah !

quand je devrois me donner un rival ; dussiez-vous me laisser à lui, & au comble de la félicité me précipiter dans le plus affreux désespoir, l'idée du moindre malheur qui pourroit vous arriver, m'effraye trop pour que je balance un instant à l'animer.

PIRRHA.

Je vois que vos jours sont menacés comme les miens... Deucalion... Sera-ce une fille ? Sera-ce un garçon ?

DEUCALION.

Décidez.

PIRRHA.

Je ne déciderai point.

DEUCALION.

Ni moi.

PIRRHA.

Je suis dans un trouble...

DEUCALION.

Je ne puis vous exprimer mon agitation.

PIRRHA.

Nous étions si bien seuls ! pourquoi les Dieux ?..

DEUCALION.

Abandonnons-nous à leurs décrets ; & par une



SCÈNE VII.

L'AMOUR, DEUCALION, PIRRHA.

L'AMOUR.

Je vous retiens, & ne veux plus vous quitter.

PIRRHA & DEUCALION *ensemble.*

O ciel! c'est l'Amour!

L'AMOUR.

Lui-même. Dès que vous vous êtes vus, n'avez-vous pas dû penser que je ne tarderois pas à venir vous tenir compagnie?

DEUCALION.

Dieu puissant!

PIRRHA.

Dieu charmant!

L'AMOUR.

Je m'ennuyois beaucoup d'être oisif; & je me suis diverti à lancer tous mes traits sur vos cœurs.

DEUCALION.

Amour, s'il t'en reste encore, épuise-les sur le mien!

[illegible]

[illegible]

[illegible]



DIVERTISSEMENT.

L'AMOUR *chante.*

DEUX Mortels échappés aux plus terribles coups,
Du monde submergé, restes insociables,
Alloient par leurs haines coupables
Éternifer l'arrêt du céleste courroux.
A des traits plus aimables
Leurs cœurs se sont ouverts.
Amans inséparables,
Repeuplez l'Univers.
De mes bienfaits inépuisables,
Mortels heureux, enivrez-vous.
Destins cruels, Destins inexorables,
L'Amour est plus puissant que vous.
Jeux & Ris, partagez l'honneur de ma victoire;
Par de brillans concerts animez leurs desirs:
En augmentant leurs plaisirs,
Vous ajoutez à ma gloire.

COUPLETS.

L'AMOUR.

AMANS, cessez des plaintes vaines,
Sans l'Amour vous ne seriez rien;
Malgré tout le poids de mes chaînes,
Comptez vos plaisirs & vos peines:
Je fais moins de mal que de bien.

[illegible]

C[illegible]
[illegible]
C'est [illegible]
C'est [illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

UN DES PLAISIRS, *pour un Vieillard.*

A l'Amour ne rends plus hommage;
Pour les Vieillards il ne vaut rien;
C'est ainsi que parle le Sage:
Pour moi je pense qu'à tout âge
Il fait moins de mal que de bien.

L'AMOUR, *au Parterre.*

Vous, mes sujets de préférence,
Dont je suis l'ame & le soutien,
Instruits par votre expérience,
Convenez que, sur-tout en France,
Je fais moins de mal que de bien.

FIN.

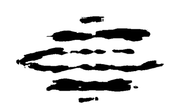
DEUCALION
ET PYRRHA
BALLET

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Les paroles de M. DE SAINTFOIX.
La Musique de Messieurs GIRAUD, *Ordinaire de la Musique du Roi, &* LE BERTON.



ACTEURS.

VÉNUS.

LA DISCORDE.

DEUCALION.

PIRRHA.

L'AMOUR.

UNE VOIX.

SUITE DE LA DISCORDE.

SUITE DE VÉNUS.

L'AGE D'OR.

L'INNOCENCE.

JEUX & RIS *de la suite de l'AMOUR, transformés en Bergers.*

DEUCALION



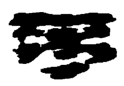
SCÈNE PREMIÈRE.

VÉNUS, SUITE DE VÉNUS, LA DISCORDE, DEUCALION & PIRRHA *endormis.*

VÉNUS.

LE Ciel veut bien enfin borner les châtimens
Qu'il devoit à la terre :
Que le calme renaiſſe entre les élémens :
Ceſſez tonnerre.
Fiers aquilons, ne troublez plus les airs :
Ondes, rentrez dans les limites
Qui vous furent preſcrites
Par l'inviſible accord des loix de l'Univers.
Aſtre brillant de la lumière,
Ranimez la Nature & rendez-lui le jour :
Recommencez votre immenſe carrière ;
Vous allez éclairer les bienfaits de l'amour.

La ſymphonie annonce l'arrivée de la Diſcorde qui ſort de deſſous le Théâtre avec ſa ſuite, le Déſeſpoir, la Rage, la Jalouſie, les Soupçons, le Dépit, &c.



SCÈNE II.

LA DISCORDE, SUITE DE LA DISCORDE, UNE VOIX, DEUCALION ET PIRRHA *endormis.*

LA DISCORDE & *sa suite.*

SEMONS, ſemons entr'eux
Les ſoupçons, la crainte & la haine.

Danſes de Furies.

CHŒUR *à Pirrha.*

De l'Amour crains les traits:
Ses funeſtes attraits
Ont fait les malheurs de la Terre.

CHŒUR *à Deucalion.*

L'Amour en voulant vous unir,
Prépare au Maître du tonnerre
De nouveaux Titans à punir.

LES DEUX CHŒURS.

Craignez ſes traits:
Ses funeſtes attraits
Ont fait les malhéurs de la Terre.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCÈNE III.

DEUCALION, PIRRHA.

DEUCALION.

Que de charmes!.. Grands Dieux, puis-je m'en garantir!
Quelle feroit votre injuftice
De rendre dangereux ce qu'on ne fauroit fuir!

PIRRHA.

Craignons qu'un fonge affreux, hélas, ne s'accompliffe!

DEUCALION *l'arrêtant.*

Où portez-vous vos pas? Vous avez entendu
Ce que le Deftin nous ordonne.

PIRRHA.

Je fuis des lieux où tout m'étonne,
Où tout confond mon efprit éperdu.

DEUCALION.

Aux volontés du Ciel, voulez-vous mettre obftacle?
Pour animer ce marbre il ne faut qu'un moment.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Craignez que ma fureur jaloufe,
Quand vous attendez un Amant,
N'obtienne des Dieux une époufe...

PIRRHA *triftement.*

Ah! vous l'obtiendrez aifément.
Pirrha doit fuir l'amour; & Pirrha ne demande
Qu'à conferver un cœur indifférent.
Je vais cueillir des fleurs & faire la guirlande.

SCÈNE IV.

DEUCALION, *feul, & regardant la Statue.*

Dans ce fatal inftant, quels vœux puis-je former?
Le voilà ce rival que Pirrha me préfere!
C'eft de ce vain objet que la cruelle efpère
Qu'il va naître un amant digne de l'enflammer.
Détruifons l'efpoir qui la flatte:
Demandons une époufe aux Dieux...
Hélas! elle feroit fans appas à mes yeux;
Et je fens dans mon cœur qu'en affligeant l'Ingrate,
Je me rendrois encor plus malheureux.
Si n'être point aimé de l'objet qu'on adore,
Eft un deftin plein de rigueur,
Faire couler fes pleurs & caufer fon malheur,
Eft un tourment plus grand encore.

SCENE [illegible] DERNIERE.

DEUCALION, PIRRHA.

PIRRHA.

A[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

DEUCALION.

[illegible]

PIRRHA.

[illegible]

DEUCALION.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PIRRHA.

Je ne demandois rien aux Dieux :
Vous cherchez ſeul à faire votre peine :
Je conſentois que pour vous rendre heureux,
Cet objet au gré de vos vœux,
S'unît à vous d'une éternelle chaîne.
Vous cherchez ſeul à faire votre peine.

DEUCALION.

En vain le Ciel pour faire mon bonheur,
De nouvelles beautés repeupleroit le monde :
Sans ceſſe je dirois dans ma douleur profonde,
Il n'en eſt qu'une pour mon cœur.

PIRRHA.

Si vous choiſiſſiez la plus tendre,
Ah, je ne craindrois point qu'elles viſſent le jour !
Ne tenez rien que de l'Amour ;
J'aurai des graces à lui rendre.

DEUCALION.

Quoi, Pirrha, vous m'aimez!.. Quel diſcours enchanteur!..
Quoi, Pirrha, vous daignez recevoir mon hommage!..

PIRRHA.

Je n'ai voulu qu'éprouver votre ardeur.

DEUCALION.

Grands Dieux ! par la vertu qui régnoit dans mon cœur,
J'ai tâché d'être votre image :
Je vais avec Pirrha l'être par mon bonheur.

ENSEMBLE.

Une clarté plus pure
Se répand dans ces lieux :
Ces bois reprennent leur verdure :
Cette onde, par son doux murmure,
Semble nous dire : aimez, soyez heureux ;
Votre bonheur embellit la Nature.

PIRRHA.

Pourquoi les célestes décrets
Exigent-ils de nous que ce marbre respire ?

DEUCALION.

Si nous n'obéissons, les châtimens sont prêts :
De cet ordre cruel, comme vous je soupire :
Cet objet peut-il s'animer ;
Peut-il avoir un cœur & ne pas vous aimer ?

PIRRHA.

C'est moi seule qui dois me livrer aux alarmes :
Je vous verrai devenir inconstant.

DEUCALION.

Ah ! rendez justice à vos charmes ;
Vous la rendrez à votre amant.
N'hésitons plus ; faisons ce que le Ciel commande.

Ils approchent de la statue.

PIRRHA.

De mes tremblantes mains s'échappe la guirlande ;
Mes pas sont chancelans...

DEUCALION.

Pirrha ! belle Pirrha !
Nous étions si bien seuls !

PIRRHA.

Couronnons la statue ;
Mais détournons la vue ;
Et fuyons aussi-tôt qu'elle s'animera.

Ils posent la guirlande ; & l'Amour qui paroît à la place de la Statue, les retient l'un & l'autre par la main.

L'AMOUR.

Levez les yeux ; voyez qui vous arrête.

DEUCALION & PIRRHA *ensemble.*

Ah ! c'est l'Amour...

L'AMOUR.

C'est lui qui vous apprête

Les destins les plus doux :
En commençant à vous connoître,
Vous auriez dû penser que l'Amour avec vous
Ne tarderoit pas à paroître.
L'Oracle qui sembloit s'opposer à vos vœux,
Enseigne que l'on doit, par son obéissance,
Mériter les faveurs des Dieux.
Accourez, Jeux & Ris, secondez ma puissance :
Inventez mille amusemens ;
Volez, volez sans cesse autour de ces amans.

CHŒUR *des Ris & des Jeux.*

Inventons mille amusemens ;
Volons, volons sans cesse autour de ces amans.

L'AMOUR.

Peignez-leur les mortels, au sein de l'innocence,
De la Nature encor ne suivant que les loix ;
Mais bien-tôt par reconnoissance
Se choisissant des Rois.

La Suite de l'Amour se transforme en Bergers & en Bergères ; les uns sont assis au milieu des bocages, & paroissent s'amuser à différens jeux, tandis que les autres dansent au son des flûtes & des musettes. L'Innocence & l'Age d'or, après les avoir regardés quelque tems avec complaisance, forment un pas de deux.

UNE BERGÈRE *chante.*

Ainſi qu'un zéphir agréable
Badine avec les tendres fleurs,
L'Amour, dans ce ſéjour aimable,
Agite doucement nos cœurs.
Il n'y fait ſentir ſa puiſſance
Qu'en nous comblant de ſes bienfaits:
Avec la paix & l'innocence,
Qu'il règne ſur nous à jamais.

On entend dans le lointain des cris & des gémiſſemens, occaſionnés par les ravages d'un monſtre. Il approche; les Bergers & les Bergères ſont effrayés; un des Bergers l'attaque & le tue; tous les Bergers entourent leur défenſeur, l'élevent ſur un trône de verdure, & lui rendent hommage. La reconnoiſſance a fait le premier Roi.

CHŒUR.

Que le rang le plus glorieux,
De ce vainqueur conſacre le courage:
Que parmi nous il ſoit l'image
Du ſouverain des Dieux:
Célébrons ſa victoire;
Que ſon nom & ſa gloire
Volent juſques aux cieux.

FIN.

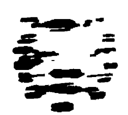
LE SILPHE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 5 Février 1743.

JAMAIS



ACTEURS.

JULIE.

LE MARQUIS.

FRONTIN, *Domestique de Julie.*

La Scène est à la campagne, dans le Château de Julie.



LE SILPHE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS *déguisé en femme*, FRONTIN.

FRONTIN, *accourant d'un air fort effrayé.*

AH, Monsieur!

LE MARQUIS.

Qu'as-tu? te voilà tout tremblant?

FRONTIN.

Nous sommes perdus!

LE MARQUIS.

Comment?

FRONTIN.

Je vais payer bien cher ma sotte complaisance.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-il donc arrivé?

FRONTIN, *d'une voix entre-coupée.*

Vous ſavez que je vous rencontrai, il y a huit jours, dans l'avenue de ce château; vous vous fîtes connoître à moi pour M. le Marquis de Silvine; vous me dites, que ſur tout ce qu'on racontoit de Mademoiſelle Julie, rien n'égaloit la curioſité que vous aviez de la voir & de lui parler: j'eus beau vous repréſenter que dans ce château, dont elle venoit d'hériter d'une vieille Tante, paſſant les journées entieres à lire de maudits livres de cabale; & n'ayant pour tout domeſtique que ma femme & moi, Mademoiſelle Julie ſe cachoit au reſte de la Nature, & ne recevoit abſolument aucune viſite; vous vous obſtinates; vous tirates votre bourſe; vous me l'offrites; je la pris; & me prêtant malheureuſement à tout ce que vous vouliez, dès le ſoir même je vous préſentai à elle déguiſé en fille, & comme une de mes nièces qui venoit du fond de la Gaſcogne, & qui alloit à Paris chercher condition.

LE MARQUIS.

Eh bien?

FRONTIN.

Eh bien? plût au Ciel que ſous ce déguiſement, votre phyſionomie lui eût paru ſi plate, ſi gauche, ſi ſote, ſi ridicule....

LE MARQUIS.

Je te ſuis obligé.

FRONTIN.

Oh! Monſieur, ç'auroit été un grand bonheur! elle ne vous auroit point offert d'entrer à ſon ſervice; & nous ne ſerions pas aujourd'hui expoſés au danger...

LE MARQUIS.

A quel danger? Explique-toi donc?

FRONTIN.

Je me promenois ce ſoir dans le jardin; Mademoiſelle Julie y eſt venue; elle m'a appellé: la converſation a tombé inſenſiblement ſur les Silphes; apprenez, Monſieur, qu'elle en a un; je n'en puis plus douter; elle m'a parlé trop poſitivement, & m'a détaillé trop de circonſtances; depuis cinq ou ſix nuits, il vient la voir; il lui tient les diſcours les plus tendres & les plus paſſionnés; ce ne ſont point des ſonges de jeune fille; ce ſoir, il doit ſe rendre viſible; il le lui promit hier en

la quittant.... Vous riez, lorſqu'il va peut-être vous tordre le cou comme à ſon rival, & à moi & à ma femme, pour vous avoir introduit ici?

LE MARQUIS.

Tu commences donc à craindre les eſprits?

FRONTIN.

Morbleu, ſans y croire, je les craignois; à plus forte raiſon à préſent...

LE MARQUIS.

Celui-ci ne te fera point de mal; je t'en réponds.

FRONTIN.

Je ne m'y fierai pas, je vous en aſſure; & je fuirai plutôt, ſi loin, ſi loin...

LE MARQUIS.

Frontin! En vérité, Frontin, tu m'étonnes! Eſt-il poſſible que tu n'aies pas ſoupçonné que le Silphe & Florine ne font qu'un?

FRONTIN.

Ils ne font qu'un? Eh! comment ce pourroit-il que Mademoiſelle Julie n'eût pas reçonnu Florine à la voix?

LE MARQUIS.

Eh! comment ſe peut-il que tu ne faſſes pas

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

FRONTIN.

Parbleu, Monſieur, comment ne le feroit-elle pas ? Initiée, dès l'enfance, aux myſtères de la cabale par cette vieille tante qui l'a élevée, je ſuis moins étonné qu'elle croie qu'il y a dans l'air de petits habitans fort aimables & fort galans, que de voir tous les jours tant d'autres perſonnes qui, la nuit, ſeules dans une chambre, ſont effrayées au moindre bruit qu'elles entendent, & dont l'imagination demeure toute la vie frappée de contes de ſpectres & de revenans, qu'on leur a faits dans leur bas âge...

(*Appercevant un habit fort brillant qui eſt étendu ſur le dos d'un fauteuil.*)

Mais, qu'eſt-ce que cet habit ? Qu'il eſt brillant, léger ! Un Zéphir le porteroit ; & ſi Meſſieurs les Silphes deſcendent vêtus ſur la terre, c'eſt à peu-près ainſi que j'imagine qu'ils le ſont.

(*Le Marquis, frappant du pied, fait ſortir de deſſous le Théâtre une girandole fort éclairée, portée ſur un guéridon ; & frappant une ſeconde fois, la girandole rentre.*)

Ah ! ... Et cette machine ! Vous avez fait travailler à tout ceci bien ſecrettement ! Allons, détaillez-moi donc un peu votre projet.

[illegible]

SCENE II.

JULIE. [illegible]

[illegible]

JULIE.

Quoi ! ſeule ici ſans lumière ; & tu n'as pas peur ?

LE MARQUIS.

Je commence à m'enhardir ; & je penſe, après tout, qu'il faudroit que votre Silphe fût bien ſot, lorſqu'il paſſe les nuits entières au chevet de votre lit ſans ſe rendre palpable, de ne le devenir que pour me faire quelque niche.

JULIE.

Je t'avoue que pour t'apprendre à ne pas traiter ſans ceſſe tout ce que je te dis de lui, de pures chimères, je ne ſerois pas fâchée...

LE MARQUIS.

Qu'il me lutinât un peu ? Ma foi, Mademoiſelle, ne vous en déplaiſe & à lui, vos Silphes, vos Gnomes & vos Salamandres, ſont des idées aſſez nouvelles à l'eſprit, pour qu'on ne ſe les perſuade pas aiſément.

JULIE.

Nouvelles à l'eſprit ? Eh ! ma pauvre fille, ces idées qui te paroiſſent ſi nouvelles, étoient celles de toute l'antiquité. Ne croyoit-on pas que les Néréïdes tenoient leur Cour ſous les eaux ; qu'Eole & ſes en-

sans regarder dans les airs, que les forêts étoient habitées par les Faunes & les Sylvains, qu'il n'y avoit point de bocage ou de fontaine, qui n'eût sa Nymphe ou sa Naïade, & qu'enfin tous les élémens étoient peuplés d'Êtres intelligens, qui se rendoient visibles, qui pouvoient prendre à leur gré toutes sortes de formes, & qui, sujets aux mêmes passions que les hommes, devenoient quelquefois sensibles pour de simples mortelles ? Ne voilà-t-il pas à peu-près le système des Sylphes ? Ah ! si le mystère de la cabale t'avoit ouvert les yeux de l'esprit...

LE MARQUIS

Je verrois de belles choses !

JULIE

Tu verrois, qu'environnés sans cesse de leurs innombrables légions, dès que nous sommes dans l'âge d'aimer, le Sylphe à qui nous plaisons voltige & s'empresse autour de nous, comme le papillon autour d'une fleur qui commence d'éclore. La nuit, il se peint à notre ame dans l'illusion d'un songe qu'il excite. Le matin, il s'amuse au ramage des oiseaux. Dans les beaux jours du printemps, c'est lui qui nous plonge dans une douce rêverie, & nous fait méditer amoureusement sur cette union, cette harmonie & cette bonté intelligente qui

ranime toute la Nature. Au bord d'une fontaine ; lorſqu'une jeune perſonne ſe regarde avec complaiſance ; lorſqu'elle croit s'entretenir ſeule avec ſes charmes ; lorſque, pour en relever l'éclat, elle va cueillir des fleurs ; quand elle deſire bientôt de recevoir d'une autre main ce que la ſienne lui préſente ; d'entendre d'une autre bouche ce que la ſienne lui dit ; Florine, c'eſt le Silphe ſon amant qui parle, & qui tâche ainſi de développer peu à peu le ſentiment dans un jeune cœur qu'il voudroit s'attacher.

LE MARQUIS.

Mademoiſelle, je crois, & je croirai toujours, qu'on ne parle véritablement au cœur d'une jeune perſonne, qu'en préſentant à ſes yeux une figure aimable. Vous avez, dites-vous, depuis quatre ou cinq nuits des entretiens charmans avec votre Silphe....

JULIE.

Ah, quelles nuits ! Quels entretiens ! Quel feu ! Quelle vivacité ! Quelle paſſion !

LE MARQUIS.

Fort bien ; mais ce ſoir, quand vous le verrez ; ſi ſa figure ne vous plaît pas, vous ſerez bien étonnée de l'avoir tant aimé ?

JULIE.

Voilà bien la réflexion d'une ame esclave des sens, & à qui je tâcherois vainement de faire comprendre cet amour pur qui peut seul nous élever au commerce des substances aëriennes. Laissons cette conversation, & vas chercher de la lumière.

LE MARQUIS, *en s'éloignant d'elle.*

J'y vais; mais je crains bien que votre substance aërienne ne soit quelque maudit farfadet....

(Il jette un cri de frayeur.)

Ha! ha! ha!

(Il feint ensuite de fermer à grand bruit la porte de la chambre où il est entré, & revient doucement sur le Théâtre.

SCÈNE III.

JULIE, LE MARQUIS.

JULIE.

QU'A-T-ELLE? Qu'est-ce donc? Pourquoi ce cri?

LE MARQUIS, *sous le nom de Ziblis, ne déguisant plus sa voix.*

Elle m'appelle maudit farfadet; je lui ai un peu tiré l'oreille....

JULIE.

Ah ! J'entends cette voix si chère à mon cœur! C'est vous, Ziblis! C'est mon Silphe ! C'est mon amant !

LE MARQUIS.

Oui, belle Julie; & au transport charmant que vous cause sa présence, le plus heureux de tous les amans !

JULIE.

Je vais chercher de la lumière ; vous me promites hier, qu'aujourd'hui vous vous rendriez visible ; je ne veux pas perdre un instant du plaisir de vous voir.

LE MARQUIS.

Je suis prêt à tenir ma parole. Sous quelle forme voulez-vous que je vous apparoisse ?

JULIE.

Sous la vôtre, apparemment.

LE MARQUIS.

Sous la mienne ? Belle Julie, les corps des habitans de l'air, fluides, transparens, & dissous par la lumière, ne peuvent tomber sous les sens & être apperçus par les yeux des mortels.

JULIE.

Comment donc ?.. mais .... en vérité .... je

[illegible] ...
cependant....

[illegible]

Cependant... [illegible] pour moi, [illegible] vrai, que l'imagination [illegible] Je vous [illegible] avoir, [illegible] qu'il leur part.

[illegible]

Mais, [illegible] ...

[illegible]

[illegible] Vous me [illegible] je ne le [illegible] je [illegible] pouvoir [illegible] le Zéphir [illegible]

fleurs dont vous respiriez le parfum, se glissoit sur votre bouche; elle animoit le ramage de cet oiseau qui vous plaît tant. Ces métamorphoses flattoient ma passion, en attendant ce moment fortuné où sûr de votre amour, il ne me reste plus qu'à me rendre visible sous la figure que vous me choisirez. (*D'un ton ironique.*) Seroit-ce celle de ce petit Magistrat, votre voisin, à qui votre famille veut vous marier?

JULIE.

Ah! fi, fi donc. Quelque puissante que soit votre ame, je la défierois de corriger l'orgueil, la suffisance, la morgue & la fatuité de cette figure-là : quand on l'a, on est bien obligé de la garder; mais on n'a jamais imaginé d'en faire une figure de rendez-vous.

LE MARQUIS.

Non, assurément. Allons, voyons, nommez-moi....

JULIE.

Que je vous nomme! Eh qui?

LE MARQUIS.

Voulez-vous que je prenne celle....

JULIE.

Vous n'en prendrez aucune, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

[illegible]

[illegible]

Mais...

[illegible]

Mais, [illegible]

[illegible]

Je [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Tome I. [illegible]

il faut au moins vingt ames différentes ; mais j'associerai mieux celle de la chère Florine ; je pense à une certaine nouvelle mariée ; c'est une beauté parfaite ; on ne lui reproche que de n'être pas animée ; l'ame vive de Florine lui ira fort bien là ; & vous verrez comment sa figure m'ira ici.

(*Il s'éloigne doucement.*)

JULIE.

Ziblis.... Ziblis....

LE MARQUIS, *derrière le Théâtre.*

Je ne tarderai pas. Je reviens en un moment.

SCÈNE IV.

JULIE, *seule.*

IL part & ne veut pas m'écouter. Peut-être même croit-il que ce ne sont que pures simagrées de mon sexe, & qu'au fond du cœur je suis enchantée d'avoir appris qu'il pourra se revêtir, à mon choix, de la figure que je voudrai. Je conçois bien, vu le peu de délicatesse qu'ont les hommes, que l'amant d'une Silphide, si elle a pour lui la même complaisance, s'accommode à merveilles d'une

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

A[illegible]

[illegible]

Juin. [illegible]

brasser vos genoux ! Ce n'est plus ma voix seule qui vous exprime mes transports ! Je touche, je tiens, je baise mille fois cette main charmante...

JULIE.

Arrêtez donc.

LE MARQUIS.

Quoi, vous la retirez ? Vous me repoussez ?

JULIE.

Mais...

LE MARQUIS.

Mais, Madame, il étoit donc inutile que je prisse un corps. Ah ! belle Julie, il n'est pas possible que ce soit à mon amour que vous refusiez ces innocentes faveurs ; apparemment que la figure sous laquelle je vous apparois, vous déplaît ?

JULIE.

Non.

LE MARQUIS.

Non ?

JULIE.

Non, vous dis-je ; & soit qu'elle emprunte en effet de votre ame qui l'anime à présent, ce certain agrément que l'amour seul peut donner, soit préjugé de mes sentimens pour vous, je trouve que sous tous les traits de Florine, vous êtes mieux,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

mon ame errante ſans ceſſe dans ces lieux, ne vous ait pas vue pluſieurs fois...

JULIE.

Oh! ce n'étoit que votre ame; mais avec un corps, cela eſt bien différent.

LE MARQUIS.

Très-différent; & j'en ſens ſi bien la différence, que vous trouverez bon que l'ame de Florine ne revienne plus ici, & que ſous ſa perſonne que je m'approprie dès ce moment, j'y reſte déſormais toujours avec vous.

JULIE.

Vous n'y penſez pas!

LE MARQUIS.

Cela eſt décidé; l'amant & la femme de chambre ne feront plus qu'un; c'eſt une commodité...

JULIE.

Que je n'aurai point, s'il vous plaît. Il eſt trop difficile au cœur de ne ſe pas laiſſer diſtraire par les ſens. Que ſais-je? Le mien pourroit peut-être quelquefois s'échapper vers ces traits qui vous ſont abſolument étrangers.... Et en vérité, vous n'y penſez pas, vous dis-je, de vouloir vous obſtiner à les garder auprès de moi; ce feroit en quelque ſorte y placer vous-même un rival.

LE MARQUIS.

Je n'en ferai point jaloux, je vous le jure.

JULIE.

Vous avez donc bien peu de délicatesse?

LE MARQUIS.

Oh! vous en avez trop aussi. Car enfin, quelque figure que je prenne, vous aurez toujours les mêmes scrupules; il faut cependant bien que j'en aie une; vous avez une bouche, des yeux, des mains; il faut bien que je m'assortisse de toutes ces choses-là, pour que nous puissions nous convenir.

JULIE.

Ah, Ziblis! Ziblis!

LE MARQUIS.

Eh bien, Madame!

JULIE.

Je commence à craindre que parmi les Silphes, il n'y ait des cœurs aussi gâtés que parmi les hommes.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire par ce soupçon qui m'offense?

JULIE.

Croyez-vous que je ne sache pas qu'il est d'autres moyens...

ſante ; j'ai entendu toute votre converſation ; parbleu, Monſieur, ſi vous pouviez en effet la dépouiller de ſa perſonne, & que vous vouluſſiez m'en revêtir, ah ! que je ſerois charmé d'être une jeune fille, avec un gentil minois, une jolie taille ! Que je me divertirois ! que je...

LE MARQUIS.

Malgré tout mon amour, je vois bien qu'il faut l'abandonner à ſes viſions.

FRONTIN.

L'abandonner ! Non, Monſieur, non. De ce coin où je m'étois caché, j'obſervois curieuſement ſes regards ; votre figure, ſous cet habit, l'a véritablement frappée ; elle lui plaiſoit infiniment.

LE MARQUIS.

Elle lui aura plu tant que tu voudras ; je te dirai davantage ; ma perſonne ſeroit aimée, que l'attachement du cœur ne triompheroit pas, je crois, de l'égarement de l'eſprit.

FRONTIN.

Voilà les amans ! Toujours vifs, toujours emportés, toujours extrêmes au moindre obſtacle qui s'oppoſe à leurs deſirs !

LE MARQUIS.

Eh! que veux-tu que je faſſe déſormais?

FRONTIN.

Rien, Monſieur, rien; allez, partez; quittez ces lieux; je vous ſouhaite le bon ſoir.

LE MARQUIS.

Crois-tu que laiſſant-là les déguiſemens, l'attendant ici, me jettant à ſes genoux, & avec tout ce feu, cette ardeur, cette paſſion que je reſſens pour elle, lui découvrant qui je ſuis?.. Non, Frontin, non, tu auras beau dire, cela ne me réuſſiroit pas.

FRONTIN.

Je ne dis mot.

LE MARQUIS.

Il vaudroit encore mieux que je repriſſe le déguiſement de Florine.

FRONTIN.

Comme vous voudrez.

LE MARQUIS.

Mon eſprit étourdi de la propoſition qu'elle vient de me faire, auroit le tems de ſe remettre; il me viendroit peut-être quelque bonne idée.

FRONTIN.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Mais, quelle idée peut-il me venir ?

FRONTIN.

Je ne sais.

LE MARQUIS.

Elle voudra toujours devenir Silphide ?

FRONTIN.

Voilà le diable.

LE MARQUIS.

Je suis le plus malheureux de tous les hommes !

FRONTIN.

Du moins, dans cet instant, le plus agité.

LE MARQUIS.

Mon cher Frontin.

FRONTIN.

Mon cher Monsieur.

LE MARQUIS.

Conseille-moi donc.

FRONTIN.

Eh bien, je vous conseille de commencer par

[illegible], [illegible] que [illegible] Julie [illegible] pas. [illegible] coup plus [illegible] que [illegible] sans [illegible] long-tems [illegible] pas qu'elle nous [illegible]

LE MARQUIS

Tu as [illegible]

FRONTIN

Je l'[illegible], [illegible]

LE MARQUIS

Que lui [illegible] ?

FRONTIN, [illegible]

Oh, [illegible], nous [illegible] imagine [illegible] rai, je [illegible] d'y démêler à la Nature, qui ne peut [illegible] drois, ne lui [illegible] terrestre, [illegible] dits [illegible] de [illegible] votre [illegible] chant, vous [illegible] que [illegible] nir à bout de la [illegible] d'une [illegible] bonheur que vous [illegible] de la [illegible] de [illegible] ?

LE MARQUIS.

Allons ; reste donc, je vais rentrer ; mais, auparavant, écoute... j'imagine...

FRONTIN *entendant Julie.*

Écoutez vous-même que l'on ouvre cette porte ; & allez achever d'imaginer dans votre chambre. Rentrez, rentrez donc vîte.

SCÈNE VII.

JULIE *seule, tenant à la main une cassette qu'elle pose sur sa toilette.*

NON, non, ne nous repentons point de l'avoir quitté si brusquement. Son ton ironique a dû d'autant plus m'offenser, que la proposition que je lui faisois étoit naturelle, & lui prouvoit bien véritablement que ce n'étoit que lui, lui uniquement que je voulois aimer ; mais le parti que je prends à l'égard de Florine, coûte cher à mon cœur ! La pauvre fille m'est si attachée...

SCÈNE VIII.

JULIE, FRONTIN, *arrivant ſur la Scène en faiſant de grands éclats de rire.*

JULIE.

QU'AVEZ-VOUS donc à rire de la ſorte?

FRONTIN.

Je ris... Excuſez, Mademoiſelle; je ne vous voyois pas.... Je ris de la colère de Florine.

JULIE.

Eh! qu'a Florine pour être en colère?

FRONTIN *feignant d'héſiter.*

Mademoiſelle....

JULIE.

Eh bien?

FRONTIN.

Pour vous le dire, il faut vous avouer que la curioſité de voir votre Silphe, m'a fait me cacher dans ce coin d'où j'ai entendu toute votre converſation avec lui. Vous ſavez que piquée de ce qu'il ne vouloit pas vous rendre Silphide, vous l'avez

quitté assez brusquement. Il est resté encore quelques momens ; ensuite il a tout-à-coup disparu. J'étois inquiet de la pauvre Florine ; je me suis approché de la porte de sa chambre ; j'ai frappé une fois, deux fois ; à la troisième, elle est venue m'ouvrir, en se frottant les yeux comme une personne qui s'éveille. Je suis fâché, Mademoiselle Florine, lui ai-je dit, d'avoir troublé votre sommeil : les jolies filles comme vous ne peuvent faire que de jolis rêves. Elle a souri ; & comme je ne lui parlois ainsi, que pour savoir si votre Silphe avoit véritablement fait passer son ame dans la personne inanimée de cette nouvelle mariée dont il vous avoit parlé : Vous souriez, ai-je ajouté ; je parierois presque que vous rêviez qu'on vous marioit : ma foi, m'a-t-elle répondu, en éclatant de rire, vous l'avez deviné ; & tout de suite, Mademoiselle, elle m'a raconté que tout-à-coup elle s'étoit sentie assoupie, & que tout-à-coup il lui avoit semblé qu'elle n'étoit plus Florine, mais une nouvelle mariée, avec de la naissance, du bien, de la beauté ; qu'enchantée de son état, vive, légère, brillante, parlant, riant, répondant à tout, elle ne respiroit que plaisirs, fêtes, spectacles, magnificence ; que son mari la regardoit avec un étonnement....

JULIE

JULIE *riant.*

Je le crois bien.

FRONTIN.

Quel changement ſubit, lui diſoit-il; & que vous voilà bien toutes. Tandis que vous êtes filles, un maintien droit & réſervé, ne levant preſque pas les yeux, quelques révérences au plus. A votre air toujours tranquille, on diroit que rien ne vous touche. Vous marie-t-on? Il ſemble que dans l'inſtant vous acquérez une ame toute nouvelle.

JULIE.

Enfin?

FRONTIN.

Enfin... enfin... Florine a terminé le récit de ſon prétendu rêve, en me diſant que ce mari étoit devenu ſi preſſant, qu'elle s'étoit éveillée; mais lorſque je lui ai appris qu'elle ne s'étoit point endormie, & qu'elle ne s'étoit point éveillée, & que votre Silphe, pour être avec vous ce ſoir, lui avoit fait l'honneur d'emprunter ſa figure, vous ne ſauriez croire comme elle s'eſt emportée. Quoi? s'eſt-elle écriée, Mademoiſelle auroit ſouffert que l'on me fît cette méchanceté? Quelle méchanceté, avois-je beau répondre? Ne vous trouviez-

vous pas bien ?.. Fort bien, en vérité ; & l'ame d'une pauvre fille comme moi, avec ce mari... Comment donc ? on aura beau souffrir, se priver, faire tout ce qu'on peut pour être une fille d'honneur ; on ne pourra pas répondre de sa personne ! Le Silphe de Mademoiselle est peut-être un libertin qui prendra la mienne, la portera, en fera.... que sais-je ?

JULIE *soupirant.*

Il ne la prendra plus, Frontin ; il ne la prendra plus ; ce n'étoit que pour être avec moi qu'il l'empruntoit ; je vais renvoyer Florine.

FRONTIN.

La renvoyer !

JULIE.

Frontin, sous les traits de ta nièce, mon Silphe ne m'a paru que trop charmant ! Ah ! quelle peine j'avois à me rendre maîtresse du trouble de mes sens ! Dans cet instant même encore, je ne t'en parle qu'avec émotion. Voudrois-tu qu'ayant sans cesse Florine auprès de moi, croyant souvent que ce seroit lui, le souhaitant peut-être même quelquefois, j'entretinsse dans mon cœur une passion folle, ridicule, extravagante ? Non, Frontin,

elle partira ; c'est une résolution prise ; & j'y suis d'autant plus déterminée, que j'ai trouvé le moyen de m'adoucir cette séparation, par l'idée que les présens que je vais lui faire, en la renvoyant, aideront peut-être à lui procurer une situation gracieuse & au-dessus de son état. Tu lui donneras cette cassette....

FRONTIN *ouvrant la cassette.*

Comment diable ! voilà une somme considérable en or... & des pierreries ! Au lieu d'être une fille & ma nièce, ah ! que je suis fâché que Florine ne soit pas un jeune homme digne de vous par sa naissance & son bien ! Avouez que vous ne le renverriez pas, & qu'il vous feroit aisément re noncer à tous vos Silphes ?

JULIE.

Moi, je renoncerois à l'espérance de devenir Silphide ! Moi, j'aimerois un homme !

FRONTIN.

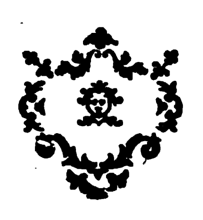
Sans doute ; vous avez beau vous récrier ; votre cœur a plus de raison que votre esprit, &...

JULIE.

Allez-vous recommencer des discours qui

m'ont cent fois déplu ? Finissons. Portez cette cassette à votre nièce ; dites-lui, car je ne la verrai point, je craindrois trop l'attendrissement de nos adieux ; dites-lui les raisons qui m'obligent à la renvoyer ; elle doit les approuver ; assurez-la bien d'ailleurs qu'elle me sera toujours chère. Allez... Attendez... Je pense.... oui.... Je veux joindre à ces présens celui de mon portrait ; je vais le chercher ; ce ne sera pas, je crois, le moins précieux aux yeux de cette pauvre fille.

(*Elle sort.*)



SCÈNE IX.

LE MARQUIS, *sous l'habit de Génie, voyant sortir Julie*, FRONTIN.

LE MARQUIS.

FRONTIN!

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, vous aviez raison de dire que quand même votre personne seroit aimée, vous n'en seriez guère plus avancé; vous l'avez entendu; on vous renvoie.

LE MARQUIS.

Je resterai mon cher Frontin; je resterai; & j'espère même à cette aventure-ci un dénouement favorable à mon amour. Je viens d'imaginer un moyen presque sûr de la faire renoncer à la folle idée de devenir Silphide.

FRONTIN.

Elle n'y renoncera jamais.

LE MARQUIS.

Elle y renoncera, te dis-je: pour gagner l'esprit

d'une femme, & pour achever les triomphes de l'amour, qui souvent ne feroient qu'imparfaits, il est dans le cœur de toutes un endroit toujours délicat, toujours sensible; il ne faut qu'y frapper.

FRONTIN.

Tant mieux, mais....

LE MARQUIS *en s'en allant.*

Mais, tu vas voir.... La voici; dis-lui seulement, d'un air effrayé, que tu crois que son Silphe est revenu.

SCÈNE X.

JULIE, FRONTIN.

JULIE *entre en rêvant, & tenant une boîte à portrait.*

DANS quel trouble & quelle agitation est mon cœur!

FRONTIN *affectant un air effrayé.*

Le mien dans cet instant n'est guère plus tranquille; & vous ferez, s'il vous plaît, vos présens & vos adieux vous-même.

[illegible]

Oui, [illegible]

[illegible]

Ce n'est [illegible]

JULIE, [illegible]

[illegible]

SCENE [illegible]

JULIE, LE [illegible]

FRONTIN, [illegible]

Ah [illegible]

[illegible]

Quoi? Z[illegible] de F[illegible].

[illegible]

LE MARQUIS.

De grâce, daignez écouter un inſtant un amant....

JULIE.

Je n'écoute point un amant qui me mépriſe.

LE MARQUIS.

Moi, vous mépriſer! Moi qui vous adore! Pouvez-vous penſer?..

JULIE.

Je penſe, & je penſerai toujours, que vous pouvez me rendre Silphide; que vous ne le voulez pas, & que c'eſt donc m'offenſer, que de me parler de votre amour.

LE MARQUIS.

Belle Julie....

JULIE.

Tout ce que vous me direz ſera fort inutile.

LE MARQUIS.

Réfléchiſſez donc...

JULIE.

Mes réflexions ſont faites.

LE MARQUIS.

Eh bien! Madame, eh bien! vous le voulez; vous m'êtes trop chère pour que je ne cherche pas

à vous satisfaire aux dépens même de mes propres desirs ; vous allez devenir Sylphide ; mais vous êtes bien cruelle, il faut l'avouer !

JULIE.

En vérité, fort cruelle de vouloir changer d'espèce pour partager votre tendresse !

LE MARQUIS, *retournant à sa toilette, devant son miroir.*

Mais, en changeant d'espèce, voyez, voyez ce que vous m'enlevez ! Tous ces charmes n'appartenoient-ils pas à votre amant, à mon amour ? Vous l'en privez ! Ah ! nos Sylphides auront beau dire que cette beauté qu'on vante tant dans les mortelles, n'est au plus qu'un certain éclat de lys & de roses, & quelques traits un peu réguliers. Que ces traits sont puissans sur un cœur, & qu'aux mouvemens du mien, en vous regardant, je sens bien qu'elles ne parlent ainsi que par envie !

JULIE.

Par envie ? Nos Philosophes cabalistes prétendent qu'elles sont si belles !

LE MARQUIS, *soupirant.*

Vous le serez comme elles !

JULIE.

Vous le dites bien triſtement.

LE MARQUIS.

Comme je le ſens.

JULIE.

Oh! expliquèz-vous. Quoi, ne ſont-elles pas belles?

LE MARQUIS.

Elles ſont admirables par leur eſprit, leur caractère, par les lumières & les connoiſſances infinies qu'elles poſsèdent; mais, pour former ces charmes & ces traits de la figure qui brillent dans les mortelles, vous jugez bien qu'il faut le mélange de tous les élémens.

JULIE.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Et que par conſéquent, dans une Silphide, qui eſt une ſubſtance purement aërienne, ce ne peut pas être, comme dans un corps terreſtre, une taille, une bouche, ce teint, ces yeux... Ce n'eſt point tout cela.

JULIE, *vivement.*

Comment, ce n'eſt point tout cela?

LE MARQUIS

Non, assurément; & dès que vous serez Silphide, ce ne sera donc plus ainsi, dans le sein de votre amant, réduit avec vous à des charmes purement philosophiques; ce ne sera plus cette ardeur si vive que lui inspiroit sans cesse votre vue. Ce ne seront plus ces transports si pressans, ce doux attrait du desir, qui fait presque lui seul tout l'enchantement de l'amour.

JULIE *souriant.*

En vérité... Je vous avoue... Mais... Après tout... Eh bien, Zélis, quelquefois, lorsque vous le desirerez, je reviendrai sur la terre.

LE MARQUIS

Sur la terre! Une Silphide! Vous n'y pensez pas?

JULIE

Et pourquoi? N'y venez-vous pas bien?

LE MARQUIS

Mon sexe n'est pas asservi aux mêmes bienséances que le vôtre; & d'ailleurs, en quittant votre nouvel element, obligée de vous servir d'un corps étranger, seriez-vous bien sûre des empressemens?...

JULIE.

Mais, c'eſt ma perſonne que je reprendrai.

LE MARQUIS.

La vôtre? Lorſque ces parties d'air qui ſont en vous, ſe ſeront détachées & envolées pour vous former un corps purement aërien, faites donc réflexion que, ſemblable à une fleur arrachée de ſa tige & qui vieillit en un jour, tout ce qu'il y a de terreſtre dans ma belle Julie, perdra cet éclat, cette vivacité, ce brillant, cette fraîcheur, qui la rendent la plus belle des mortelles.

JULIE *avec effroi.*

Je deviendrai laide?

LE MARQUIS.

Que voulez-vous dire? Pourquoi ce frémiſſement? Ce changement dans vos traits n'arrivera que lorſque vous vous en ſerez dépouillée; que vous importe?..

JULIE, *avec un ſoupir.*

Que m'importe!...

LE MARQUIS.

Allons, commençons les cérémonies qui vont rompre vos liens avec la terre.

JULIE, *vivement.*

Arrêtez, Ziblis.

LE MARQUIS, *la pressant, plus il la voit se troubler.*

Vous m'étonnez ! Quoi vous, quoi Julie dans le trouble où je la vois pour des charmes que le tems, même un jour effaceroit ? L'immortalité que vous acquerrez, ne vous dédommagé-t-elle pas du sacrifice ? Rappellez votre philosophie ; & levez avec fermeté les yeux vers cet élément que vous allez désormais habiter.

JULIE, *vivement.*

Arrêtez, vous dis-je... je n'ai pas la force de me dépouiller ainsi de moi-même ; j'avoue ma foiblesse.... Ziblis.... Je suis née avec ces traits ; je les ai vus croître avec moi ; j'y suis accoutumée ; d'ailleurs, je leur dois la conquête de votre cœur ; celà doit me les rendre encore plus chers ; & je demeurerai donc comme je suis.

LE MARQUIS.

Et vous me permettrez donc aussi de garder cette figure-ci, ou d'en prendre quelqu'autre ?

JULIE.

Ah, que me dites-vous ? Sous des traits empruntés ?

LE MARQUIS.

Quoi ? voulez-vous encore vous oppoſer à mon bonheur par une délicateſſe ?...

JULIE.

Eh ! puis-je ne pas l'avoir cette délicateſſe ?

LE MARQUIS.

Vous êtes bien étonnante, il faut l'avouer ! Vous ne voulez pas devenir Silphide, parce que vous perdriez votre figure ; vous ne voulez pas que je garde celle-ci, parce qu'elle n'eſt pas à moi....

JULIE.

Que n'eſt-elle à vous, Ziblis ?

LE MARQUIS.

Mais, ſi elle étoit à moi, alors je ſerois un homme ; & vous penſez ſi mal de tous....

JULIE.

Que ne l'êtes-vous ? Ce ſouhait eſt indigne de vous & de moi ; mais il échappe à mon cœur...

LE MARQUIS, *ſe jetant à ſes genoux.*

Et couronne mon amour ! belle Julie, voyez à

vos genoux le Marquis de Silvine, le plus tendre, le plus sincère, le plus passionné de tous les amans.

JULIE.

Comment?...

FRONTIN, *qui s'étoit approché peu à peu.*

Oui : ce n'est point un amant tombé des nues; je l'ai moi-même introduit ici; le Silphe, Florine & le Marquis de Silvine, ne sont qu'un.

LE MARQUIS, *toujours aux genoux de Julie.*

Songez, belle Julie, que l'erreur où l'on vous avoit élevée sur les Silphes, & votre prévention contre les hommes, ont réduit un amant qui vous adore, à ces déguisemens; songez que dans cet amant, brûlant pour vous de l'ardeur la plus vive, jamais cependant aucun instant n'a démenti cette flamme si pure & si respectueuse que vous lui avez inspirée. Hélas! si chaque moment que je passois auprès de vous, ajoutoit à ma passion, il augmentoit aussi mon trouble & mon inquiétude sur le succès de mon amour... Belle Julie... de grace... regardez-moi donc.... Daignez confirmer mon bonheur.

JULIE *lui présentant la main, & le regardant tendrement.*

Ah! vous avez trop bien lu dans mon cœur, pour pouvoir encore en douter.

FRONTIN.

Enfin, nous triomphons des habitans de l'air; & je suis sûr, Mademoiselle, que le lendemain des nôces, vous en serez tout-à-fait désabusée. Allons, quittons ce triste château; vivons désormais avec les humains; partons pour Paris; c'est le véritable élément d'une jolie femme.

FIN.



L'ISLE SAUVAGE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

AVEC UN DIVERTISSEMENT

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le [illegible] Juillet [illegible].

DANS l'édition de mes Pièces de théâtre en quatre volumes, j'ai dit que celle-ci eut peu de succès dans sa nouveauté ; que le rôle de *Félix* fut joué par un des meilleurs Acteurs, mais qu'il falloit dans ce rôle la figure, l'air & le ton ingénu d'un jeune homme de seize ans. Les Comédiens la redonnèrent à Paris & à la Cour à Fontainebleau, en 1764 ; jamais aucune de mes Comédies n'a fait plus de plaisir & n'a été plus généralement applaudie ; la figure, l'air & le ton de l'Acteur qui jouoit le rôle de *Félix*, y étoient assortis. La vivacité de *Rosette* contrastoit avec le caractère doux & tendre de *Léonor*.



ACTEURS.

BÉATRIX, *Dame Espagnole.*

LÉONOR, } *Filles de Béatrix.*
ROSETTE, }

FÉLIX, *jeune Espagnol.*

OSMARIN, *Sauvage noir.*

D. GUSMAN, *père de Félix, personnage muet.*

TROUPE DE MATELOTS ESPAGNOLS.

La Scène est dans une Isle Sauvage.



L'ISLE SAUVAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉONCE, [illegible]

[illegible]

C[illegible]

[illegible]

Je [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Oui.

[illegible]

ROSETTE, *à Léonor.*

Je ne crois pas ; car il ne ressemble en aucune maniere à ce qu'on appelle des hommes dans cette île.

FÉLIX.

Vous ressemblez encore bien moins l'une & l'autre, aux femmes que je viens de quitter.

LÉONOR.

Sommes-nous plus à votre gré ?

FÉLIX.

Quelle comparaison ! Voici la première fois de ma vie que j'ai véritablement du plaisir à voir, à entendre ; je n'en connoissois point d'autre que la pêche & la chasse.

ROSETTE.

Quoi ? dans votre île vous n'aviez point quelques jeunes personnes comme nous...

FÉLIX.

Vous êtes les premières blanches que j'aie jamais vues ; vous êtes les seuls objets qui m'aient enchanté ; je n'avois que des sauvages avec qui m'entretenir, des filles noires pour jouer avec moi, & mon père pour me gronder.

LÉONOR.

Oh! personne ici ne vous gronde.

FÉLIX.

Mon père est Espagnol.

ROSETTE *vivement.*

Espagnol! Notre mère est du même pays.

FÉLIX.

Je n'avois que quatre ans, lorsque nous fimes naufrage.

ROSETTE.

C'est par un naufrage que nous nous trouvons parmi les sauvages; & nous n'avions qu'à peu-près cet âge-là, ma sœur & moi.

FÉLIX.

Quelle conformité dans nos aventures!

LÉONOR.

Ne vous fait-elle pas plaisir?

FÉLIX.

Oui, en vérité. Allons, dites-moi donc aussi comment vous vous nommez?

LÉONOR.

Je m'appelle Léonor.

ROSETTE.

Et moi, Rosette.

FÉLIX *les caressant.*

Ma chère Léonor! Ma belle Rosette! Quelle différence de l'état où je me trouve en cet instant, à celui où j'étois il y a une heure, lorsqu'un coup de vent a fait tourner la barque où je pêchois avec mon père... Ah, si je ne craignois pas pour lui, je serois bien aise à présent de mon accident!

ROSETTE.

Il faut espérer que par un bonheur pareil au vôtre, il aura aussi échappé à la tempête.

FÉLIX.

Plût au Ciel! Je voudrois en être sûr, mais cependant sans l'aller retrouver; je ne veux plus sortir d'ici.

LÉONOR.

Vous êtes donc bien content avec nous?

FÉLIX.

Oh! si content, que je ne puis l'exprimer.... Je voudrois vous embrasser.

LÉONOR.

Nous embrasser! L'embrasserons-nous, ma sœur?

ROSETTE *vivement.*

Eh pourquoi non, ma sœur ?

FÉLIX *les embrassant.*

Ah, que cela est délicieux ! Ah, que je sais bon gré à la tempête !

LÉONOR.

Laquelle aimez-vous le mieux de Rosette ou de moi ?

FÉLIX.

Oh ! je n'ai pas le tems de choisir ; je n'ai que celui de vous aimer toutes deux.

LÉONOR.

Félix est honnête.

FÉLIX.

Non, je parle naturellement. Il faut désormais ne nous plus quitter ; & si mon père, ayant aussi échappé à la tempête, comme je l'espère, vient à savoir que je suis ici, & veut m'obliger de retourner dans notre île, vous viendrez toutes deux avec moi...

ROSETTE.

Félix, cela n'est pas possible ; nous sommes auprès d'une mère que nous aimons tendrement, & que nous serions bien fâchées d'abandonner ; nos

jours & les ſiens ont été conſervés par la protection d'un ſauvage qui nous a priſes en amitié & qui nous ſert de père.

FÉLIX.

Votre mère eſt donc cette blanche qui m'a ſecouru dans mon évanouiſſement?

ROSETTE.

Oui; & cet homme noir qui étoit avec elle, eſt le ſauvage dont nous vous parlons.

LÉONOR.

Nous ſoupirons depuis dix ans après le paſſage de quelque vaiſſeau qui puiſſe nous rendre à notre patrie; ſeules dans cette île, vous pouvez juger de notre impatience; mais je ſens que je vais déſormais attendre plus tranquillement. En tout cas, Roſette, nous emmenerions Félix avec nous; ma mère n'auroit pas la barbarie de le laiſſer ici.

ROSETTE.

Non, certainement; ma mère ne cherche que ce qui peut nous faire plaiſir.

FÉLIX.

Dans mon île, j'attendois auſſi toujours un vaiſſeau; mais je m'en paſſerai bien volontiers déſormais. Ne ſuis-je pas au comble du bonheur, puiſque je ne dois plus vous quitter?

LÉONOR.

J'apperçois ma mère & Osmarin qui viennent de ce côté ; éloignons-nous.

ROSETTE.

Pourquoi ? Allons leur faire part de la joie que nous ressentons.

LÉONOR.

Tu as raison.... Cependant.... Attends.... Il me semble que la présence de ma mère nous gêneroit sur bien de petites questions que nous avons encore à faire à Félix ; éloignons-nous, te dis-je ; si ma mère a besoin de nous, elle nous appellera.

SCÈNE II.

BÉATRIX, OSMARIN.

OSMARIN.

Non, Madame, non, je ne saurois trop vous le répéter ; nous serons les victimes de la complaisance que j'ai eue pour vous, d'arracher ce jeune blanc à la mort ; il causera notre perte.

BÉATRIX.

Pouvions-nous laisser périr cet infortuné sous

nos yeux? C'eſt un mouvement d'humanité que je n'ai pas dû combattre un ſeul inſtant.

OSMARIN.

Mais, ſongez donc aux loix de cette île: on y éprouva long-tems les fureurs & la tyrannie des blancs: depuis que nous avons ſecoué leur joug, plus de grace à eſpérer pour eux; nous tâchâmes d'en exterminer la race; nous préſerve le Ciel d'en voir renaître une nouvelle! Lorſque vous fûtes jettée ſur cette côte, ſouvenez-vous qu'on alloit vous immoler, vous & vos filles, & combien j'eus de peine à inſpirer de la pitié pour votre ſexe... Madame, nous ſerons impitoyablement maſſacrés, ſi l'on découvre que nous avons reçu & conſervé un blanc parmi nous.

BÈATRIX.

Mais, Oſmarin, ce n'eſt que la crainte de voir s'élever une nouvelle race de blancs, qui rend les ſauvages ſi barbares: penſez-vous qu'un inconnu, un malheureux, pour qui la ſeule compaſſion m'intéreſſe, puiſſe être un objet digne de mon alliance, & que j'aie jamais le deſſein d'unir ce jeune homme à l'une de mes filles?

OSMARIN.

Eh! Madame, il les épouſera, peut-être toutes

deux : treve de vanité dans une île sauvage ; il n'y a point ici d'inégalité de rang ; le penchant, les desirs forment toute la convenance de nos mariages ; & l'amour en a bien-tôt réglé les cérémonies.

BÉATRIX.

En vérité, Osmarin...

OSMARIN.

En vérité, Madame, il falloit, par pitié pour vous, pour vos filles, pour moi, pour lui-même, le laisser périr, & ne pas nous exposer tous à des supplices cruels & inévitables, si nous sommes découverts.

BÉATRIX.

C'est un danger de peu de jours. Nous savons déja que l'île qu'il habite, n'est éloignée de celle-ci que de quelques lieues. On viendra sans doute s'informer de lui ; en attendant, il nous est aisé de le cacher ; notre habitation est écartée ; les sauvages y viennent rarement...

OSMARIN.

Mais, en attendant, s'il aime vos filles ? S'il s'en fait aimer ?

BÉATRIX.

Oh ! bannissez cette crainte, mon cher Osma-

rin ; je réponds de mes filles ; elles sont trop bien nées...

OSMARIN.

Voilà une expression que je n'entends pas.

BÉATRIX.

Je suis sûre qu'elles ne se livreront point à des desirs, dont il m'est aisé de leur faire sentir toute la honte.

OSMARIN.

Peut-être n'est-il déja plus tems de leur parler.

BÉATRIX.

Je ne me suis occupée que de leur éducation.

OSMARIN.

Je vais encore vous répondre en Sauvage ; je n'ai pas une grande confiance en toute cette belle éducation. Ces enfans sont aimables ; ils se sont vus ; ils se verront. Ils étoient ensemble, quand nous sommes arrivés en cet endroit ; ils ont fui à notre approche. Chez nous, il ne faut qu'un moment pour s'aimer : dans votre pays, je doute que toute la morale qu'on y débite, triomphe de ce moment-là.

BÉATRIX.

Allez, Osmarin ; fiez-vous à moi, vous dis-je, & soyez tranquille ; parcourez la côte ; quelque

barque viendra sans doute réclamer ce jeune homme. Je vais cependant entretenir mes filles ; & vous verrez, par leur conduite, quelle est parmi nous la force de l'honneur & de cette éducation dont vous faites si peu de cas.

OSMARIN, *en s'en allant.*

Eh bien, Madame, nous verrons ; je souhaite, plus que je ne l'espère, que mes craintes soient mal fondées.

SCÈNE III.

BÉATRIX, *seule.*

LE pauvre Osmarin raisonne en sauvage qui ne connoît que la Nature ; faisons venir mes filles. Une défense sévère de parler à ce jeune homme, seroit ici d'une exécution impossible ; je me conduirai avec elles, suivant les découvertes que je ferai dans leur cœur... (*Elle appelle*) Léonor ?.. Rosette ?..

SCÈNE IV.

BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE, FÉLIX.

LÉONOR & ROSETTE, *accourant.*

MA mère?

BÉATRIX.

Mes enfans, j'ai à vous parler; Félix, éloignez-vous.

LÉONOR, *vivement.*

Eh! ma mère, pourquoi voulez-vous qu'il s'éloigne?

ROSETTE.

Qu'avez-vous à nous dire où il puisse être de trop?

FÉLIX.

Je ne saurois quitter mes bonnes amies.

BÉATRIX.

Allez, Félix... Allez, vous dis-je, obéissez.

SCÈNE

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LÉONOR, *vivement.*

Mais, ma mère, je voudrois qu'il ne me servît qu'à être ma compagnie : sa figure, le son de sa voix, sa conversation, en lui tout me plaît, tout m'enchante...

BÉATRIX.

Léonor, votre vivacité m'effraye. Ma fille, ma chère fille, à quels chagrins, à quels malheurs vous vois-je prête à vous livrer ?

LÉONOR.

Moi, Madame ! qu'ai-je à craindre ?

BÉATRIX.

La plus funeste de toutes les passions ; l'Amour.

LÉONOR.

L'Amour, une passion funeste ? Hélas ! depuis que je suis née, je n'ai connu d'autre plaisir que de vous aimer, vous & ma sœur.

BÉATRIX.

Il n'est pas question de cette tendresse si légitime, de ce sentiment si pur que la Nature inspire, que le devoir entretient, que l'âge & la raison augmentent dans les cœurs vertueux, qui est le charme de la vie & le lien de toute société ; je vous parle, ma fille, de cet attrait honteux, où les

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

joie, plus de repos pour un cœur dont l'amour s'est emparé; les chagrins, le trouble, les remords le déchirent. Voilà ce que j'avois à vous dire pour prévenir les dangers où votre ignorance pouvoit vous exposer; je vous laisse y réfléchir. Puissions-nous enfin voir un terme à nos malheurs!

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LÉONOR, ROSETTE.

LÉONOR.

ROSETTE, je suis accablée de ce que je viens d'entendre; mille idées confuses me troublent, m'agitent, se combattent, me désolent.

ROSETTE.

Quant à ces malheurs prétendus que l'amour cause, ma mère nous trompe certainement; je ne me suis jamais sentie si contente, si gaie, que depuis l'arrivée de Félix; j'imagine mille plaisirs que sa compagnie nous procurera; cette île si triste, si déserte, où je me trouvois si désoccupée, me pa-

mer ; elle nous en a beaucoup plus dit qu'il n'y en a ; & je crois que j'en devine le motif. Tu sais qu'elle nous entretient sans cesse de la différence prodigieuse que la naissance met entre les hommes ; qu'en Europe on ne vit qu'avec les personnes de sa sorte...

LÉONOR.

Il est vrai qu'elle nous le redit souvent.

ROSETTE.

Eh bien, toute sa crainte est que Félix ne soit de ces espèces de gens qu'on y appelle des gens de rien.

LÉONOR.

Oui, Rosette, voilà sans doute ce qui l'a engagée à nous faire tant de peur ; mais à quoi tout cela se réduit-il ? A savoir au plutôt quelle est la condition de Félix ; il y a plus à parier qu'il nous vaut bien, qu'à le croire indigne de nous par sa naissance : allons le chercher, allons vîte éclaircir un fait si important à notre bonheur.

Fin du premier Acte.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

BÉATRIX.

Oſmarin, qu'entends-je!.. Mais c'eſt ma faute; je ne leur en ai pas dit aſſez; j'ai craint de les inſtruire par mes remontrances mêmes, & de perdre leur précieuſe innocence, par trop de précautions; je leur ai permis de s'intéreſſer à des malheurs ſemblables aux nôtres; elles ne comprennent pas la conſéquence de ces careſſes dont vous avez été le témoin.

OSMARIN.

Fort bien, & tout innocemment, ſans y rien comprendre, leur petite inclination ira ſon train.

BÉATRIX.

Ah, de grace! n'achevez point de m'accabler.

OSMARIN.

Eh, de grace! Madame, ne différons donc plus; & cédons à la néceſſité. J'ai parcouru deux fois la côte; j'eſpérois, comme vous, que de l'île voiſine on viendroit s'informer ſi ce jeune Blanc n'étoit point ſauvé, & qu'on nous délivreroit de ce malheureux auteur de toutes nos alarmes; mais notre attente eſt vaine. Il faut un prompt remède à des maux qui nous menacent de ſi près; il faut que l'Étranger périſſe: je dois me charger de ce ſoin

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

BÉATRIX.

Ma fille, il ne faut plus penser à Félix.

ROSETTE.

N'y plus penser? Mais, Madame...

BÉATRIX.

Mais, voyons, que vous a-t-il donc dit?

ROSETTE.

Il nous a positivement dit qu'il ne savoit pas qui il étoit.

BÉATRIX.

Et c'est sur ce qu'il vous a assuré qu'il ignoroit qui il étoit, que vous décidez...

ROSETTE.

Sans doute nous décidons, & nous devons décider qu'il sort d'un sang très-noble. Oh! comptez que nous l'avons bien interrogé, & qu'à chaque mot nous réfléchissions mûrement ma sœur & moi...

BÉATRIX.

En vérité, ma fille...

ROSETTE.

De la patience & de la vertu, voilà ce que son père lui recommandoit chaque jour. Or, vous

[illegible]

[illegible]

[illegible]

soit permis à ma compassion. Il faut voir immoler Félix à nos yeux, ou l'abandonner demain à la merci des flots : jugez à présent de la douleur que votre amour doit me causer. Allons, Osmarin ; venez construire la barque ; & vous, mes enfans, ne vous écartez pas de notre habitation ; dites à Félix de se tenir caché ; & redoutez la moindre approche des Sauvages.

(Elle sort avec Osmarin.)

SCÈNE III.

LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

C'EST pour le coup qu'un vaisseau passeroit bien à propos pour nous tirer d'embarras.

LÉONOR.

Demain nous ne verrions plus Félix ! Ah, Rosette !

ROSETTE.

Écoute ; Félix est fort joli ; mais il est fort vilain d'avoir toujours la mort devant les yeux.

LÉONOR.

Que tu as le cœur insensible !

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

ROSETTE.

A merveille.

LÉONOR.

Nous pafferons-là, avec lui, les momens les plus délicieux.

ROSETTE.

Certainement.

LÉONOR.

Cet afyle fera impénétrable aux Sauvages : nous y ferons à l'abri de toute crainte ; nous pourrons même quelquefois, les foirs, l'amener promener dans ces fombres & jolis boccages qui joignent notre habitation : une de nous fera fentinelle pour avertir au moindre bruit.

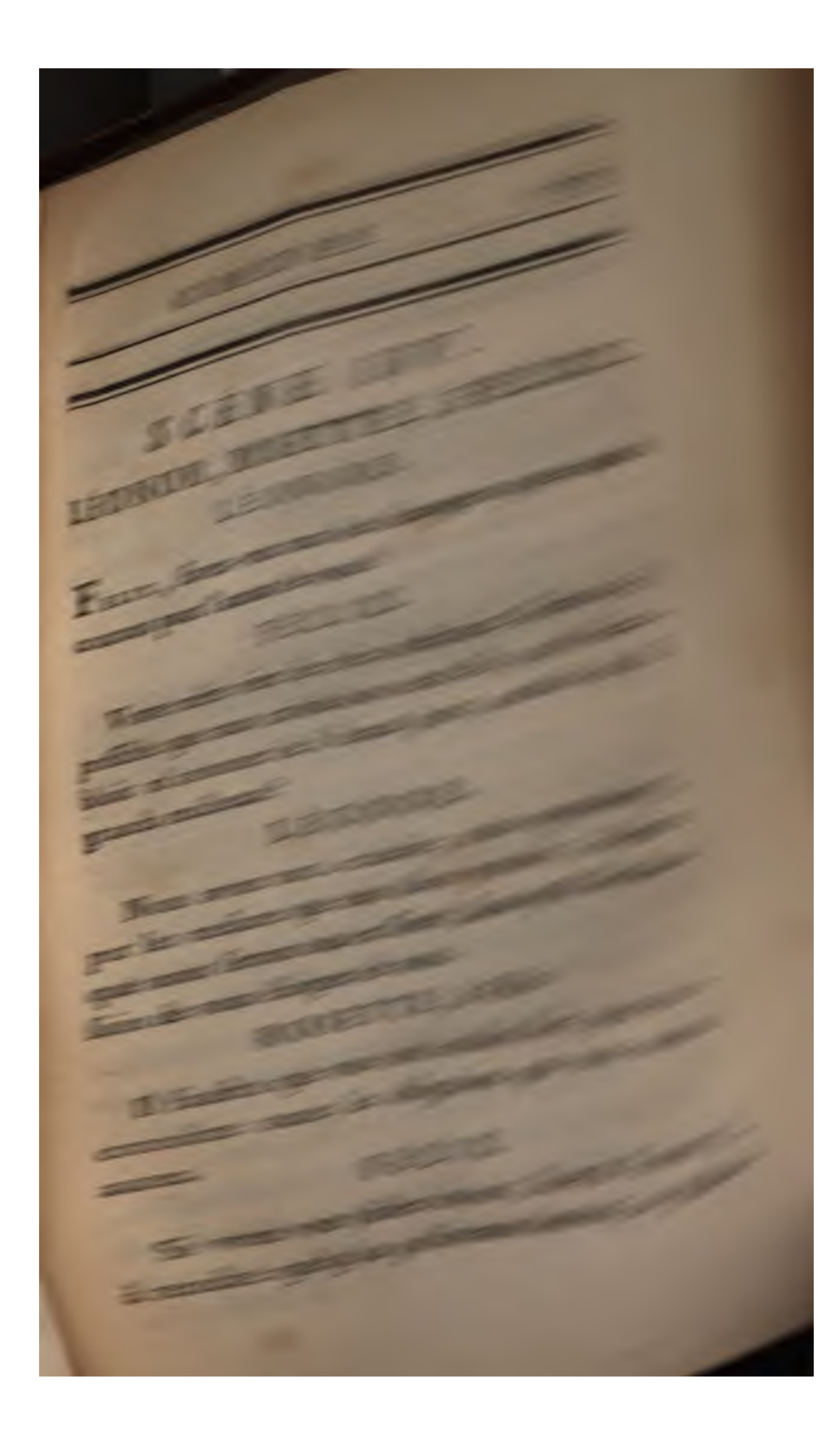
ROSETTE.

Je me fais de tout cela une idée fort agréable.

LÉONOR.

Tu approuves donc mon projet ? Que je t'aime ! Allons, allons vîte le chercher... Mais le voici.





ſir, le ſeul que je puiſſe vous procurer, ne vous manquera jamais.

LÉONOR.

Félix, apprenez que votre reconnoiſſance ne doit pas être ſi égale entre nous : c'eſt moi qui ai imaginé le moyen de vous garder ici ; Roſette ne trouvoit d'autre remède à nos craintes, que le paſſage d'un vaiſſeau qui nous remenât tous en Eſpagne.

ROSETTE.

Sans doute ; & Roſette penſe encore qu'il n'y a véritablement que celui-là de ſûr. D'ailleurs, je l'avoue, Félix m'a donné une envie de voir l'Eſpagne, que tous les regrets & les pompeuſes deſcriptions de ma mère, ne m'avoient jamais inſpirée.

LÉONOR.

Félix produit en moi un effet tout contraire. L'Eſpagne, qui juſqu'à ce jour a été l'objet de tous mes deſirs, me devient indifférente ; & je ſens que ma patrie ſera déſormais par-tout où je le verrai.

ROSETTE, *d'un ton dédaigneux.*

Il faut que vous ne le trouviez guère aimable, pour ne pas ſouhaiter dêtre dans des climats où tout le monde lui reſſemble ?

LÉONOR,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LÉONOR.

Expliquez-vous; je ne vous entends pas.

FÉLIX.

Comment me faire entendre? Ai-je eu le tems de m'expliquer à moi-même des ſentimens tout nouveaux pour moi ? Sûrement, à vous deux, vous occupez tout mon cœur; mais c'eſt d'une manière différente: l'une enchante mon ame; l'autre y porte la gayeté, l'enjouement; je voudrois toujours rencontrer Roſette, & ne quitter jamais Léonor.

ROSETTE.

Je ſuis aſſez contente de mon partage.

LÉONOR.

Je ne le ſuis pas du mien. En un mot, Félix, ſi Roſette & moi partions chacune de notre côté, laquelle ſuivriez-vous ?

FÉLIX.

Ah! J'irois, ſans balancer, avec vous... paſſer notre vie à regretter Roſette.

LÉONOR.

Ses réponſes me déſolent; & je ne ſaurois m'en fâcher.

ROSETTE.

Comment? Vous voudriez qu'il eût de la haine pour moi?

LÉONOR, *avec impatience.*

De la haine ? Mais, ma sœur, je ne sais à qui vous en avez aujourd'hui ; vous êtes d'une humeur que je ne vous ai jamais vue.

FÉLIX.

Ah ! Léonor, ne vous chagrinez pas !.. je vous aime... de préférence à tout.

LÉONOR, *gaiement.*

Voilà répondre. Rosette, je te demande pardon ; allons, ma petite sœur, allons tout préparer pour l'exécution de notre projet.

ROSETTE.

Oh ! puisqu'il vous aime de préférence à tout, & que vous êtes si fâchée qu'il ait la moindre amitié pour moi, c'est à vous seule à le cacher : je serois bien sotte d'exposer ma vie pour des gens qui ne m'aiment pas.

FÉLIX.

Rosette, en vous aimant moins que Léonor, je puis vous aimer encore bien tendrement.

LÉONOR, *la caressant.*

Ma chère Rosette, aurois-tu le cœur assez dur pour voir partir Félix, faute de m'aider ? Dès qu'il me consulte pour t'aimer, je veux désormais qu'il t'aime à la folie.

ROSETTE.

Je ſuis trop bonne ; je me ſens attendrir, je ne ſais comment, ſans être perſuadée ; car ſonges donc que nous manquons peut-être à l'honneur, que nous riſquons notre vie...

LÉONOR.

Oh ! tu fais des réflexions à préſent...

ROSETTE.

C'eſt peut-être une cruauté pour Félix même; que de le retenir.

LÉONOR.

Félix, qu'en penſez-vous ?

FÉLIX.

Quels périls n'affronterois-je pas pour paſſer un inſtant de plus avec vous ?

LÉONOR, *prenant Roſette ſous un bras, & Félix ſous l'autre.*

Allons, allons, ma Roſette ; ne perdons pas des momens précieux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRIX, *seule.*

DEMAIN la barque sera achevée; demain nous abandonnerons Félix à la merci des flots; mais en quel état cruel vont demeurer mes filles! Léonor sur-tout, dont l'ame me paroît plus sensible, mourra peut-être de douleur dans mes bras. Que faire, que lui dire encore pour calmer le désespoir dont elle sera saisie? Il me reste une ressource dans cet amour propre si naturel à notre sexe; l'ignorance & l'extrême simplicité de ces enfans m'en fournissent l'idée : séparées, presqu'en naissant, du reste de l'Univers, elles n'ont jamais vu que ce désert... les voici; employons cet utile & bizarre stratagême.

SCÈNE II.

BÉATRIX, LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

JE commence à croire qu'Osmarin est jaloux de Félix ; il travaille à la barque avec une ardeur...

LÉONOR.

Ma mère, je vous aimerai ; je respecterai vos volontés jusqu'au dernier instant de ma vie ; mais c'est ordonner ma mort, que de vouloir me séparer de Félix. Depuis que vous nous avez instruites du danger que nous courons à cause de lui, nous lui avons préparé, ma sœur & moi, un asyle impénétrable au fond d'une grotte ; d'ailleurs, vous savez que les Sauvages viennent rarement du côté de notre habitation ; de grace, ma mère, laissez-vous fléchir.

BÉATRIX.

Non, ma fille, non ; l'arrêt est irrévocable ; Félix, partira demain. (*Les regardant avec attention, & marquant quelque surprise.*) Hélas ! Indépendamment du danger où nous serions sans cesse ex-

posées, s'il restoit ici, je vois déja sur votre visage, à l'une & à l'autre, l'indispensable nécessité de presser son éloignement.

LÉONOR.

Sur notre visage !

ROSETTE.

Eh ! qu'y voyez-vous ?

BÉATRIX.

La blancheur de votre teint commence à s'altérer; & certainement je n'attendrai pas que des signes plus évidens annoncent le peu de fruit de mes remontrances.

LÉONOR.

Mais, que voulez-vous dire, ma mère ?

ROSETTE.

Vous m'effrayez !

BÉATRIX.

Ah ! mes enfans, dans ces Sauvages, dont la figure vous paroît si étrange, vous voyez tous les jours les funestes effets du poison que l'amour veut vous présenter.

LÉONOR.

Comment ?

ROSETTE.

Quoi, ce feroit l'amour qui les rendroit fi noirs, fi laids ?

BÉATRIX.

Eh ! qui pourroit caufer en eux ce prodigieux changement, que la plus vive, la plus impérieufe & la plus dévorante de toutes les paffions ? Apprenez que le feu que l'amour allume dans l'ame, eft d'une telle ardeur, qu'il fe manifefte bien-tôt au dehors...

LÉONOR.

O Ciel !

ROSETTE.

Ah, ma mère !

BÉATRIX.

Jugez tout ce que j'ai fouffert, depuis que je vous vois fans ceffe au moment d'y livrer votre cœur.

ROSETTE.

Le changement que vous remarquez en nous, eft-il déja bien fenfible, bien choquant ?

BÉATRIX.

Non, je ne veux point vous tromper ; il échapperoit peut-être à des yeux moins intéreffés que les

miens ; mais, dès qu'il commence, le progrès en eſt rapide.

ROSETTE.

Un vrai repentir répareroit-il le déſordre qui eſt déja fait ?

BÉATRIX.

Oui, ſans doute.

LÉONOR.

Mais, ma mère, ne nous avez-vous pas dit mille fois, qu'en Europe on étoit blanc ? Il n'y a donc point d'amour dans ce pays-là ?

BÉATRIX, *embarraſſée.*

Il en eſt... peu d'exemples ; & il eſt.... aiſé de vous en rendre raiſon. Dans un pays policé, en réfléchiſſant ſur les inconvéniens des paſſions, en s'affermiſſant de bonne heure dans des principes de vertu & de modeſtie, on parvient aiſément à étouffer les mouvemens déréglés du cœur ; d'ailleurs, une ſuite continuelle d'occupations toujours variées, des aſſemblées, des ſpectacles, des plaiſirs de toute eſpèce, des objets nouveaux qui ſe ſuccèdent à l'infini, n'y permettent guère de s'occuper long-tems & uniquement du même objet : on y jouit donc ordinairement toute la vie de

la paix de l'ame & des avantages de la beauté ; au lieu que des Sauvages, noyés dans l'ennui, plongés dans les horreurs de la ſolitude, privés d'éducation, ſe livrent ſans réflexion à l'inſtinct aveugle de la Nature.

ROSETTE.

Oh ! que déſormais je vais être bien en garde contre la moindre petite tentation !

BÉATRIX.

Heureuſement, le ſentiment que vous éprouvez pour Félix, ne tient qu'à la nouveauté, à la curioſité ; c'eſt ce qu'on appelle un goût paſſager ; mais, dans ce déſert où vous n'avez rien qui puiſſe vous diſtraire, aucuns amuſemens, aucuns plaiſirs, ce goût paſſager pourroit devenir une vraie paſſion, & toute auſſi dangereuſe, & toute auſſi violente qu'elle l'eſt dans les Sauvages.

LÉONOR.

Madame, ce changement que l'amour cauſe, eſt-il plus long-tems à paroître dans les hommes que dans nous ?

BÉATRIX, *malignement & d'un ton ingénu.*

C'eſt ordinairement par eux, comme de raiſon, qu'il commence ; il n'eſt point de femme aſſez

mal née pour aimer la première; j'ai été surprise de ne remarquer aucun changement dans Félix.

LÉONOR, *avec dépit & douleur.*

Il ne m'aimoit point!..

BÉATRIX.

Je vous laisse, mes enfans; vos visages sont encore assez jolis pour me rassurer contre les risques d'un seul jour. Je vais examiner sur la côte, s'il ne paroît point quelque barque; j'espère toujours qu'on viendra réclamer ce jeune homme.

SCÈNE III.

LÉONOR, ROSETTE.

ROSETTE.

ME voilà bien corrigée de mon empressement à retenir Félix. Vous voyez, ma sœur, comme je me suis prêtée, en votre faveur & sans intérêt pour moi, à tout ce que vous avez voulu faire pour le garder avec nous, en dépit de ma mère; mais ces jolis gens-là sont trop dangereux! Comment donc? Ils plaisent, ils amusent; on prend

du goût pour eux, on s'y livre; & bien-tôt on devient noire, hideuſe pour le reſte de ſes jours; oh; il peut partir.

LÉONOR.

Ah, Roſette, qu'il parte! Je ne l'ai jamais vu ſi joli qu'au moment où je viens de le quitter, & où je le croyois le plus amoureux.

ROSETTE.

Pardi, nous l'avons échappé belle, ſi nous l'avons échappé; car attends... Voyons... Tourne-toi... Regarde-moi bien... Je te parlerai vrai... Tu me ſemble la même. Et moi, Léonor? Parle-moi avec la même ſincérité; ne me trouve-tu rien, rien du tout d'extraordinaire?

LÉONOR.

Non.

ROSETTE.

Tant mieux; m'en voilà donc ſauvée... Le voici; je ne veux pas même haſarder de le regarder.

LÉONOR, *d'un ton de dépit.*

Oh! je le regarderai, moi; & je t'aſſure qu'il n'y aura pas de riſque, tandis qu'il ſera auſſi beau.

SCÈNE IV.

FÉLIX, LÉONOR, ROSETTE.

FÉLIX.

JE viens de rencontrer votre mère ; je me ſuis jeté à ſes pieds ; je lui ai demandé la mort que je préfère à mon éloignement ; je l'obtiendrai d'Oſmarin ; & je n'aurai du moins quitté cette île délicieuſe qu'avec la vie.

LÉONOR, *à part.*

Quelle fauſſeté ! Il embellit à vue d'œil. Ah ! qu'il m'auroit touchée il n'y a qu'un inſtant !

ROSETTE.

Tenez, Félix ; vous êtes à préſent bien affligé, je veux le croire ; mais c'eſt l'affaire de peu de jours ; la moindre diſſipation vous conſolera.

FÉLIX.

Roſette, que veut dire ce ton ironique ? Mais d'où vient la froideur de Léonor ? Ah ! ma chère Léonor, comme vous me regardez ! Qu'ai-je donc fait ?

LÉONOR, *d'un ton piqué.*

Je ne vous reproche rien. Conſervez, conſervez votre jolie figure ; je tâcherai auſſi que la mienne ne change pas ; je rougis du riſque que j'ai couru ; & je veux du moins m'en garantir avant votre départ.

FÉLIX.

Que voulez-vous dire, Léonor ? Avec quelle aigreur vous parlez à Félix.

ROSETTE, *vivement.*

Je vais vous expliquer tout ceci ; car vous vous diſputeriez quatre heures ſans vous comprendre. Nous venons d'apprendre le ſecret de l'Amour, que nous ignorions ; quand on ſe cherche ſans ceſſe, & qu'on n'a de plaiſir qu'à ſe voir, à ſe parler, à être enſemble, on a de l'amour ; or, quand on a de l'amour, on devient noir & tout-à-fait hideux ; voilà pourquoi tout le monde eſt ici noir & vilain, parce que ce ſont des Sauvages groſſiers ; mais en Europe, preſque tout le monde eſt blanc & joli, parce qu'on a de la vertu & de l'éducation.

FÉLIX.

Quel conte ! Mon père ne m'a jamais dit un mot de cet étrange effet de l'Amour.

ROSETTE.

Vraiment, ma mère ne nous en avoit auſſi jamais parlé; elle vient de nous l'apprendre par forme de converſation, & ſeulement à cauſe de l'occaſion.

FÉLIX.

Comment le puis-je croire, ſi Léonor me trouve encore blanc ?

LÉONOR, *d'un ton piqué.*

Oh ! Félix, vous l'êtes.

ROSETTE.

Vous voyez à préſent pourquoi ma ſœur eſt fâchée; plus vous lui dites que vous l'aimez, plus elle vous trouve joli; & c'eſt une preuve que vous mentez.

LÉONOR.

Roſette, en voilà trop; Félix part demain; le plaiſir d'avoir une figure charmante, le conſolera ſans doute; & j'eſpère que je n'aurai pas la honte qu'il me voie enlaidie.

FÉLIX.

Léonor, vous êtes cent fois plus aimable que moi; & je n'ai pas le courage de vous le reprocher. Mais quel eſt donc le ſentiment qui donne

la force de mourir plutôt que de vous quitter, & qui ne peut pas me rendre noir ?

ROSETTE.

C'est un goût passager.

FÉLIX.

Ce goût passager est bien vif. Quoi ? Léonor, si je devenois comme ces Sauvages, vous m'en aimeriez davantage !

LÉONOR.

Ingrat, en pouvez-vous douter, puisque je vous aime encore, tout charmant que vous êtes ?

FÉLIX.

Eh, puis-je n'avoir pas tous les signes de l'amour, lorsque je le sens vivement dans mon cœur !.. Béatrix vous trompe ; elle abuse de votre innocence.

ROSETTE.

Eh ! mon Dieu, non ; car enfin ce n'est plus pour nous empêcher de vous aimer ; c'est au moment que vous allez partir, & que nous ne vous verrons plus, qu'elle nous parle de cet étrange effet de l'amour ; si ce n'étoit pas une expérience, seroit-il naturel que ma mère ? ..

LÉONOR.

LÉONOR.

Mais, Rosette, je fais une réflexion ; ma mère est blanche.

FÉLIX.

Et mon père est blanc.

LÉONOR.

Cependant ils ont été mariés.

ROSETTE.

Oui, vraiment... Cela se contredit... Mais ; non ; vous verrez que c'est qu'elle n'a point eu d'amour pour son mari, non plus que le père de Félix pour sa femme.

LÉONOR.

Est-ce qu'on se marie sans s'aimer ?

ROSETTE.

Il faut bien que cela soit ; apparemment qu'il suffit d'un goût passager...

(*On entend beaucoup de bruit derrière le Théâtre.*)

Mais, qu'entends-je ? Quel bruit ?...

LÉONOR *effrayée.*

O ciel ! seroit-ce les Sauvages ? Où cacher Félix ? Ils vont l'immoler à mes yeux !

SCÈNE V.

BÉATRIX, LÉONOR, FÉLIX, ROSETTE.

BÉATRIX, *dans les transports de la joie la plus vive, embrassant ses filles & Félix.*

Félix !.. mes filles !.. mes enfans ! mes chers enfans !.. Tous nos malheurs sont finis ! Le ciel a surpassé mes vœux. Je me promenois sur le rivage; j'apperçois une chaloupe; elle aborde; elle est remplie d'Espagnols; le père de Félix est à leur tête...

FÉLIX.

Le ciel me rend mon père !

BÉATRIX, *rapidement.*

Oui, mon cher Félix; & il semble que votre barque n'ait péri ce matin, que pour nous réunir tous. Jeté par les vagues sur un rocher, votre illustre père y succomboit à sa douleur, lorsqu'il apperçoit un vaisseau; il fait des signaux; on envoie à son secours; quelle heureuse surprise ! ce vaisseau est Espagnol & ramène des Indes le Vice-

roi qui lui avoit ſuccédé. Il ſe ſert de la chaloupe pour venir à cette île; il n'oſe ſe livrer & ne peut ſe refuſer à l'eſpoir de vous retrouver. Jugez de ma joie, de mon raviſſement en reconnoiſſant en lui D. Guſman de Mendoce, un ancien ami, un parent. Je lui rends un fils; je lui donne une fille; car, mes enfans, vous pouvez déſormais abandonner vos cœurs à tout leur penchant; il eſt d'accord avec l'honneur; Léonor eſt l'aînée; elle m'a paru la plus tendre...

FÉLIX.

Ah! Madame, quoique mon cœur ſoit bien éloigné d'être coupable, puis-je eſpérer que Léonor me pardonnera, lorſque les apparences ſont contre moi?..

BÉATRIX.

Quelles apparences contre vous? Quel pardon? Que voulez-vous dire?

ROSETTE.

Eh! regardez-le; vous voyez bien qu'il n'a pas le teint d'un homme amoureux. Ma ſœur à qui vous avez dit qu'elle étoit déja un peu changée, a-t-elle tort d'être honteuſe de ſes avances?

BÉATRIX.

Pardonnez, mes enfans, une innocente trom-

perie dont ma tendresse ingénieuse s'est avisée pour intéresser votre amour-propre à l'éloignement de Félix.

LÉONOR.

Quoi, ma mère, vous nous trompiez ? On peut aimer sans devenir laide ?

BÉATRIX.

Un véritable & légitime amour, loin de défigurer les traits, donne de nouvelles grâces à la beauté.

ROSETTE, *à Béatrix.*

L'Espagne m'offrira sans doute des partis dignes de votre approbation ; & puisqu'on peut aimer sans cesser d'être jolie, je sens que j'aimerai tout comme une autre.



SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

OSMARIN, D. GUSMAN, BÉATRIX, LÉONOR, FÉLIX, ROSETTE, TROUPE DE MATELOTS ESPAGNOLS.

FÉLIX, *courant à D. Gusman.*

AH, mon pere !

D. GUSMAN, *l'embrassant.*

Mon fils ! mon cher fils !..

(*A Béatrix, qui lui présente ses filles.*)

Madame, quels heureux momens ! Osions-nous les espérer !

OSMARIN.

Vous aurez tout le tems de vous féliciter dans le vaisseau. Ces Matelots, avant de vous embarquer, veulent célébrer par une petite fête cet heureux évènement. Allons, mes amis, commencez ; rions, chantons, dansons, divertissons nous.

Fin du troisième & dernier Acte.

DIVERTISSEMENT.

AIR : *en Duo.*

RIEN n'eſt ſi trompeur
Que l'extérieur :
Quel bonheur,
Si la malice & la candeur
Avoient chacune ſa couleur !

Si la noirceur
Du cœur
Paſſoit ſur les viſages,
Ah ! que de laids perſonnages
On trouveroit à tous inſtans !
Cinquante noirs contre deux blancs.

VAUDEVILLE.

DU bel eſprit au vrai génie,
Du tintamare à l'harmonie,
De la ſuffiſance au ſavoir,
Quoique la brigue emporte la balance,
C'eſt la différence
Du blanc au noir.

Pendant le jour, la jeune Lise
Pleure un mari comme Artémise;
Mais, vers le soir, un tendre amant,
De sa contrainte en tapinois la venge;
Et la veuve change
Du noir au blanc.



Près d'une Agnès qu'il veut surprendre,
Un Petit-Maître est soumis, tendre;
D'un rien il se fait un devoir:
La pauvre duppe est-elle en sa puissance?
C'est la différence
Du blanc au noir.



Quand j'apperçois venir ma mère,
Je prends un air froid & sévère;
Du doigt j'impose à mon amant:
Sommes-nous seuls? L'Amour se récompense;
C'est la différence
Du noir au blanc.



Climène a fini sa toilette;
Elle est d'une beauté parfaite;
Et quitte à regret son miroir:
Qu'on la surprenne avant sa prévoyance;
C'est la différence
Du blanc au noir.

Des agrémens de l'hyménée
Les filles se font une idée
Qui les prévient d'un grand espoir :
Combien diront, après l'expérience,
C'est la différence
Du blanc au noir !



Une blonde avoit mon suffrage ;
Mais de ses fers je me dégage ;
Une brune obtient le mouchoir :
Qui m'a conduit à pareille inconstance ?
C'est la différence
Du blanc au noir.



AU PARTERRE.

A nos jeux, la sombre Critique
Vient pour fronder Pièce & Musique ;
L'Auteur, l'Acteur, tout s'en ressent ;
Mais du Public, la flatteuse indulgence,
Fait tourner la chance
Du noir au blanc.

FIN.

JULIE,

OU

L'HEUREUSE ÉPREUVE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 20 Octobre 1746.

PRÉFACE.

CETTE Comédie eut beaucoup de ſuccès. Si le Lecteur veut y faire attention, il verra que dans cette Pièce, comme dans toutes celles que j'ai faites, il n'y a pas une Scène ſuperflue, & jamais rien de ſuperflu dans les Scènes. Il eſt plus difficile que l'on ne penſe, de traiter une action ſimple, & de la traiter ſans écarts, ſans rempliſſage, avec les ſeuls Acteurs qui y ſont abſolument néceſſaires, & en ne faiſant dire à chacun de ces Acteurs, que ce qu'il doit préciſément dire, ſelon ſon caractère, dans la ſituation où il ſe trouve. D'ailleurs, je crois que l'homme le plus prévenu contre le Théâtre, conviendroit que, loin d'être dangereux, il pourroit être très-utile pour les mœurs, ſi l'on n'y repréſentoit que des Pièces comme celle-ci.

ACTEURS.

GÉRONTE, *Oncle de Julie.*

JULIE.

VALERE, *Amant de Julie.*

DAMIS, *Amant de Julie.*

FROSINE, *Suivante de Julie.*

La Scène est dans l'appartement de Géronte.



JULIE, OU L'HEUREUSE ÉPREUVE, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, JULIE, FROSINE.

JULIE, *avec un habit magnifique, des diamans & beaucoup de rouge.*

EH! mon oncle, mon cher oncle, fiez-vous à moi du ſoin de me rendre heureuſe.

GÉRONTE.

Non, ma nièce, ma chère nièce, je t'aime trop tendrement, pour te laiſſer tromper.

JULIE.

Notre cœur peut-il nous tromper?

GÉRONTE.

Une paſſion peut-elle être un bon guide ?

JULIE.

Une vraie paſſion peut ſeule aſſurer notre bonheur.

GÉRONTE.

Il faut donc en avoir bien choiſi l'objet.

JULIE.

Mais que pouvez-vous trouver à redire au choix que j'ai fait de Damis ? Sa naiſſance eſt diſtinguée, ſon courage éprouvé ; il eſt riche ; ſa figure eſt aimable... Qu'eſt-ce qui peut vous déplaire en lui ?

GÉRONTE.

Son caractère. Par ſon affectation à étaler les avantages qu'il poſsède, il m'invite à douter des qualités de ſon cœur. Il eſt fat, étourdi, plein de lui-même ; je le crois auſſi incapable d'aimer, que propre à ſéduire. Excuſe ma franchiſe ; mais ce n'eſt pas le tems de ménager ta délicateſſe ; tu payerois, ma chère nièce, du malheur de ta vie, le plaiſir de quelques jours que te vaudroit ma complaiſance.

JULIE.

Quoi ? je ne pourrai vaincre vos funeſtes pré-

ventions ! Mais je sais quelle en est la source ; vous voulez absolument m'unir à Valere ; & vous essayez de me faire entrer dans vos sentimens, en me faisant un portrait effrayant de Damis : mon oncle, c'est en vain ; certainement je ne me marierai pas sans votre consentement ; mais aussi je ne me marierai point ; je vous aurai assez marqué ma soumission en renonçant à Damis ; mais je ne serai pas assez perfide à l'amour, assez barbare à moi-même, pour prendre jamais d'autre époux.

GÉRONTE.

Je ne vous nierai point que je ne sois fort prévenu pour Valere ; son air simple, modeste, la sagesse de son esprit, me font bien augurer de la sensibilité de son cœur. D'ailleurs, je vous donne mes conseils ; mais je n'userai jamais d'autorité. Ma tendresse se réduit à vous demander une dernière marque de complaisance ; & je vous laisse après maîtresse absolue de votre destinée : c'est une épreuve de leur amour, de leurs sentimens, avant que de régler pour jamais les vôtres.

JULIE.

Ah! mon oncle, je ne puis vous exprimer toute ma reconnoissance & ma joie. Vous me donnez à

la fois le moyen de ſatisfaire mon cœur & de ramener le vôtre en faveur de Damis. Mais, à quelle épreuve pouvons-nous le mettre ? Il m'a déja ſacrifié les plus jolies femmes de la Cour ; il a renoncé pour moi au monde, à tous les plaiſirs ; il ſemble qu'il n'exiſte depuis un an, que pour m'aimer ; vous avez vu les lettres qu'il m'a écrites de l'armée....

GÉRONTE.

Il me vient une idée. Tu ſais la reſſemblance ſingulière qui eſt entre ta ſœur & toi. C'eſt par le parti qu'elle a pris de ſe retirer dans un couvent de province, où elle vient enfin de faire ſes derniers vœux, que tu te trouves aujourd'hui héritière de tous mes biens qui lui étoient ſubſtitués, comme à l'aînée. Feignons que, prête à renoncer au monde, elle a fait ſes réflexions ; que la vocation s'eſt évanouie ; qu'hier au ſoir elle eſt arrivée inopinément chez moi ; que ce matin, de déſeſpoir de te voir enlever, par ſon retour, tout le bien que tu attendois, tu es partie ſans dire adieu à perſonne, & que tu t'es jettée dans un couvent. En t'habillant ſimplement, en ne mettant point de rouge, tu joueras facilement le rôle de ta ſœur. Valere & Damis ne ſont arrivés que ce matin de l'armée ; il y a cinq mois qu'ils ne t'ont vue ; ils m'ont

m'ont entendu parler cent fois de cette ressemblance étonnante....

JULIE.

Mon oncle, je conviens que la ressemblance entre ma sœur & moi est si parfaite, que souvent nos plus intimes amies nous ont prises l'une pour l'autre : je pense même que comme j'ai été indisposée pendant quelques jours, je dois être un peu changée ; mais malgré cela, que Damis s'y trompe ! ah ! mon oncle, il est dans le cœur d'un amant, un sentiment, un discernement trop fin, trop délicat...

GÉRONTE.

Style de roman, pure chimère que toute cette prétendue sagacité du cœur : si Damis & Valere t'aiment véritablement, dans le saisissement, dans le trouble cruel où les jettera la nouvelle que tu es perdue pour eux, ils ne s'occuperont guère à te regarder ; & loin d'être éclairés par les yeux de l'amour, ils ne te verront qu'avec ceux du désespoir & de la douleur ; s'ils ne t'aiment pas autant qu'ils ont voulu te le persuader, comme ils auront toujours été moins frappés de tes charmes, que de l'éclat de ta fortune, je ne vois pas pourquoi ils ne donneroient point dans le piége. Enfin éprouvons : ils ne tarderont pas sans doute à se rendre ici ; je

vais descendre chez moi pour les attendre, pour leur annoncer le changement arrivé dans ma famille; je leur dirai que mes vues sont cependant toujours les mêmes pour l'établissement de ma nouvelle nièce; que je suis prêt à l'unir à celui des deux, pour qui son inclination la déterminera. Je viendrai te les présenter; tu pourras juger facilement, par la conduite qu'ils tiendront, si c'étoit bien réellement à ta personne que l'un & l'autre étoient attachés.

JULIE.

Et vous me promettez, mon oncle, qu'aussitôt que Damis vous aura déclaré que, s'il faut perdre l'espérance de me posséder, il renonce à jamais à tout engagement, vous ne vous opposerez plus à notre union, quand même Valere vous en diroit autant.

GÉRONTE.

Après une épreuve dont ils seroient sortis également, ils devroient se retrouver tous les deux dans les mêmes droits; mais je veux bien consentir à ce que tu desires : dans un marché, la raison peut faire quelque avantage à l'amour. Vas songer à ton travestissement, tandis que je vais recevoir ces Messieurs, pour venir ensuite les présenter à ma nièce du couvent.

SCÈNE II.

JULIE, FROSINE.

JULIE.

ALLONS, Frosine, ôtons ce rouge & ces diamans; cherche-moi l'habit le plus simple; étudions bien la voix traînante & le maintien droit & emprunté d'une pensionnaire de couvent de province.

FROSINE.

Mademoiselle, je ne sais que vous dire; je me méfie du tour que Monsieur votre oncle vous joue; j'ai peur qu'il n'en sorte à son honneur.

JULIE, *vivement.*

Quoi, tu pourrois penser un instant que Damis ne m'aime pas autant qu'il le dit, qu'il le doit & que je le crois? qu'il est capable de me trahir? Que ma fortune n'est pas le moindre de ses desirs? Tu pourrois lui supposer une ame intéressée, à lui qui ne respire que le faste, la dépense, qui pousse la magnificence jusqu'à la prodigalité!

FROSINE.

Mademoiselle, on peut être magnifique par or-

gueil & ſans être généreux ; on peut être prodigue quoiqu'avare au fond du cœur : en un mot, il me paroîtroit très-étonnant qu'une fille riche, eût-elle bien moins de charmes, ne l'emportât pas ſur une fille ſans fortune. Jugez donc, lorſque c'eſt à beauté égale & contre vous-même que vous allez diſputer...

JULIE.

Oh ! s'il ne tient qu'à la beauté, tu vas voir qu'avec une ſimple griſette, des cornettes avancées, ſans rouge, je ſerai...

FROSINE.

Vous ſerez comme vous étiez ce matin en vous levant ; & ne vous y fiez pas ; moi qui vous parle, j'ai le goût ſi ſingulier, que je vous trouve vingt fois plus jolie en ſortant de votre lit, qu'après quatre heures de toilette ; & j'ai penſé vingt fois vous le dire ; mais comme j'ai la peine de vous friſer, de vous coëffer, vous auriez peut-être cru que je ne vous louois que par pareſſe.

JULIE.

Tu cherches en vain à m'alarmer ; je connois Damis...

SCÈNE III.

JULIE, FROSINE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

MA nièce, Valère est là-bas ; j'ai vîte monté sans qu'il m'ait vu, tandis que l'Épine mon valet-de-chambre, à qui j'ai confié mon projet, lui annonce d'un air affligé l'arrivée de ta sœur & que tu n'es plus ici... Mais vas, vas donc promptement quitter toute cette parure.

JULIE, *en s'en allant.*

J'y vais, j'y vais ; cela sera bien-tôt fait.

SCÈNE IV.

GÉRONTE, *seul.*

ET bien-tôt nous verrons qui d'elle ou de moi se trompe sur le compte de ces deux rivaux. Quand même l'habillement qu'elle va prendre, ne la déguiseroit pas beaucoup, je ne crains point qu'ils

ſoupçonnent que c'eſt elle. Le piége le plus ſimple eſt toujours le plus ſûr ; nous y donnons d'autant plus aiſément, que notre amour propre ne nous permet pas de penſer qu'on ait pu s'imaginer qu'on nous tromperoit ſans y chercher plus de fineſſe & de précaution... Voici Valere.

SCÈNE V.

GÉRONTE, VALERE.

VALERE.

MONSIEUR, quelle nouvelle ! Que vient-on de m'apprendre !

GÉRONTE.

Voilà bien du changement, mon cher Valere.

VALERE.

Julie !..

GÉRONTE.

Julie n'eſt plus ici.

VALERE.

Eh ! dans quel couvent eſt-elle allée ſe jetter ?

GÉRONTE.

Je l'ignore.

VALERE.

Vous l'ignorez, Monsieur! Quoi? vous, vos domestiques, vos amis, tout le monde n'est pas en mouvement pour la chercher, lui parler, la détourner de son barbare dessein!

GÉRONTE, *affectant un ton embarrassé.*

Que vous dirai-je, mon cher Valere?.. Certainement... Je la plains... Mais enfin son aînée arrive; elle rentre dans ses droits: Julie se trouve tout-à-coup, par ce retour imprévu, une fille de qualité, sans bien. Lui conviendroit-il de rester dans le monde, sur-tout après s'être flattée si long-tems d'une fortune brillante? Non, & je suis donc moins surpris qu'affligé, du parti qu'elle est en quelque façon obligée de prendre.

VALERE.

Vous me percez le cœur!... Ah, Monsieur!.. Elle vous aimoit si tendrement! Ce que je vois est il possible? vous l'abandonnez déja? Accoutumé à ses soins, à sa tendresse, est-il possible qu'une sœur presqu'inconnue, vous dédommage si-tôt de sa privation?

GÉRONTE.

De grâce, mon cher Valere, puisque toute ma douleur ne pourroit lui servir à rien, laissez-moi

m'étourdir ſur le revers qui l'accable ; oui, laiſſez-moi me chercher & vous chercher à vous-même des ſujets de conſolation. Damis avoit ſurpris ſon inclination ; vous connoiſſez mon amitié pour vous ; vous n'ignorez pas l'envie que j'avois de vous voir entrer dans ma famille ; laiſſez-moi penſer que l'aînée, plus raiſonnable & moins prévenue, remplira mon plus cher deſir.

VALERE.

Ah, Monſieur ! que me propoſez-vous ?

GÉRONTE.

Elle n'eſt pas moins aimable que ſa cadette ; & j'eſpère que quand vous la verrez.... Holà, Froſine ?

FROSINE, *paroiſſant.*

Faites venir ma nièce.

(Froſine rentre.)

VALERE.

Qu'allez-vous faire ? Suis je en état de paroître ? Quelle entrevue ! quoi ? Monſieur, auriez-vous pu penſer un inſtant que c'étoit la fortune de Julie qui m'attachoit à elle ?

GÉRONTE.

Non, mon cher Valere, je vous connois ; je vous rends juſtice....

VALERE, *voulant s'en aller.*

De grâce, permettez que je me retire.

GÉRONTE, *l'arrêtant.*

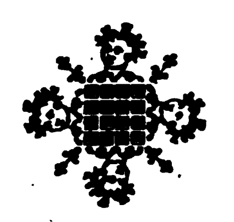
Je veux que vous voyiez ma nièce. D'ailleurs Frosine lui aura dit que vous êtes ici. Votre brusque retraite feroit une espèce d'affront.

VALERE.

Mais, Monsieur, que lui dirai-je ? A quel titre...

GÉRONTE.

Laissez-vous aller aux mouvemens que la ressemblance, & une ressemblance des plus parfaites avec sa sœur, doit vous inspirer.



SCÈNE VI.

GÉRONTE, VALERE, JULIE, FROSINE.

JULIE, *sans diamans & sans rouge, dans l'habillement le plus simple.*

GÉRONTE.

MA nièce, voici Valere, un de mes meilleurs amis. Vous savez comme je vous en ai parlé ce matin. Il étoit tous les jours dans cette maison. Il faut espérer que votre arrivée ne l'en éloignera pas. (*A Valere.*) Une petite affaire m'oblige de sortir; vous voudrez bien m'excuser & permettre que je vous quitte un moment. (*A Julie.*) Allons, Mademoiselle; commencez à vous accoutumer à faire les honneurs de chez moi. Frosine, si Damis vient, vous lui direz que je ne tarderai pas.

(*Il sort.*)



SCÈNE VII.

JULIE, VALERE, FROSINE.

VALERE, *à part.*

O CIEL ! quelle contrainte ! (*Haut.*) Dans la ſituation où je ſuis, Mademoiſelle, je n'aurois jamais penſé à paroître devant vous ; il a voulu abſolument me préſenter ; je n'ai pu qu'obéir.

JULIE.

Je regarde, Monſieur, comme un préſage heureux, en entrant dans un monde qui m'eſt ſi nouveau, de commencer par y connoître une perſonne auſſi généralement eſtimée...

VALERE, *à part.*

Ce ſon de voix déchire mon cœur ! (*Haut.*) Eh ! Mademoiſelle, que m'importe déſormais le monde, ſon eſtime.... Je ne penſe plus qu'à le fuir... Pardonnez ; mais dans l'état où je ſuis, mon eſprit peut-il former une penſée ; ma bouche peut-elle prononcer une parole qui n'ait rapport à ma douleur ?

JULIE.

Je n'ai point ignoré, Monſieur, que vous étiez très attaché à ma ſœur.

VALERE.

Jamais, Mademoiſelle, jamais on n'a ſi tendrement aimé. Il vous le diſoit; tous les jours j'étois dans cette maiſon; tous les jours je la voyois; tous les jours, chaque inſtant ajoutoit à mon eſtime, à ma tendreſſe.... l'ame la plus noble, le cœur le plus vrai, un eſprit doux, plein de charmes, une humeur toujours égale... Telle étoit cette fille adorable que nous allons donc perdre pour jamais.

JULIE.

Vous me touchez ſenſiblement, Monſieur; & il eſt cruel pour moi de penſer, que me regardant comme la cauſe du malheur de ma ſœur, vous allez ſans doute me haïr.

VALERE.

Moi, vous haïr! Mon état, tout affreux qu'il eſt, ne me rend point injuſte. A l'approche d'un engagement éternel, eſt-il étonnant que votre cœur ait frémi? Non, & loin que mes larmes s'irritent à votre vue, il ſemble que je ſens quelque ſoulagement à vous montrer toute ma douleur; je

vous crois des ſentimens dignes de cette ſœur que j'adore : oui, malgré cet avenir ſi brillant que vous offre votre nouvelle ſituation, je ne doute point que vous ne gémiſſiez du ſacrifice qu'elle va nous coûter. Mais, Mademoiſelle, eſt-il poſſible que votre oncle qui connoiſſoit tout mon amour, eſt-il poſſible que dans l'inſtant qu'il me donne le coup de la mort, dans ce même inſtant il me préſente à vous, & qu'il me conſeille d'aſpirer à votre main? Vous avez, Mademoiſelle, toute la fortune de votre ſœur; que dis-je? Vous avez tous ſes charmes; mais vous n'êtes point elle, & c'eſt à elle que j'étois pour jamais attaché.

JULIE.

Monſieur, peut-être que mon oncle croyoit entrevoir que Julie ne vous rendoit pas toute la juſtice que vous méritez, & qu'un penchant aveugle déterminoit ſon cœur pour Damis.

VALERE.

A travers la conduite la plus ſage & la plus réſervée, ce penchant pour mon trop heureux rival n'échappoit point à mes yeux...

JULIE.

Eh bien! Monſieur, maîtreſſe de choiſir entre vous & Damis, prévenue pour lui, ma ſœur n'au-

roit pas ſans doute tardé à lui donner la main. .. Que perdez-vous ?

VALERE.

Ah ! du moins elle eût été contente ! l'Amour ſeul eût gémi au fond de mon cœur, au lieu que dans cet inſtant l'Amour & la Pitié le déchirent : lorſqu'elle eſt malheureuſe, me croyez-vous aſſez barbare pour être occupé de moi ? La voilà donc cette fille charmante, qui devoit être l'ornement & les délices du monde, la voilà dans une retraite cruelle où le déſeſpoir la conduit ; accablée ſous le poids d'une démarche qu'elle voudra ſoutenir ; dévorée de dégoûts, d'ennuis, n'enviſageant que la mort pour terminer ſes peines... Ah ! Mademoiſelle, comment puis-je dans cet inſtant ne pas expirer de ſaiſiſſement & de douleur ?.. Permettez que je me retire, & que j'aille cacher mon trouble, mes larmes & mon déſeſpoir.

(*Il ſort.*)

JULIE.

Ah, Froſine ! que reſtera-t-il à dire à Damis ?

FROSINE.

Mademoiſelle, rentrons vîte ; je crois que j'entends ſa voix & celle de M. votre oncle.

JULIE, *en s'en allant.*

Que d'amour! quelle fidélité! quelle constance!

FROSINE.

Rentrons, vous dis-je : les voici.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, DAMIS.

DAMIS.

VOILA, Monsieur, voilà de ces évènemens auxquels on n'est point du tout préparé. Cette sœur qui sembloit avoir renoncé au monde, se ravise?

GÉRONTE.

Oui : elle quitte sa retraite au moment que je croyois qu'elle alloit s'y renfermer pour jamais.

DAMIS.

Eh, Monsieur... Est-elle jolie?

GÉRONTE.

Vous devez m'avoir entendu dire plusieurs fois, que la ressemblance des deux sœurs est des plus singulières à s'y tromper.

DAMIS.

Quels revers pour cette pauvre Julie ! En vérité, j'en ai l'ame déchirée. Je l'aimois beaucoup ; mais beaucoup, vous dis-je. Quoi ? Monsieur, par ce retour imprévu, elle se voit entièrement, totalement dépouillée de votre succession ? Cette sœur aura tout, tout absolument ?

GÉRONTE.

C'est une disposition qu'il n'est pas en mon pouvoir de changer ; elle est revêtue des formalités les plus authentiques.

DAMIS.

Je n'en reviens pas. Quelle folie à cette aînée de quitter son couvent, & de venir ainsi enlever tout à sa cadette ! Avouez qu'après ce trait, on ne peut véritablement compter sur les parens que quand ils sont morts.

GÉRONTE.

Vous avez raison. Mais peut-être que dans son couvent cette aînée a entendu vanter le bonheur de sa sœur ? Peut-être lui a-t-on dit qu'elle alloit épouser un des hommes de la Cour des plus aimables ? Peut-être lui a-t-on fait un portrait de vous ?... Vous êtes bien propre à déranger une vocation !

DAMIS.

DAMIS.

Parbleu, je crois qu'une fille qui pourra m'espérer, ne restera pas long-tems au couvent. Monsieur Géronte, il y a quelque mystère sous ce peu de mots que vous venez de me dire. Allons, allons; ne me faites point une demi-confidence. Eh bien! vous croyez donc que peut-être le hasard a voulu qu'on ait parlé de moi à cette aînée?

GÉRONTE.

Monsieur, je crois qu'elle ne tardera pas à vous rendre toute la justice que vous méritez.... La voici.

SCÈNE IX.

GÉRONTE, DAMIS, JULIE.

GÉRONTE.

MA Nièce, vous m'avez avoué ce matin que dans votre Couvent on vous entretenoit quelquefois des différens partis qui s'offroient pour votre sœur; je dois présumer que Monsieur étoit un de ceux dont on vous parloit le plus souvent, & je ne doute pas qu'à son air, sa figure, vous ne deviniez aisément que c'est ce brillant Damis....

DAMIS.

Monsieur, daignez m'épargner.

GÉRONTE.

Je ne fais que vous rendre justice. (*D'un air de confidence & à voix basse.*) Ne vous êtes-vous pas apperçu qu'elle a rougi en vous voyant ?

DAMIS.

Je n'oserois m'en flatter.

GÉRONTE.

Oh ! Marquis, vous êtes toujours d'une humilité....

SCÈNE X.

GÉRONTE, DAMIS, JULIE, FROSINE.

FROSINE, *à Géronte.*

MONSIEUR, il y a là-bas une femme qui demande à vous parler.

GÉRONTE.

C'est peut-être de la part de cette pauvre Julie? (*A Damis.*) Permettez que je vous quitte un instant.

DAMIS.

Je ſerois au déſeſpoir de vous gêner.

GÉRONTE.

Allons, ma Nièce; n'ayez point un air embarraſſé; Monſieur eſt depuis long-tems des amis de la maiſon, & voudra bien avoir quelque indulgence pour ma petite provinciale.

(*Il ſort.*)

SCÈNE XI.

JULIE, DAMIS, FROSINE.

DAMIS.

DES provinciales comme vous, Mademoiſelle, ſont faites pour être l'ornement d'une Cour qui eſt aujourd'hui furieuſement dégarnie d'objets qui vous reſſemblent. Ma vue n'eſt pas tant faſcinée par l'éclat du rouge & de la parure, que je n'aie conſervé le coup d'œil; il perce votre griſette, vos cornettes avancées; je démêle vos yeux malgré votre pâleur de couvent; & je vois *par-delà* le plus beau teint de l'Univers.

JULIE, *bas à Frosine.*

Ah! Frosine, que ce début m'effraye! (*Haut.*) Monsieur, on m'a préparée aux complimens flatteurs & peu sincères des gens du monde....

DAMIS.

C'est aux reproches, oui, aux reproches de tout Paris, de toute la Cour, qu'on a dû vous préparer. Quoi? vous aviez formé le barbare dessein d'ensevelir tant de charmes! Vous nous les aviez cachés jusqu'à ce jour! Mademoiselle, l'aveu est prompt; mais il suit le mouvement du cœur; non, jamais, jamais, je n'ai rien senti de pareil à ce que j'éprouve à votre première vue.

JULIE.

Quoi? Monsieur, ma sœur, à qui vous paroissiez si attaché, ne vous a donné aucune idée de ce que vous sentez, de ce que vous éprouvez, dites-vous, dans cet instant?

DAMIS.

Pardonnez-moi, Mademoiselle, pardonnez-moi; je ne sais point tromper; mes empressemens pour elle ont assez éclaté; & l'on me feroit tort de douter un instant, qu'elle ne m'ait toujours fait une grande impression.

[illegible]

Vous [illegible] ?

[illegible]

Avec [illegible] Ah ! [illegible] pour elle, est [illegible] du jour, [illegible].

[illegible]

Eh bien, Monsieur ?

[illegible]

Eh bien, Mademoiselle... [illegible] parler une langue que vous [illegible], écoutez-moi.

[illegible]

Hélas ! [illegible]

[illegible]

Vous avez [illegible] en cachant [illegible] pas [illegible] par l'opération d'une [illegible] charmes & [illegible] qu'ils [illegible] forge, [illegible] croyaient [illegible]

[illegible]

ils n'étoient heureux qu'au moment que l'illusion faisoit place à la vérité. Belle Orphise, Julie produisoit sur moi l'effet du rêve ; sa ressemblance avec vous, le son de sa voix, préparoient mon cœur à aimer ; je m'amusois de ma chimère ; mais c'étoit vous qui deviez en même-tems détruire & achever l'enchantement.

JULIE, *à part.*

Le perfide !

DAMIS.

Vous soupirez ? Ah ! que ce soupir charmant ; que cette aimable rougeur, ce trouble & ce tendre embarras, font couler de ravissement dans mon ame ! une jeune personne acquiert sans doute des grâces dans le monde ; mais ma foi, on aura beau dire, elle n'est jamais si touchante qu'immédiatement au sortir du couvent. Permettez que sur cette belle main...

JULIE.

Eh ! Monsieur, cessez d'affecter ces vains transports. Puis-je m'y laisser tromper ; lorsque je n'offre à vos yeux que les mêmes traits de Julie ; & ne dois-je pas penser qu'un vil intérêt seul vous guide & vous gouverne ?

DAMIS.

Comment donc?.. Mais en vérité, Mademoiselle, savez-vous bien que votre méfiance très-déplacée tient aussi un peu trop de l'éducation de province...

JULIE.

Quoi? Monsieur...

DAMIS.

Quoi? Mademoiselle, vous me cherchez querelle sur votre ressemblance avec votre sœur? Eh bien! c'est peut-être cette ressemblance si parfaite, qui est cause de la promptitude avec laquelle mon cœur vient de se livrer. Vous voyez mon ingénuité; elle va jusqu'à mettre sur le compte d'une autre une partie de l'effet de vos charmes.

JULIE.

Après tous les sermens que vous avez faits à Julie; après une épreuve de près d'un an où vous paroissiez aussi content de son esprit que de sa figure; enfin, le dirai-je, après la foiblesse qu'elle a eue de vous aimer, est-il possible qu'elle ne trouve en vous qu'un ingrat, un perfide!

DAMIS.

Je suis galant homme, Mademoiselle; & pour

tout l'or de la terre, je n'avouerois pas à d'autres qu'à sa sœur, le goût qu'elle avoit pour moi ; & voilà ce qui m'attachoit. Quant à son esprit dont vous croyez que j'étois si enchanté, je vous jure ma foi qu'il étoit.... là là, du clinquant qu'elle avoit ramassé de côté & d'autre, & qu'elle distribuoit dans son air, son ton, ses propos...

JULIE, *à part.*

C'en est trop, Frosine ; je succombe à ce fatal entretien ; je me meurs ; suis-moi.

SCÈNE XII.

DAMIS, *seul.*

Que veut dire cette incartade & cette brusque retraite ? Elle fait semblant d'être choquée du mal que je lui ai dit de sa sœur ! Pure grimace ; demain j'en dirai pis ; & elle en rira. Je connois les femmes ; toujours moins amies que rivales, on est presque sûr de se concilier l'une en déprimant l'autre. Cette aînée me paroît avoir un petit caractère aigre, méfiant, assez emporté ; j'ai regret à la pauvre Julie ; c'étoit une bonne enfant ; mais

irai-je faire le triste héros d'une belle passion ? Non, parbleu. Quand il ne s'agit que d'aimer, on trouve toujours assez d'objets ; mais on ne rencontre qu'une fois dans la vie une fille de qualité avec une dot de quarante mille écus de rente.

SCÈNE XIII.

DAMIS, GÉRONTE, JULIE, *s'arrêtant au fond du Théâtre à parler à Frosine.*

GÉRONTE.

EH bien ! Damis, votre conversation avec Orphise a été assez longue ; je crains bien que vous n'ayez pas eu une grande satisfaction ; elle n'a pas encore ce ton du monde, cet agrément, ce brillant de cette pauvre Julie que vous aimiez tant.

DAMIS.

Je vous proteste, Monsieur, que j'en suis parfaitement content. L'honneur de votre alliance a été le premier motif de mes assiduités dans vo-

tre maiſon ; il ſemble que l'amour veut y être toujours d'accord avec la fortune : (*Faiſant la révérence à Julie qui s'avance.*) Et je ſuis prêt à remplir avec Mademoiſelle tous les engagemens que j'avois pris avec ſa ſœur.

GÉRONTE.

Je ſuis ravi, Monſieur, de la docilité & de la politeſſe de votre cœur ; c'eſt à ma nièce à ſe décider .... Mais que nous veut Valere ?

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

GÉRONTE, JULIE, DAMIS, VALERE, FROSINE.

VALERE.

MONSIEUR, vous m'avez vu quitter ces lieux dans le plus cruel déſeſpoir ; je n'oſois me flatter que ma mère, de qui dépend toute ma fortune, & dont vous connoiſſez toute l'ambition, voulût conſentir à m'unir à une perſonne ſans biens ; mais, Monſieur, je viens de me jetter à ſes genoux ;

mes pleurs, mon amour, l'état où elle m'a vu, ma mort qui étoit certaine si je n'avois pu la fléchir, l'ont touchée; elle consent que j'épouse Julie, & m'assure tout son bien: vous savez qu'il est considérable. De grâce, Monsieur, allons vîte chercher le couvènt où Julie s'est jettée; venez joindre vos prières à mes larmes. Seroit-il possible qu'elle aimât mieux s'y renfermer pour jamais, que de vivre avec un homme pour qui, si elle n'avoit pas de l'inclination, elle a du moins toujours paru avoir de l'estime?

JULIE.

O généreux Valere! Julie ne veut vivre désormais que pour tâcher de se rendre digne de tant d'amour. Orphise & Julie ne sont que la même. Mon rouge ôté, un habit simple ont fait tout mon déguisement. C'est par cet innocent artifice, que je viens de connoître le cœur du plus perfide & celui du plus vertueux de tous les hommes.

(*Elle s'en va, en donnant la main à Valere, & en jettant un regard d'indignation sur Damis.*)

VALERE, *en s'en allant avec elle.*

Ma surprise!... mon bonheur!.... adorable Julie!... quoi c'est vous?...

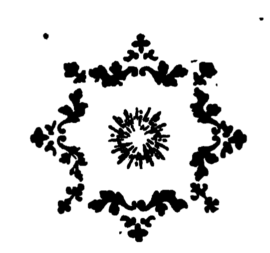
GÉRONTE *à Damis.*

Marquis, pour amuſer ces jeunes perſonnes qui liſent des romans en cachette dans leur couvent, vous devriez compoſer quelque petit conte ſur cette aventure-ci.

DAMIS, *en s'en allant.*

O Ciel!

FIN.



ÉGÉRIE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 9 Septembre 1747.



LETTRE

DE

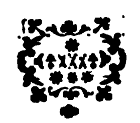
DE M. DE FONTENELLE.

JE vous renvoie, Monsieur, votre Égérie. De toutes vos Pièces, c'est, sans contredit, celle où vous avez jetté le plus d'idées fines, délicates & neuves. Une jeune personne, à qui tout doit persuader qu'elle est une Divinité, & à qui son cœur insinue qu'elle n'est qu'une mortelle, forme le tableau d'une sorte de sentiment qui n'avoit jamais été traité. Vous m'avez dit qu'on vous donnoit de l'inquiétude sur votre dénouement, & qu'on prétendoit que l'ombre de Remus sortant de son tombeau & parlant aux Romains, paroîtroit trop un dénouement par machine, si vous le mettiez en action: pour moi, je pense qu'un dénouement par machine & de prestige, doit paroître très-na-

turel dans une Pièce où vous introduisez Numa & son Égérie. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble & très-obéissant serviteur,

FONTENELLE.

Ce 27 Août 1747.



PRÉFACE.

PRÉFACE.

LE ſentiment de M. DE FONTENELLE devoit me décider ; il ne me décidoit point, & pourquoi ? parce que c'étoit le mien. Cela paroîtra ſingulier ; cependant rien n'eſt plus vrai. Une des Actrices me dit, que je conſulterois tant de perſonnes, que je finirois par mal faire. C'eſt ce qui m'arriva ; je finis par me laiſſer perſuader qu'il falloit mettre mon dénouement en récit ; il parut froid ; toutes les autres Scènes avoient été très-applaudies : je retirai ma Pièce d'autant plus piqué, que c'eſt de toutes mes Comédies celle que j'aimois & que j'aime encore le plus. Je la donne ici telle que je l'avois faite d'abord, & comme j'aurois dû la faire repréſenter.



ACTEURS.

NUMA.
CÆCILIUS.
TULLUS.
ÉGÉRIE.
CAMILLE.

La Scène est dans un de ces bois sacrés, qui entouroient les Temples des Payens.



ÉGÉRIE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

NUMA, CÆCILIUS, *en habit de Grand-Prêtre, ôtant sa fausse barbe.*

NUMA.

EH bien, Cæcilius ?

CÆCILIUS.

Seigneur, je viens d'exécuter vos ordres. J'ai répandu parmi le peuple, que l'ombre de Remus vous apparoît depuis trois nuits, & que vous avez ordonné pour ce soir un sacrifice au tombeau de ce malheureux Prince.

NUMA.

As-tu fait pressentir qu'on y verroit peut-être quelque nouveau prodige ?

CÆCILIUS.

Oui.

NUMA.

Les esprits t'ont-ils paru bien disposés ?

CÆCILIUS.

N'ayez aucune inquiétude. Il y a sans doute quelques incrédules ; mais le peuple en général est né pour l'erreur & pour les fers de la superstition. Après avoir fait croire aux Romains qu'Égérie étoit une Déesse, vous pouvez tout risquer ; vous pouvez sans crainte tendre à leur crédulité tous les piéges que vous voudrez.

NUMA.

C'est aujourd'hui le dernier, & celui dont le succès doit couronner toutes les peines que je me suis données jusqu'à présent ; mais j'ai besoin du secours de Camille.

CÆCILIUS.

De Camille, Seigneur ?

NUMA.

Tu vins me confier, il y a trois jours, que ses parens vouloient la marier à un homme qu'elle haïssoit ; que tu l'aimois & que tu te flattois d'en être aimé. Tu me prias de la recevoir auprès

[illegible]

d'Hi[illegible] [illegible]
r[illegible] [illegible]
[illegible]
paix [illegible]

C[illegible]

Je vous [illegible]

[illegible]

Je [illegible]
rem[illegible] que [illegible]
nouvelles [illegible]
tant de [illegible]
comme à [illegible]
retourner [illegible]
vie de [illegible]
Elle m'a [illegible]
est bien [illegible]
jouer ici [illegible]
& si renommé, [illegible]
déguisemen[illegible], [illegible]
toi. Si elle [illegible]
ter, alors, comme [illegible]
rant de sa [illegible]
lui dév[illegible]
qui se [illegible]
de tâcher [illegible]

ſoupçons ſur ce jeune homme dont je t'ai déja parlé, ſont bien fondés.

CÆCILIUS.

Seigneur, ce jeune homme a une phyſionomie ſi intéreſſante; ſon air eſt ſi noble & ſi diſtingué, que je ne ſerois point ſurpris qu'Égérie oubliât un peu qu'elle eſt une Déeſſe, & qu'il n'eſt que le fils d'un Berger. Je l'examinois encore ce matin dans le Temple, au milieu de cet éclat & de tout cet appareil de gloire dont vous l'avez environnée, pour éblouir les yeux du vulgaire; elle avoit ſans ceſſe les regards attachés ſur lui.

NUMA.

En cas qu'il ſoit aimé, je voudrois auſſi ſavoir s'il a oſé lever les yeux juſqu'à elle, & quels projets l'amour peut leur inſpirer à l'un & à l'autre. Il faudroit donc que Camille les engageât à ſe parler; j'ai en tête des idées qu'il n'eſt pas encore tems de t'expliquer.

CÆCILIUS.

Je ne cherche point à les pénétrer... Voici Camille. Sous un air ſimple & naïf, elle a beaucoup d'eſprit; ayez ſeulement la bonté de vous éloigner; je vous promets qu'avant la fin du jour, vous ſaurez à quoi vous en tenir.

NUMA.

Allons ; je te laiſſe donc avec elle ; mais prends bien garde, je te le répete, à ne te pas faire connoître, que tu ne ſois bien aſſuré de ſes ſentimens pour toi.

CÆCILIUS.

Soyez tranquille ; vous n'aurez point de reproches à me faire.

SCÈNE II.

CAMILLE, CÆCILIUS.

CÆCILIUS, *à part, remettant ſa fauſſe barbe.*

MA chère Camille ! je vais donc enfin lui parler ! Qu'elle eſt belle ! que cette langueur & cette mélancolie, dont je ſuis ſans doute la cauſe, lui donnent encore à mes yeux de nouveaux charmes ! (*A Camille.*) Vous avez dit à Numa que vous me cherchiez ?

CAMILLE.

Oui.

CÆCILIUS.

A votre air triſte & abattu, on devine aiſément que vous avez du chagrin.

CAMILLE.

Certainement.

CÆCILIUS.

Belle Camille, voulez-vous m'ouvrir votre cœur ?

CAMILLE.

Je ne viens ici que dans cette intention.

CÆCILIUS.

Ordinairement à votre âge, ne fût-ce que par curiosité, on souhaite de se marier ; vous avez cependant refusé d'épouser celui que vos parens vouloient vous donner ?

CAMILLE.

Il est vrai.

CÆCILIUS.

Sans doute, parce que vous en aimez un autre ?

CAMILLE.

Qui ne le mérite pas. Depuis trois jours que je suis ici, je n'ai pas entendu parler de lui.

CÆCILIUS.

Peut-être n'a-t-il pas été le maître de vous donner de ses nouvelles. Vous êtes trop aimable pour qu'on soit volontairement en faute avec vous. Est-ce pour la première fois que vous aimez ?

C [illegible]

Hélas ! [illegible]

C [illegible]

Oh ! oui, [illegible] bien, à votre [illegible] votre pre[illegible] je trouve [illegible] ble que cela [illegible] pensées, [illegible] m'ennuyer [illegible] la première [illegible]

C [illegible]

J'étois [illegible] naturellement [illegible] je devins [illegible] parts, la façon [illegible] son des [illegible] plus. L'air [illegible] de son jeune [illegible] leur [illegible] combien [illegible] Vous [illegible] voit [illegible] sans [illegible]

CÆCILIUS.

Je ne vous dis rien. Continuez.

CAMILLE.

Sans m'en appercevoir, je m'éloignai de la compagnie; & il y avoit déja quelque tems que je me promenois seule dans un bois qui joint la maison où se donnoit la fête, lorsqu'un jeune homme...

CÆCILIUS.

Un jeune homme, seul avec vous, au milieu d'un bois, dans les dispositions où votre rêverie avoit mis votre cœur! Voyons, voyons, comment vous vous tirerez de ce bois-là.

CAMILLE.

Je voulus retourner sur mes pas: belle Camille, s'écria-t-il, de grâce, ne fuyez point un amant qui vous adore, & qui cherche depuis si long-tems à vous le dire.

CÆCILIUS.

Et tout de suite il se jetta à vos genoux?

CAMILLE.

Oui.

CÆCILIUS.

En prenant sans doute une de vos belles mains qu'il baisoit avec une ardeur...

CAMILLE.

Il est vrai. En vain je tâchai de me débarrasser; j'eus beau lui dire : *il peut venir quelqu'un, c'est m'exposer à la médisance ; levez-vous donc, laissez-moi ; oh ! je n'aime point ces manieres-là, finissez.* Je suis si jeune ; apparemment que je n'ai pas encore le ton bien imposant ; il ne finissoit point.

CÆCILIUS.

Cette tendre émotion, ce trouble charmant que vous lisiez dans ses regards, ne se communiquoient-ils point un peu à votre ame ?

CAMILLE.

Mais...

CÆCILIUS.

Mais, belle Camille, il faut ne me rien cacher.

CAMILLE.

Il me semble que je... commençois... à oublier... que ma mere pouvoit venir nous surprendre, lorsqu'elle arriva. Oh ! que je fus grondée ! elle s'imagina mille choses ; & dès le lendemain elle arrêta mon mariage avec un homme fort âgé qui m'a toujours déplu.

CÆCILIUS.

Et c'est pour n'être pas forcée de prendre ce vi-

lain mari-là, que vous vous êtes réfugiée ici ?

CAMILLE.

Oui, par le conseil de cet amant, dont je n'ai pas entendu parler depuis. Il trouva le moyen de me faire tenir une lettre. Si vous la voyiez, elle étoit si tendre, si passionnée !.. Je n'aurois jamais cru qu'il m'abandonneroit si cruellement.

CÆCILIUS, *ôtant sa fausse barbe, & se jettant à ses genoux.*

Lui, vous abandonner ! il mourroit plutôt mille fois. Voyez-le à vos genoux, vous jurer un amour qui ne finira qu'avec sa vie.

CAMILLE.

O Ciel ! quoi ? c'est vous sous ce déguisement !

CÆCILIUS.

Belle Camille, je n'ai pas quitté ces lieux ; je vous voyois sans cesse.

CAMILLE.

Vous me voyiez ! vous voyiez mon inquiétude ; & vous ne m'en tiriez pas ! Ah, cela est trop barbare !

CÆCILIUS.

Numa m'avoit promis de favoriser notre amour ;

mais il avoit exigé que je ne vous parlerois point qu'il ne me l'eût permis.

CAMILLE.

Quel plaisir prenoit-il à nous faire souffrir ?

CÆCILIUS.

Tout ce qui se passe ici est un mystère que je vais vous dévoiler....

CAMILLE.

Hélas ! j'ai pensé vingt fois me jetter aux pieds de la Déesse pour lui demander mon amant.

CÆCILIUS.

Elle ne vous auroit pas été d'un grand secours. Vous croyez donc qu'Égérie est véritablement une Divinité ?

CAMILLE.

Comment, si je le crois ? Certainement. J'avoue que quelquefois il me sembloit que je voulois en douter ; mais...

CÆCILIUS.

Mais, par habitude, & comme tout le monde le croyoit, vous avez toujours continué de le croire ?

CAMILLE.

Elle paroît elle-même persuadée qu'elle n'est pas une mortelle.

CÆCILIUS.

Comment n'en seroit-elle pas persuadée ? Plongée dans un profond sommeil par l'effet d'un breuvage, on la transporte dans ce Temple. Inconnue jusqu'alors au reste de l'Univers, n'ayant qu'une grotte pour habitation, au milieu d'un bois, que la superstition avoit rendu sacré, elle n'avoit vu que la femme qui l'avoit élevée, & qui la croyoit elle-même un enfant mystérieux. A son réveil, elle se trouve sur un trône, au milieu d'un édifice superbe, parée des plus riches habits; Numa prosterné devant elle, lui dit qu'un Dieu, la tenant dans ses bras & traversant les airs, vient de la placer sur ce trône. Dans le même instant, les portes du Temple s'ouvrent; le peuple, dont nous préparions depuis long-tems les esprits à ce grand évènement, & à qui nous l'avions annoncé dès la veille, entre en foule. Une musique éclatante semble sortir du fond de la voûte....

CAMILLE.

Cet appareil étoit frappant; & je conçois que vous avez dû lui persuader tout ce que vous avez

voulu. Mais Numa s'eſt-il imaginé qu'il n'y avoit qu'à élever une jeune fille dans l'ignorance d'elle-même, la placer enſuite dans un Temple, & que pourvu qu'elle y fût bien parée, elle y reſteroit comme une ſtatue? L'illuſion de l'eſprit ne paſſe pas toujours juſqu'au cœur; il a ſes droits à part; & il me ſemble que celui d'Égérie tient beaucoup à l'humanité.

CÆCILIUS.

Vous êtes à peu près de même âge; elle a paru prendre de l'amitié pour vous; vous auroit-elle déja fait quelques petites confidences?

CAMILLE.

Non; mais regardez; la voilà qui ſe promène ſeule; n'eſt-elle pas comme j'étois il n'y a qu'un moment? Triſte, rêveuſe, abattue. Je ſoupçonne qu'un jeune homme qui vient fort régulièrement au Temple, & qu'elle regarde avec beaucoup de complaiſance, pourroit bien être la cauſe de cette mélancolie.

CÆCILIUS.

Croyez-vous qu'ils ſe ſoient déja parlé?

CAMILLE.

Je ne crois pas; il me ſemble que la timidité les retient, mais qu'ils ſe cherchent.

CÆCILIUS.

Tâchez qu'ils se parlent; tâchez de démêler ce qui se passe dans leurs cœurs; Numa vous en prie. Il nous a bien fait souffrir pendant quelques jours; mais enfin cela est fini; il m'a promis d'assurer notre bonheur, & de nous unir dès ce jour l'un à l'autre, si vous lui rendez le petit service qu'il exige de vous.

CAMILLE.

J'y ferai de mon mieux.

CÆCILIUS.

Je vois qu'Egérie vient ici; je vous laisse avec elle. Adieu, ma charmante Camille (*Il veut l'embrasser.*)

CAMILLE.

Finissez. Que penseroit-elle, si elle voyoit son Grand-Prêtre badiner avec les jeunes filles?

CÆCILIUS, *en s'en allant.*

Ah! vous plaisantez? Nous nous retrouverons.

CAMILLE.

Je suis bien aise que vous m'en avertissiez.



SCÈNE

SCÈNE III.

CAMILLE, ÉGÉRIE, *au fond du Théâtre, avançant lentement, comme une personne plongée dans la plus profonde rêverie.*

CAMILLE, *au bord du Théâtre.*

IL ne me sera pas, je crois, difficile de découvrir ce qu'ils veulent savoir. Hier au soir, en nous promenant, elle commença vingt propos, qu'elle interrompoit aussi-tôt; elle soupiroit de tems en tems & me regardoit, comme voulant me dire de lui demander ce qu'elle avoit; j'étois moi-même trop occupée, trop accablée de ma situation, pour chercher à m'entretenir de celle des autres; mais je suis persuadée qu'aujourd'hui, pour peu que je la presse... (*Elle s'approche d'Égérie, & la fait sortir de sa rêverie.*

ÉGÉRIE.

Ah! te voilà, Camille? Je te cherchois. Qu'as-tu donc fait tout le matin? Je ne t'ai point vue.

CAMILLE.

Je me ſuis beaucoup promenée dans ce bois ; j'étois triſte : nous le ſommes ſouvent, nous autres mortelles, ſans ſavoir pourquoi : il n'appartient qu'aux Divinités de trouver toujours en elles-mêmes la ſource de leur bonheur.

ÉGÉRIE.

Tu me crois donc fort heureuſe ?

CAMILLE.

Vous êtes Déeſſe.

ÉGÉRIE.

Déeſſe ! toujours Déeſſe ! Ah Camille !

CAMILLE.

Comment donc ! Quel dégoût ! Quel ennui du ſort le plus brillant ! Quoi ? ce Temple, les honneurs qu'on vous y rend, cette pompe, cet éclat, cette magnificence...

ÉGÉRIE.

Que n'ajoutes-tu, cet or, ces diamans, ces habits ſuperbes dont je ſuis parée ?

CAMILLE.

Sans doute. N'eſt-il pas fort agréable d'avoir toutes ces choſes-là ? Que vous manque-t-il ?

ÉGÉRIE.

Un cœur qui y ſoit ſenſible.

CAMILLE.

Vous m'étonnez ; & je commencerois à ſoupçonner...

ÉGÉRIE.

Parle librement ; que ſoupçonnerois-tu ?

CAMILLE.

Que vous aimez. Il n'y a que l'amour qui puiſſe ainſi donner de l'indifférence pour tout ce qui n'eſt pas ſon objet... Vous ſoupirez ? J'ai deviné. Je crois même que je connois votre amant. Il ne brille pas par l'éclat du rang.

ÉGÉRIE.

C'eſt un ſimple mortel ; en lui, je n'ai vu que lui-même : pour être favoriſé de l'amour, faut-il donc l'avoir été de la fortune !

CAMILLE.

Non. Il me ſemble même que ceux qu'elle a élevés, ſont déja ſi heureux, qu'en les aimant on ne fait qu'une partie de leur bonheur ; au lieu que vous aurez le plaiſir de faire la félicité toute entière de celui que votre cœur s'eſt choiſi. N'eſt-ce pas ce jeune homme qui vient ſi régulièrement au

Temple ? Sa figure eſt charmante. Lui avez-vous déja parlé ?

ÉGÉRIE.

Comment veux-tu que je lui aie parlé, toujours entourée d'une foule importune ?

CAMILLE.

Il eſt ſûr que quand on aime, & qu'on veut le cacher, la grandeur eſt bien à charge ; on eſt en ſpectacle ; une Cour oiſive & curieuſe nous examine ſans ceſſe ; & comme chacun y eſt agité de l'eſpoir de la faveur, tous cherchent à pénétrer nos foibleſſes, pour ſe rendre néceſſaires : vils flatteurs, auſſi prompts à les publier avec malignité, qu'à les ſervir avec baſſeſſe !... Mais nous ſommes ſeuls ici ; perſonne ne nous obſerve ; l'occaſion eſt favorable ; je viens de rencontrer votre amant qui ſe promène dans ce bois.... Tenez, juſtement, le voici ; cet endroit eſt écarté, déſert ; ſaiſiſſez ce moment, ſi vous deſirez lui parler.

ÉGÉRIE.

Si je le deſire ? Mais, Camille, en profitera-t-il ? Il eſt ſi timide ! N'as-tu pas remarqué que dans le Temple, où il a ſans ceſſe les yeux attachés ſur

[illegible]

[illegible]

CAMILLE.

[illegible]

[illegible]

Mai, [illegible]

CAMILLE.

J'avoue que [illegible] mais comment voulez-vous [illegible] Le [illegible]

[illegible]

Non, Camille, non [illegible] prendre [illegible]

CAMILLE.

Dans le [illegible] accompagnée, [illegible]

[illegible]

Hélas ! je le sais bien.

CAMILLE.

Si vous laissez échapper celle-ci, vous en serez fâchée.

ÉGÉRIE.

Mais tu me dis qu'il faudra...

CAMILLE.

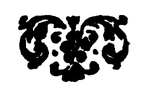
Je dis qu'il n'en est pas d'une Déesse comme d'une simple mortelle, & que, pourvu que cela se fasse avec une certaine dignité, elle peut risquer bien des choses. Allons, allons, croyez-moi; dites-lui d'avancer.

ÉGÉRIE.

Je t'avoue que je suis dans un trouble...

CAMILLE.

Oh! si vous êtes si troublée, & votre amant si timide, vous vous parlerez sans vous rien dire; votre cœur a besoin de tout votre esprit; prenez-y garde. Je vais me promener au bout de cette allée pour vous avertir en cas qu'il vienne quelqu'un.



SCÈNE IV.

TULLUS, ÉGÉRIE.

ÉGÉRIE.

APPROCHEZ.

TULLUS.

Puiſſante Déeſſe...

ÉGÉRIE.

Approchez, vous dis-je. J'ai remarqué que vous êtes toujours le premier au Temple.

TULLUS.

Oui.

ÉGÉRIE.

Et que vous n'en ſortez jamais que le dernier.

TULLUS.

Il eſt vrai.

ÉGÉRIE.

Oui ?... Il eſt vrai ? ... Oh ! raſſurez-vous, raſſurez-vous donc. Je veux que vous vous entreteniez un moment avec moi, comme avec une ſimple mortelle, une amie : Dites-moi, à quoi

pouvez-vous rêver pendant les journées entières que je vous vois vous promener toujours ſeul dans ce bois ?

TULLUS.

Je rêve à vous, à votre grandeur, à votre puiſſance, aux honneurs que l'on vous rend, aux fleurs, aux fruits que je puis vous offrir.

ÉGÉRIE.

Tout ce qui viendra de vous, me ſera toujours très-agréable. Mais vous ne me perſuaderez pas aiſément qu'à votre âge, on ne ſoit occupé que de ſon zèle pour les Dieux ; & je ſoupçonne que l'amour...

TULLUS.

Ah ! Déeſſe, je n'aime point.

ÉGÉRIE.

Vous n'aimez point ? Vous rougiſſez en me le diſant ?

TULLUS.

Je ne ſais pourquoi je rougis ; mais je dis la vérité.

ÉGÉRIE.

La dit-on avec ce trouble, cet embarras ?

TULLUS.

Eſt-il étonnant que je ſois troublé, embarraſſé ?

Je ſuis ſi pénétré, ſi ſaiſi de reſpect en votre préſence...

ÉGÉRIE.

Du reſpect? je croyois vous avoir dit que je voulois que vous me parlaſſiez comme à une ſimple mortelle, une amie. Il vous plaît apparemment de me déſobéir?

TULLUS.

Vous déſobéir! moi, qui ſacrifierois mille fois ma vie...

ÉGÉRIE.

Il ne s'agit point de ſacrifier votre vie; on s'y intéreſſe; on voudroit vous voir heureux. Votre mélancolie, ce goût pour la ſolitude, ces ſoupirs qui vous échappent, font aſſez connoître ce qui ſe paſſe dans votre cœur: pourquoi vous obſtiner à le cacher?

TULLUS.

Hélas! je n'oſe me l'expliquer, me l'avouer à moi-même.

ÉGÉRIE.

Quelle idée! On ne s'explique pas, on ne s'avoue pas ce que l'on reſſent? Écoutez, Tullus; il ne faut pas qu'un jeune homme ſoit trop préſomptueux; mais vous êtes auſſi d'une timidité qui im-

patiente... Car enfin, l'amour vous eſt peut-être plus favorable que vous ne penſez.

TULLUS.

Il ne pourroit jamais que me rendre malheureux.

ÉGÉRIE.

Mais non, j'en ſuis ſûre.

TULLUS.

O Ciel!...

ÉGÉRIE.

Je veux abſolument que vous rompiez ce ſilence obſtiné, ou je me fâcherai.

TULLUS.

A quelle épreuve vous me mettez!

ÉGÉRIE.

Parlez donc.... ſongez qu'il peut venir quelqu'un.

TULLUS.

Me conviendroit-il d'aimer?

ÉGÉRIE.

Ce n'eſt pas-là répondre.

TULLUS.

Déeſſe... ne preſſez point un cœur...

ÉGÉRIE.

Eſt-il poſſible que la façon dont je vous parle, ne m'attire pas plus de confiance ?

TULLUS.

Elle me jette dans un trouble !... (*A part.*) Ah ! je ne ſaurois être trop en garde contre un eſpoir téméraire.

ÉGÉRIE.

Vous expliquerez-vous, enfin ?

TULLUS.

Que pourrois-je dire ?

ÉGÉRIE, *avec dépit.*

En vérité, je ne ſais plus que vous dire moi-même. C'en eſt trop... Camille ?

SCÈNE V.

CAMILLE, ÉGÉRIE, TULLUS.

CAMILLE.

DÉESSE ?

ÉGÉRIE *à Tullus.*

Allez, laiſſez-nous.

TULLUS.

Vous paroissez fâchée ! de grâce, quelques momens encore....

ÉGÉRIE.

Quand on en profite si mal, devroit-on en demander ? Laissez-nous, vous dis-je.

TULLUS, *en s'en allant.*

Que je suis malheureux !

SCÈNE VI.

ÉGÉRIE, CAMILLE.

CAMILLE.

Vous n'avez pas l'air content. Que vous a-t-il donc dit ?

ÉGÉRIE.

Il ne m'a rien dit. Je ne sais que penser. Peut-être m'aime-t-il, ne croyant que m'adorer ; peut-être m'adore-t-il, sans penser à m'aimer.

CAMILLE.

J'ai fait mes réflexions, tandis que vous lui parliez. Voulez-vous que je vous dise mon sentiment ?

ÉGÉRIE.

Eh bien ?

CAMILLE.

Il ne vous aime point.

ÉGÉRIE, *avec aigreur.*

Il ne m'aime point ?

CAMILLE.

J'entens.... là.... de cet amour.... qu'on appelle vulgairement de l'amour, qui a des transports, des desirs.

ÉGÉRIE.

Je suis fâchée de ne vous paroître pas assez aimable pour en inspirer.

CAMILLE.

On ne peut être plus aimable que vous l'êtes ; mais quelques charmes que l'on ait, quand on est si élevée au-dessus des hommes, il me semble qu'on ne leur inspire que ce plaisir d'admiration, qui n'est fait que pour les yeux, qui ne va point jusqu'au cœur, qui n'est point celui du sentiment, & qui ne peut jamais le devenir. Il faut pouvoir espérer de posséder un objet, pour s'y attacher : l'espérance fut toujours le berceau de l'amour.

SCÈNE VII.

CÆCILIUS, ÉGÉRIE, CAMILE.

CÆCILIUS.

DÉESSE, Numa m'envoie vous dire que le Peuple a préparé pour ce soir une fête...

ÉGÉRIE, *en s'en allant.*

Toujours des fêtes ! toujours des honneurs ! Ah, que j'en suis lasse ! Qu'on me laisse.

SCÈNE VIII.

CAMILLE, CÆCILIUS.

CAMILLE.

CE peu de mots & cette mauvaise humeur vous annoncent ce qui se passe.

CÆCILIUS.

Cachés derrière ces arbres, Numa & moi, nous avons tout entendu.

CAMILLE.

CAMILLE.

Eh bien, quelle ſera la fin de tout ceci?

CÆCILIUS.

Ma foi, je l'ignore. Je ſais ſeulement que Numa, pour rendre ſes Loix plus reſpectables aux Romains, s'eſt imaginé qu'il devoit paroître appuyé de la préſence de quelque Divinité. Pour jouer ce rôle, il a choiſi une jeune fille; en effet, il ſemble qu'il éclate dans votre ſexe je ne ſai quoi de divin; les graces & la beauté furent toujours ſon partage; nous avons tant de penchant à vous adorer: cependant je vois qu'il auroit mieux fait de prendre un jeune homme.

CAMILLE.

Eh pourquoi, s'il vous plaît?

CÆCILIUS.

Pourquoi? Parce qu'on ne peut pas faire pour Égérie ce qu'on eût fait pour ce jeune homme. Je ſuppoſe qu'il fût devenu amoureux.... de vous, par exemple; cela n'auroit cauſé aucun embarras. Numa auroit envoyé chercher vos parens; *votre fille*, leur auroit-il dit, *a plû au Dieu qui veut bien habiter parmi nous.* Toute votre famille ſe ſeroit trouvée fort honorée de cet amour; & le ſoir,

couronnée de fleurs & de guirlandes, on vous auroit conduite au Temple.

CAMILLE.

Je vois qu'à la Cour tous les emplois ſont honnêtes; car apparemment que comme Grand-Prêtre, ç'auroit été vous qui m'auriez préſentée à ce Dieu prétendu ?

CÆCILIUS, *l'embraſſant.*

Oh ! ma foi, le Grand-Prêtre auroit été lui-même le Dieu.

SCÈNE IX.

NUMA, CÆCILIUS, CAMILLE.

NUMA.

BELLE Camille, je viens vous remercier.

CAMILLE.

Seigneur, j'ai fait ce que vous deſiriez; j'ai mis ces amans vis-à-vis l'un de l'autre; peut-être que malgré tout le penchant qui les attiroit, ils ſe ſeroient encore ſouvent rencontrés ſans oſer ſe parler.

NUMA.

Je veux à présent savoir quels projets l'amour leur inspirera. Ils viennent de ce côté; cachons-nous. Cæcilius, je t'avois dit d'aller voir si tout étoit prêt dans le Temple.

CÆCILIUS.

J'y vais.

SCÈNE X.

ÉGÉRIE, TULLUS.

ÉGÉRIE.

Oui, vous dis-je, sans pouvoir pénétrer tout ce mystère, je suis persuadée que Numa me trompe, trompe le peuple, & que je ne suis point une Déesse.

TULLUS.

Quels sont donc les traits de la Divinité, si ce ne sont pas les vôtres?

ÉGÉRIE.

Vous vous êtes laissé éblouir à tout ce faste qui m'environne.

TULLUS.

Eſt-ce donc aux honneurs que l'on vous rend ?.. Ah ! Déeſſe, en entrant dans le Temple, dès que je levai les yeux ſur vous, aux ſeuls tranſports dont je fus ſaiſi, j'aurois reconnu que vous étiez une Divinité. Un charme inexprimable s'empara de tous mes ſens. Plus je vous regardois, plus il ſembloit à mon ame que ſans vous connoître, elle vous avoit toujours cherchée, qu'elle vous avoit toujours deſirée. Il me ſembloit que je recevois un cœur tout nouveau, où votre divine image avoit toujours régné !

ÉGÉRIE.

Mais, Tullus, croyez-vous que ſi je n'étois qu'une ſimple mortelle, je ne vous aurois pas inſpiré ces mêmes tranſports ? Êtes-vous donc un Dieu ? Car enfin, tout ce que vous m'exprimez, je le reſſentis en vous voyant. Ah ! pourquoi nous déguiſer plus long-tems, qu'aſſortis par l'amour, deſtinés l'un pour l'autre, nos cœurs ſe ſont unis dès qu'ils ſe ſont rencontrés ? Vous m'aimez ; je vous aime...

TULLUS, *ſe jettant à ſes genoux.*

Qu'entends-je !... ô Ciel ! ſe pourroit-il ?... Déeſſe... Non, je ne ſuis point un mortel, puiſ-

que je ne meurs pas à vos genoux de l'excès de mon bonheur. Vous m'aimez !

ÉGÉRIE, *le relevant.*

C'eſt dans ce moment-ci que je ſuis flattée du rang ſuprême, par le plaiſir de vous le ſacrifier. Tullus, nous quitterons ces lieux ; nous chercherons quelque ſéjour tranquille où, loin du tumulte & de la foule qu'entraînent les honneurs, débarraſſée du ſoin de faire le bonheur des autres, je ne ſerai occupée que du vôtre & du mien. Notre paiſible retraite n'étalera point l'or, la magnificence & toute cette pompe qui m'accompagne ici ; mais au milieu des bois, aux bords des fontaines, nous goûterons en liberté ces tranſports mutuels, cette tendre confiance, ces plaiſirs toujours purs...



SCÈNE XI.

NUMA, CAMILLE, TULLUS.

NUMA, *paroissant.*

Que viens-je d'entendre ?

ÉGÉRIE.

Quoi ? vous nous écoutiez ?

NUMA.

C'est au fils d'un Berger que vous voulez unir votre sort ?

ÉGÉRIE.

Je veux m'unir à ce que j'aime.

NUMA.

Est-ce donc-là le prix de tant d'inquiétudes, d'alarmes & de tous les soins que j'ai pris de vous ?

ÉGÉRIE.

Quelles inquiétudes ? Quels soins ? Que vous dois-je ? Ne m'avez-vous pas dit qu'un Dieu m'avoit transportée dans ces lieux ? Ne suis-je pas une Déesse ?

NUMA.

Non... vous êtes ma fille.

ÉGÉRIE.

Votre fille!..

NUMA.

Et puisqu'il faut enfin vous développer tout ce mystère, apprenez qu'à peine étiez-vous née, qu'il me fallut trembler pour vos jours. Le sort tomba sur vous pour être sacrifiée au Dieu du Tibre, dont les eaux s'étoient débordées. Je trouvai le moyen de tromper les yeux de tout un peuple, & de vous sauver; mais ce n'étoit pas encore assez pour ma tendresse. Ne pouvant plus vous faire reparoître comme ma fille, & vous remettre auprès du trône, je formai le dessein de vous élever au-dessus du trône même. Vous êtes aujourd'hui adorée comme une Déesse par ces mêmes Romains dont la superstition barbare vous avoit dévouée à la mort comme une victime.

ÉGÉRIE, *voulant se jetter aux genoux de Numa qui la relève.*

O mon père!.. Que ce nom m'est doux à prononcer!... mon père!... Mais pourquoi m'avoir cachée si long-tems ma naissance? Pourquoi m'a-

voir laissé ignorer que je ne pouvois pas disposer de mes sentimens ? Vous êtes surpris que la fierté du rang où vous m'avez élevée, ne m'ait pas défendue contre le penchant qui m'entrainoit ? Ah! l'orgueil dans un cœur est-il donc aussi naturel que l'amour ? A présent que je me connois, ne craignez pas que je trahisse l'obéissance que je vous dois ; c'est déchirer mon ame ; mais je vous serai soumise aux dépends de ma propre vie. Tullus, il faut renoncer l'un à l'autre... Il faut ne nous plus voir... Adieu. Tullus.

TULLUS.

Déesse, car vous serez toujours une Divinité pour mon cœur, je recevois, il n'y a qu'un instant, le don du vôtre, comme on reçoit les présens des Dieux ; ils peuvent nous élever, ou nous abaisser à leur gré, & n'ont à répondre qu'à eux-mêmes de leurs actions. Mais la fille de Numa devient comptable de sa gloire à son père, à son Roi, à tout un peuple. Puisse le bonheur de vos jours égaler l'éclat de vos hautes destinées ! L'infortuné Tullus va chercher des climats, où la guerre puisse lui offrir les occasions de périr moins indigne de vous.

NUMA, *l'arrêtant.*

Demeurez.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

CÆCILIUS, NUMA, ÉGÉRIE, TULLUS, CAMILLE.

NUMA.

EH bien Cæcilius ?

CÆCILIUS, *lui parlant bas & à part.*

Seigneur, tout eſt prêt dans le Temple. D'ailleurs le haſard vous a bien ſervi ; & le moment eſt des plus favorables pour le nouveau prodige que vous avez imaginé.

NUMA.

Comment ? que veux-tu dire ? Qu'eſt-il donc arrivé ? tu peux parler haut.

CÆCILIUS.

Un de ces hommes qui font les eſprits forts ; ſoupant hier avec ſes amis, badina, railla, diſputa beaucoup ſur ce qui ſe paſſe dans ce Temple, traitant le tout de pures fourberies. Lorſqu'il fallut ſe retirer, au lieu de prendre le chemin de ſa maiſon, il porta ſes pas chancelans du côté du

Tibre où apparemment il tomba ; ce matin on l'a trouvé noyé. Quelques-uns de ceux avec qui il avoit soupé, frappés de cet accident, se sont rappellé les discours qu'il avoit tenus, les ont répandus parmi le peuple ; & tout de suite cette mort a été regardée comme une punition bien marquée de la part de la Déesse. On ne parle que de cet évènement ; & chacun, comme il arrive toujours, y ajoute des circonstances pour le rendre plus merveilleux.

NUMA.

Tu as raison de penser que cela vient fort-à-propos. (*A Égérie.*) Ma fille, allez au Temple ; vous y couronnerez votre amant, & dans votre amant, le fils de Remus.

TULLUS.

Moi, Seigneur, fils de Remus !

NUMA.

C'est un secret dont je suis instruit depuis longtems ; mais avant que de le faire éclater, il falloit préparer les esprits ; vous aviez à craindre tous ceux qui dans Rome, me croyant sans enfans, aspirent au trône après ma mort ; ils n'auroient pas manqué de traiter de fable tout ce que j'aurois dit de votre naissance ; mais ils n'oseront aujour-

d'hui s'élever [illegible]
d'appuyer [illegible]
sacrera. (A Egérie [illegible]
lius, des [illegible]
au peuple les portes [illegible]

(*Egérie, Camille* [illegible])

TULLIUS.

Seigneur... mon [illegible]... [illegible]... comment exprimer?..

NUMA.

Je vous [illegible] gez qu'il faudra que [illegible] qu'elle doit [illegible]

TULLIUS.

Que cette erreur est [illegible] bonheur qui me [illegible] me [illegible]

Les portes du Temple s'ouvrent [illegible] *lieu, l'autel* [illegible] *magnifique* [illegible] *dans l'enfoncement* [illegible] *jeunes filles* [illegible] *danses,* [illegible]

HYMNE.

Oracle de Numa, favorable Déesse,
Dont les conseils préparent aux Romains
Les plus brillans destins,
Régnez sur nous sans cesse.
C'est à vos Loix,
C'est à leur sagesse profonde,
Que nous devrons nos vertus, nos exploits,
Et l'empire du monde.

On entend un coup de tonnerre : le Temple s'obscurcit : on n'y voit plus qu'à la lueur des éclairs : le tombeau de Remus s'ouvre :

L'OMBRE DE REMUS, *se levant de son tombeau.*

D'un frère ambitieux j'éprouvai la furie :
Pour régner seul il m'arracha la vie :
J'avois un fils ; il vit inconnu parmi vous :
Sous le nom de Tullus (*), il s'ignore lui-même,
Et le droit que son Sang lui donne au Diadème :
Couronnez-le, ou des Dieux redoutez le courroux.

L'ombre de Remus rentre dans son tombeau : Numa & le Grand-Prêtre conduisent Tullus aux pieds d'Égérie : elle le couronne : l'obscurité se dissipe : le peuple marque la plus grande allégresse, & célèbre cet évènement par ses danses & ses chants.

(*) Tous les Historiens disent que Tullus Hostilius succéda à Numa.

FIN.

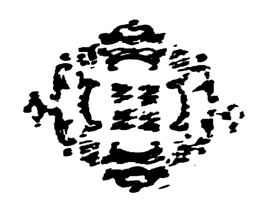
LE DOUBLE DÉGUISEMENT,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 29 Mai 1747.

PRÉFACE.

CETTE Pièce réussit beaucoup ; on la trouva agréablement intriguée, bien conduite & bien dénouée. Les Comédiens la redonnent souvent ; il me semble que le dialogue en est vif, & qu'il y a de la chaleur dans les détails. J'y remarque sur-tout ces caracteres perfides & méchans, dont on ne voit que trop d'exemples.



ACTEURS.

DAMIS.

ÉRASTE.

PAMPHILE, *déguisé en femme sous le nom de MARTON.*

ROSALIE, *déguisée en homme sous le nom de VALENTIN.*

ANGÉLIQUE.

MARINE.

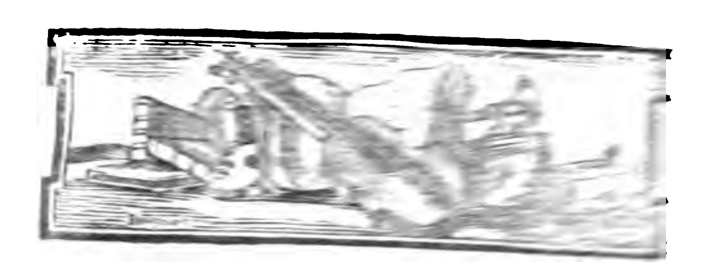
UN COMMISSAIRE.

UN NOTAIRE.

UN JARDINIER.

La Scène est à Venise, dans la maison de Damis.

LE



LE DOUBLE DÉGUISEMENT, COMÉDIE

SCENE PREMIERE

ÉRASTE, ROSALIE, [illegible]

ROSALIE.

OUI, mon cher [illegible] foi qu'il m'a donnée, [illegible] autre. Vous connoissez [illegible] toute sa tendresse [illegible] mise au couvent ; [illegible] me presse de [illegible] avois une amie [illegible] répugnance pour [illegible] brûler. Helas [illegible]

ſon parent ; elle lui parla de moi ; il marqua un deſir extrême de me connoître. Quoiqu'il ne ſoit plus dans la première jeuneſſe, ſa figure eſt encore des plus aimables ; il a l'eſprit flatteur, inſinuant ; il ne lui fut pas difficile de ſéduire un cœur ſimple, le cœur d'une jeune perſonne qui n'avoit jamais vu le monde, & que la dureté de ſa famille aidoit encore à rendre plus ſenſible à toutes ces attentions, ces ſoins, ces complaiſances, & ces dehors trompeurs qu'emploient les Amans. Dans le malheur, nous ſommes ſi obligées à ceux qui nous recherchent ! Notre amour-propre, que l'intérêt qu'on prend en nous ſemble dédommager, nous rend ſi reconnoiſſantes !.. Enfin, devois-je penſer que ce Damis, qui paroiſſoit ſi touché de ma ſituation, ſeroit un jour aſſez barbare, pour la rendre encore plus cruelle !

Marine paroît au fond du Théâtre.

ÉRASTE.

Y a-t-il long-tems qu'il eſt parti de Florence ?

ROSALIE.

Il vint me dire, il y a un mois, qu'un arrangement d'affaires l'obligeoit de s'éloigner de moi pour quelque tems ; jamais il ne fut plus tendre & plus prodigue de ſermens. Que devins-je, lorſ-

que j'appris, il y a quelques jours, qu'il alloit ſe marier avec une jeune perſonne dont il eſt le tuteur ! Je n'écoutai que mon déſeſpoir ; je trouvai les moyens de me déguiſer, & de partir de Florence ; je ſuis arrivée ce matin à Veniſe ; je vous ai rencontré lorſque j'allois chez vous ; je vous ai prié de m'accompagner ; nous voici chez le perfide.....

ÉRASTE.

Comptez que je vous rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi ; mais je ſerois d'avis que vous ne paruſſiez pas d'abord ; laiſſez-moi auparavant lui parler ; je ſonderai ſon cœur ; je démêlerai ſes ſentimens ; enſuite... (*Appercevant Marine.*) Je crois que vous nous écoutiez ?

SCÈNE II.

ÉRASTE, ROSALIE, MARINE.

MARINE.

Moi ! j'arrive.

ÉRASTE.

Peut-on voir Damis ?

MARINE.

Il eſt ſorti.

ÉRASTE.

Reviendra-t-il bien-tôt ?

MARINE.

Oh ! il ne tarde pas ordinairement ; il va, revient, ſort & rentre vingt fois dans un quart-d'heure.

ÉRASTE.

Vous lui dirai que je ſüis au jardin où je l'attends.

MARINE.

Je n'y manquerai pas.

ÉRASTE, *à Roſalie.*

Valentin, ſuivez-moi ; j'ai quelques ordres à vous donner.

Il ſort, ſuivi de Roſalie.



SCÈNE III.

MARINE, *seule.*

LE Valentin est joli ! c'est dommage qu'il soit faux. J'ai tout entendu. O l'heureux évènement, & en même-tems la plaisante aventure ! Il y aura dans cette maison une fille déguisée en garçon, & un garçon déguisé en fille. Non, si j'avois été la maîtresse de faire naître un incident pour me tirer de l'embarras où je m'étois mise, je n'en aurois pas imaginé un plus favorable. Pamphile épousera Angélique ; outre tous les présens qu'il m'a déja faits, j'aurai les deux mille écus qu'il m'a promis... mais, le voici. Avant que de lui conter ce que je viens d'apprendre, commençons par le gronder ; il s'est échappé tandis que j'écoutois ; je suis sûre qu'il est allé à l'appartement d'Angélique...



SCÈNE IV.

MARINE, PAMPHILE *en femme, sous le nom de Marton.*

MARINE.

D'où venez vous?

PAMPHILE.

Tu me vois encore ébloui!.. je ſuis dans des tranſports!.. dans un raviſſement!.. que de charmes!... l'éclat, la fraîcheur, la vivacité de ſon teint, ſes beaux yeux qui s'ouvroient languiſſamment à la clarté du jour, ſes cheveux qui tomboient en boucles.... mille appas!... Ah! Marine, le dérangement d'une jeune perſonne qui ſort des bras du ſommeil, eſt le triomphe de la beauté.

MARINE.

Je vous ai déja dit pluſieurs fois, que je ne voulois pas que vous entraſſiez dans la chambre d'Angélique, que je n'y fuſſe.

PAMPHILE.

Mais, ma chère Marine...

MARINE, *rapidement.*

Mais, mon cher Monſieur, vous la vîtes par haſard il y a huit jours; vous en devîntes éperdument amoureux; vous me parlâtes; je vous dis qu'il me paroiſſoit très-difficile de tromper la jalouſie de Damis, ſon tuteur, qui vouloit l'épouſer, qui la cachoit à toute la Nature & ne la quittoit que bien rarement; vous imaginâtes de venir me demander ſous ce déguiſement; notre jaloux vous rencontra, vous fit bien des queſtions; vous répondîtes que vous étiez ma nièce; que vous arriviez de la campagne; que vous vous appelliez Marton: votre phyſionomie lui plût; il vous propoſa d'entrer auprès de ſa pupille; vous y êtes depuis trois jours, qui ſans doute vous ont paru fort courts, mais à moi fort longs; je m'ennuie, vous dis-je, d'être à vous ſuivre & à vous obſerver ſans ceſſe. Diantre, pour être votre gouvernante, il faut être trop alerte.

PAMPHILE.

En vérité tu te fais des chimères; tu as des craintes...

MARINE.

J'ai tort. Les hommes ſont de ſi honnêtes gens!

Le trait que je viens encore d'apprendre dans l'inſtant, doit inſpirer tant de confiance en eux!... N'avez-vous pas rencontré Éraſte ſuivi d'un prétendu domeſtique ?

PAMPHILE.

Oui.

MARINE.

C'eſt une fille...

PAMPHILE.

Une fille!...

MARINE.

Une amante trahie par Damis, & qui vient réclamer la foi qu'il lui a promiſe.

PAMPHILE.

Seroit-il poſſible ?

MARINE.

Rien n'eſt plus vrai.

PAMPHILE.

Ah! ma chère Marine, l'éclat que va faire cette aventure, pourra m'être très-favorable.

MARINE.

Je l'eſpère; & je ſuis d'avis que vous ne tardiez pas davantage à vous découvrir à Angélique.

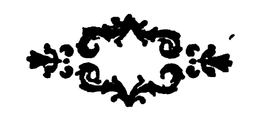
PAMPHILE.

Tu as raiſon ; auſſi-bien n'eſt-il pas en mon pouvoir de contraindre plus long-tems mon amour. Si tu ſavois tout ce que j'ai ſouffert pendant ces trois jours que tu crois m'avoir paru ſi courts!... Voilà mon parti pris ; je ne ſouhaite plus que de me trouver quelques momens ſeul avec elle ; je me jette à ſes genoux ; je me déclare ; elle connoîtra dans Marton l'amant le plus tendre, le plus paſſionné ; & je ſerai dans ce jour le plus heureux ou le plus infortuné de tous les hommes.

MARINE, *appercevant Damis.*

Prenez garde à vous ; j'apperçois notre jaloux ; allons, l'air modeſte, baiſſez les yeux, tirez vîte votre ouvrage.

Pamphile tire d'un petit ſac un morceau de mouſſeline ſur un deſſin qu'il paroît broder.



SCÈNE V.

DAMIS, PAMPHILE, MARINE.

DAMIS, *à Pamphile.*

Toujours l'ouvrage à la main! Eh bien, comment vous trouvez-vous auprès d'Angélique?

PAMPHILE.

Fort bien, Monſieur.

DAMIS.

Vous paroît-il qu'elle prenne de l'amitié pour vous?

PAMPHILE.

Je fais tout ce que je puis pour le mériter.

DAMIS.

Et vous êtes bien faite pour y réuſſir.

MARINE, *à part.*

Plus que tu ne crois!

DAMIS.

Marine, ta petite nièce eſt jolie; elle a de l'eſprit; quand je lui ai propoſé d'entrer chez moi, j'avois mes vues.

MARINE, *affectant un ton brusque.*

Comment donc, Monsieur ?

PAMPHILE, *d'un ton de prude.*

Des vues sur moi, Monsieur! des vues sur moi!

DAMIS.

Que votre pudeur ne s'alarme pas si vîte. Vous avez, dis-je, de l'esprit; vous êtes jolie & à peu-près de même âge qu'Angélique; j'ai espéré que vous obtiendriez aisément sa confiance, & qu'alors vous lui parleriez en ma faveur.

PAMPHILE, *du même ton de prude.*

Vous faites bien de vous expliquer; car en vérité d'abord j'ai cru que vous me preniez pour ce que je ne serai jamais.

DAMIS.

Ma petite pupille est plus enfant qu'on ne l'est ordinairement à son âge; elle a encore cette innocence froide que le mariage effraie; ne voudrez-vous pas m'aider à fondre cette glace-là ?

PAMPHILE.

Je m'y emploierai avec plaisir.

DAMIS.

Pour donner du mouvement à cette ame, à

cette imagination tardive, & y faire naître certaines idées, certains desirs confus dont je deviendrois naturellement l'objet, étant le seul homme qu'elle connoît, qui lui parle & qui la voit, je crois que la lecture des Romans pourroit être d'une grande ressource ?

MARINE.

Certainement.

DAMIS, *à Pamphile.*

Eh bien, j'en ai mis ce matin plusieurs à part; je vous les prêterai; & les soirs, comme en cachette, vous les lui liriez...

PAMPHILE.

Volontiers.

DAMIS.

Vous appuieriez sur les endroits les plus tendres, les plus intéressans...

PAMPHILE.

Oui.

DAMIS.

Et suivant l'impression que vous verriez qu'ils feroient sur elle, parlant, l'interrogeant, faisant de petits commentaires (cela est si naturel entre jeunes filles) vous tâcheriez qu'elle commençât en-

fin à ſentir que le mariage doit avoir quelque choſe de bien doux, puiſqu'il eſt l'objet des deſirs de l'un & de l'autre ſexe.... Qu'en penſes-tu Marine ?

MARINE.

Je penſe que vous mettez vos intérêts en très-bonnes mains ; mais j'oubliois de vous dire que M. Éraſte vous attend au jardin.

DAMIS.

Éraſte !

MARINE.

Il paroiſſoit fort agité & murmuroit je ne ſais quoi de Florence.

DAMIS, *à part.*

On y aura mandé que j'allois me marier ici : Éraſte a toujours été extrêmement lié avec la famille de Roſalie... Ma foi, prenons notre parti ; & prévenons les obſtacles qui pourroient ſurvenir. (*Haut.*) Marine, ſuis-moi ; j'ai à te parler. Marton, voici Angélique ; je vous recommande ſon cœur.

PAMPHILE.

Je vous promets que je vais bien l'interroger ; & j'eſpère que je le trouverai moins froid & moins tardif que vous ne le croyez.

DAMIS, *en s'en allant.*

Comptez ſur ma reconnoiſſance.

MARINE, *bas à Pamphile.*

Voilà le moment que vous ſouhaitiez ; profitez-en.

PAMPHILE, *bas à Marine.*

Laiſſe-moi faire.

SCÈNE VI.

PAMPHILE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

TU étois en grande converſation avec Damis ; que te diſoit-il ?

PAMPHILE.

Il me demandoit ſi vous étiez un peu contente de moi.

ANGÉLIQUE.

Très-contente ; tu peux l'en aſſurer ; il me ſemble que tu me ſers d'affection.

PAMPHILE.

Ah ! rien n'égale mon zèle pour ma belle maîtreſſe.

ANGÉLIQUE.

J'ai oublié vingt fois de te demander si tu n'as jamais servi que moi ?

PAMPHILE.

J'en ai servi quelques autres ; mais quelle différence ! Dès que je vous ai vue, mon cœur m'a dit que c'étoit à vous que j'allois m'attacher pour toujours.

ANGÉLIQUE.

Ce que c'est que la sympathie ! j'ai été au couvent assez long-tems ; il y avoit plusieurs pensionnaires de mon âge, très-aimables, & qui me faisoient bien des amitiés ; je ne me suis jamais senti pour aucune cette inclination que tu m'as d'abord inspirée ; mais écoute ; je ne veux plus que nous restions le soir à causer comme nous fîmes hier ; j'ai eu toutes les peines du monde à m'endormir ; je n'ai songé qu'à toi ; en vérité tu troubles mon repos.

PAMPHILE.

Pour moi, je me suis tout de suite endormie ; j'ai fait le plus joli rêve...

ANGÉLIQUE.

Ah ! conte-moi ton rêve.

PAMPHILE.

Volontiers ; entre filles, on peut s'amuser de ces petites confidences-là ; d'ailleurs vous en étiez l'objet. Je rêvais donc que j'étois votre amant...

ANGÉLIQUE.

Mon amant!...

PAMPHILE.

Et que sous ces habits, ayant mis Marine dans mes intérêts, je m'étois introduit auprès de vous. Belle Angélique, vous disois-je, je vous vis passer il y a quelques jours, lorsque Damis vous emmena du couvent dans cette maison ; non, je ne saurois vous exprimer tout le transport, tout l'enchantement de mon ame ; elle vous fut dans *l'instant* toute dévouée ; je ne fus plus occupé que de vous, de votre charmante idée ; que des moyens de vous parler & de vous jurer un amour qui ne finira qu'avec ma vie ; mon déguisement pourroit-il vous offenser ! Songez qu'il falloit tromper la jalousie d'un rival...

(*Il se jette à ses genoux.*)

ANGÉLIQUE, *avec émotion.*

Que fais-tu donc ?

PAMPHILE.

PAMPHILE.

Je continue mon rêve.

ANGÉLIQUE.

Quoi ? tu te jettois à mes genoux ?

PAMPHILE.

Sans doute. Oh ! mon rêve étoit bien ſuivi ; vous paroiſſiez attendrie ; je prenois votre belle main ; je la baiſois avec une ardeur...

ANGÉLIQUE.

Finis, finis donc folle... En vérité tu peins les choſes...

PAMPHILE, *d'un air fâché.*

Il faut que je ne les peigne pas bien ; je ne vous vois point certains regards qu'il me ſembloit que vous aviez.

ANGÉLIQUE, *d'un ton tendre.*

Quels regards !

PAMPHILE.

Qu'ils étoient beaux ! Quel raviſſement ils portoient dans mon ame ! Que je voudrois bien les voir encore ?

ANGÉLIQUE, *le regardant tendrement, & enſuite encore plus tendrement.*

Étoient-ce ceux-là ?

PAMPHILE.

Oui... à peu-près... ah! les voilà.

ANGÉLIQUE, *appercevant Rosalie qui passe & repasse au fond du Théâtre.*

Lève-toi; j'apperçois quelqu'un.

PAMPHILE.

Que nous importe? ne nous est-il pas permis de nous divertir?

ANGÉLIQUE.

Lève-toi, te dis-je; remettons, remettons à ce soir; nous tâcherons d'attraper un des habits de Damis; tu le prendras; cela sera encore plus plaisant.

PAMPHILE.

J'entends; ceux-ci vous ôtent la moitié du plaisir? Voulez-vous que je vous dise un moyen de l'avoir tout entier; imaginez-vous que je suis véritablement un amant...

ANGÉLIQUE.

Mais... tu serois un amant assez joli.

PAMPHILE.

Vous m'aimeriez donc?

ANGÉLIQUE.

Adieu, adieu; nous nous dirons tout cela ce soir. (*A part, en s'en allant.*) Je m'attache de plus en plus à cette fille; ses folies imaginations me divertissent.

SCÈNE VII.

PAMPHILE, ROSALIE, *toujours en homme, au fond du Théâtre, regardant Angélique qui sort.*

PAMPHILE, *au bord du Théâtre.*

ELLE m'échappe, lorsque j'allois entièrement m'expliquer; mais ne nous plaignons pas; les choses sont en bon train; & si ses yeux sont encore trompés par mon déguisement, je suis presque sûr que son cœur n'en est plus la dupe: la Nature est une si bonne maîtresse!

ROSALIE, *à part.*

J'ai voulu voir ma rivale; qu'elle est belle!

PAMPHILE, *à part.*

Voici cette pauvre amante que Damis veut abandonner.

ROSALIE, *à part.*

Je pourrois ſavoir par cette fille tout ce qui ſe paſſe, & ſi mon perfide eſt aimé.

PAMPHILE, *à part.*

Elle eſt fort jolie ; & je m'offrirois de grand cœur à la conſoler, ſi j'étois moins amoureux d'Angélique.

ROSALIE, *à part.*

Elle doit me croire un domeſtique comme elle ; engageons la converſation ; faiſons le galant ; feignons d'en être amoureux.

PAMPHILE, *à part, lui rendant plusieurs révérences qu'elle lui fait.*

Il me ſemble qu'elle me minaude & me careſſe des yeux. Quel eſt ſon deſſein ? Oh ! qu'il approche le beau garçon, je ne ferai pas la cruelle.

ROSALIE, *à Pamphile.*

On dit que Monſieur Damis ſe marie ?

PAMPHILE.

Oui ; on en parle.

ROSALIE.

Il augmentera ſans doute le nombre de ſes domeſtiques ?

PAMPHILE.

Il faudra bien.

ROSALIE.

On s'empressera pour entrer dans cette maison?

PAMPHILE.

La condition y est assez bonne.

ROSALIE.

Peut-il y en avoir de plus heureuse que de se trouver auprès de vous?

PAMPHILE, *d'un ton de soubrette.*

Vous êtes bien poli. Est-ce que vous auriez dessein de quitter Monsieur Éraste, & de vous présenter? Je craindrois que vous n'essuyassiez bien des difficultés de la part de ma tante Marine, & qu'elle n'empêchât qu'on vous reçût.

ROSALIE.

Eh! pourquoi s'y opposeroit-elle?

PAMPHILE, *affectant un ton ingénu & embarrassé.*

Elle est d'une sévérité & d'une si grande défiance à mon égard!... dans la même maison... avec un jeune homme... aussi aimable que vous l'êtes... à portée, à toute heure, à tout moment de se voir, de se parler... cela lui paroîtroit bien scabreux; & j'avoue que moi-même...

ROSÀLIE, *lui prenant la main.*

Achevez de grace.

PAMPHILE.

Je me trouverois bien exposée...

ROSALIE.

Si vous me connoissiez bien, vous conviendriez que vous ne le seriez point du tout. Je ne ressemble pas à la plûpart des hommes ; ils ne sont jamais contens ; ils se plaignent ; ils demandent sans cesse ; je n'ai jamais eu ces façons-là.

PAMPHILE.

Je le crois bien ; on vous a sans doute toujours prévenu ; on a toujours fait les avances (*Voulant l'embrasser*) & cela me paroît bien naturel.

ROSALIE, *le repoussant.*

Vous êtes vive ! (*A part.*) La sotte créature ! je ne tarderois pas à me trouver fort embarrassée. (*Haut.*) Toute femme qui me feroit des avances, en seroit la dupe ; & ce transport qui vient de vous échapper, dont la plûpart des amans seroient très flattés, n'est pas de mon goût ; je veux qu'une maîtresse ait de la retenue ; ses rigueurs, en irritant ma passion, l'augmentent ; & ma conquête m'en paroît plus belle.

PAMPHILE.

C'est-à-dire, que vous avez de la vanité ; & môi j'ai l'ame noble : je trouve qu'il est mal de faire acheter par des soins, des inquiétudes & des peines, ce que l'on peut donner généreusement.

ROSALIE.

Si vous avez de la générosité, j'ai de la conscience ; je ne veux rien avoir à personne que je ne l'aie bien mérité ; & je prétends soupirer au moins un mois avant que de recevoir la moindre petite faveur.

PAMPHILE, *se récriant.*

Un mois !

ROSALIE, *à part.*

L'impertinente, comme elle se récrie !

SCÈNE VIII.

PAMPHILE, ROSALIE, MARINE.

MARINE, *arrivant d'un air fort empressé.*

JE vous apporte, mon cher Monsieur, une nouvelle...

ROSALIE.

Mon cher Monſieur !

MARINE, *appercevant Roſalie.*

Ah !.. Je ne vous voyois pas.

ROSALIE, *à Pamphile.*

Comment donc ?....

PAMPHILE, *ſouriant.*

Mais...

ROSALIE.

Quoi ? vous êtes...

PAMPHILE.

Un peu plus votre fait que vous ne penſiez, ma belle Demoiſelle... Vous voilà toute étonnée ?

ROSALIE.

On le ſeroit à moins ; & la rencontre...

PAMPHILE.

Eſt plaiſante. Avouez que vous ne vous attendiez pas à me trouver de ſi bonne compoſition.

ROSALIE.

J'avoue que vous faiſiez fort peu d'honneur aux habits que vous portez.

PAMPHILE.

Comme vous avez vîte battu en retraite ! Je voudrois, Marine, que tu eusses entendu...

MARINE, *d'un ton impatienté.*

Eh ! mort non de ma vie, écoutez ce que j'ai à vous dire ; il n'est pas tems de badiner ; vous savez que Damis m'a dit de le suivre ; c'étoit pour me confier qu'il alloit mander le Notaire, & qu'il vouloit épouser ce soir Angélique.

PAMPHILE.

Ce soir !

ROSALIE.

O Ciel !

MARINE.

Il vient de le lui annoncer à elle-même.

PAMPHILE.

Qu'a-t-elle répondu ?

MARINE.

Que voulez-vous que réponde une jeune personne timide ?

PAMPHILE.

Il n'y a pas un moment à perdre ; je cours me jeter aux genoux d'Angélique ; je suis presque sûr

qu'à travers mon déguisement, son cœur m'a deviné; je vais me découvrir entièrement; j'espère que l'amour lui inspirera assez de fermeté pour résister au dessein de mon rival.

(*Il sort.*)

MARINE *à Pamphile.*

Allez-donc vîte; vous la trouverez dans le jardin. (*A Rosalie.*) Et nous, Mademoiselle, suivons-le...

ROSALIE.

Quoi? Damis veut consommer sa perfidie!

MARINE.

Il n'est pas tems de vous amuser à vous plaindre; suivons-le, vous dis-je; lorsqu'il se sera fait connoître, nous paroîtrons. Le tuteur n'est certainement pas aimé de sa pupille; & je suis sûre qu'elle sera charmée de pouvoir refuser de l'épouser, en lui reprochant les engagemens qu'il a pris avec vous... Mais, le voici; j'entends sa voix & celle de Monsieur Éraste; il me semble que la conversation s'échauffe; allons, venez donc; éloignons-nous.



SCÈNE IX.

ÉRASTE, DAMIS.

DAMIS.

De grâce, Monsieur...

ÉRASTE, *d'un ton élevé.*

Mais, Monsieur, répondez-moi, je vous prie.

DAMIS.

En vérité.... que voulez-vous que je vous réponde ?

ÉRASTE.

Vous convenez que vous trouviez dans Rosalie, esprit, beauté, naissance, vertu ?

DAMIS.

Je conviens; & je conviendrai toujours, que je l'estime infiniment.

ÉRASTE.

N'avez-vous jamais eu que ce sentiment-là pour elle? Ne l'aimiez-vous pas ?

DAMIS.

Je l'aimois, sans doute.

ÉRASTE.

N'avez-vous pas mis tout en usage pour vous en faire aimer?

DAMIS.

J'ai fait... ce que font tous les amans.

ÉRASTE.

Vous a-t-elle donné quelque sujet de vous plaindre d'elle?

DAMIS.

Non... & l'embarras où me met toute cette explication, vous le dit assez. Je gémis du caprice de mon cœur; je voudrois pouvoir m'y arracher; mais je n'en suis pas le maître; je me sens entraîné malgré moi par un penchant auquel il m'est impossible de résister.

ÉRASTE.

Et cette nouvelle passion vous fera oublier vos promesses, vos sermens?

DAMIS, *toujours d'un ton embarrassé.*

Dans de certains momens... on dit..., on promet... bien des choses...

ÉRASTE.

Langage indigne de vous, & qui n'est que ce-

lui des ingrats & des perfides : oui, Monſieur, des perfides. Dans ces momens dont vous parlez, lorſqu'aux genoux de Roſalie, prenant le Ciel à témoin de vos ſermens, vous la preſſiez, vous la conjuriez de recevoir votre foi, ſi elle vous avoit répondu qu'elle ne vous regardoit que comme un lâche ſéducteur ? . . . Eh ! Monſieur, voulez-vous donc la punir de vous avoir aimé, de vous avoir eſtimé, de vous avoir cru de l'honneur & de la probité ? Pouvez-vous penſer, ſans frémir, à l'état affreux où vous aurez plongé une jeune perſonne, innocente, aimable, & que la pitié ſeule devroit vous rendre ſi chère ? Songez aux reproches, aux outrages dont l'accablera toute une famille ; aux tourmens que lui prépare une mère qui l'a toujours haïe . . . Vous ſoupirez ! Ah, Damis ! rappelez votre raiſon ; écoutez ce qu'exigent de vous le devoir, l'humanité, l'intérêt même de votre propre bonheur ; car enfin peut-on être tranquille, lorſqu'on fait des malheureux ? & quels malheureux encore ! une fille charmante . . .



SCÈNE X.

ÉRASTE, DAMIS, UN JARDINIER.

LE JARDINIER, *accourant à Damis d'un air fort empressé..*

MONSIEUR? Monſieur?

DAMIS.

Qu'as-tu donc à crier de la ſorte?

LE JARDINIER.

Direz-vous encore que je ſommes une bête, un animal; je venons de vous rendre le plus grand ſervice...

DAMIS.

Quel ſervice?

LE JARDINIER.

Jarni, remerciez-nous donc tout-à-l'heure.

DAMIS.

Eh! de quoi, butor; veux-tu que je te remercie, ſans ſavoir?..

LE JARDINIER.

Morgué, vous m'avez ſi ſouvent battu ſans rai-

son; vous pouvez bien une fois me remercier sans savoir pourquoi.

DAMIS.

Tu m'impatientes à un point, que si tu ne dis à l'instant...

LE JARDINIER, *s'éventant avec son chapeau.*

Je suis si essoufflé, que je ne puis parler.

DAMIS, *prenant un bâton.*

Oh! je te ferai bien revenir la parole.

LE JARDINIER.

Diantre! Attendez, attendez; vous feriez parler un muet. Eh bien, puisqu'il faut toujours faire à votre tête, je vous dirons donc que je travaillions dans le jardin, derrière la charmille. J'avons vu venir Mademoiselle Angélique, & cette Marton que vous lui avez donnée pour femme de chambre. A mesure qu'elles approchiont, queuques mots qui ont frappé nos oreilles, nous ont baillé le soupçon qu'elles s'entreteniont de malice, & de toutes ces petites curiosités qui passont dans la tête des jeunes filles. Cela nous a paru drôle à entendre. Je nous sommes tapis pour n'être pas apperçu. Marton lui disoit cent balivernes d'amour, lui baisoit les mains, lui faisoit de gros

ſermens de l'aimer toujours, & lui propoſoit pour concluſion de l'enlever.

DAMIS.

Il eſt ivre! Marton, une fille, propoſer à Angélique de l'enlever!

LE JARDINIER.

Oui, oui, une fille... laiſſez-la faire... elle eſt fille comme moi. J'avons oüi de la propre bouche de Marine, qui eſt venue les accoſter, que c'eſt un amoureux déguiſé, & qu'elle a manigancé tout cela. Vous ſavez bien le cabinet qui eſt au bas du jardin; ils y ſont entrés tous les quatre pour être apparemment plus à leur aiſe...

DAMIS.

Qui, tous les quatre?

LE JARDINIER.

Mademoiſelle Angélique, la feinte Marton, Marine, & le bel Adoleſcent qui a accompagné Monſieur céans; il rend la partie quarrée. A peine ſont ils entrés, zeſte, j'ai fermé la porte ſur eux; les oiſeaux ſont pris... Mais voici le Notaire que vous aviez envoyé chercher.

SCÈNE

SCÈNE XI.

DAMIS, ÉRASTE, LE JARDINIER, LE NOTAIRE.

LE JARDINIER.

MA foi, M. le Notaire, vous arrivez après coup ; ils sont quatre là-bas, qui se sont plus pressés que vous.

DAMIS, *faisant quelques pas pour sortir & revenant.*

Dans la fureur où je suis, je veux... mais non ; il vaut mieux... (*Au Jardinier.*) Cours chez le Commissaire qui loge ici près, & dis-lui que je le prie de se transporter à l'instant chez moi.

LE JARDINIER.

J'y vas. J'aime à voir comme cela du brouillamini dans une maison ; cela amuse.



SCÈNE XII.

ÉRASTE, DAMIS, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *s'approchant de Damis.*

MONSIEUR, je venois suivant votre desir...

DAMIS, *avec impatience.*

Eh, Monsieur !

ÉRASTE *à Damis.*

Quoi ? c'est un amant que vous aviez placé auprès de votre pupille ?

DAMIS.

La punition la plus févère me fera justice d'un pareil attentat.

ÉRASTE.

Vous fera justice ? Eh ! Damis, réfléchissez donc un instant. Qu'a fait ce jeune homme que vous n'ayez fait vous-même ? Il a déguisé son sexe pour tromper votre jalousie & s'introduire ici ; quels déguisemens de cœur & de sentimens n'avez-vous pas employés pour tromper & séduire Rosalie ? La seule différence qu'il y aura peut-être entre ce

jeune homme & vous, c'est qu'il sera de bonne foi, & qu'il ne demandera qu'à épouser celle qu'il aime ; au lieu que vous voulez abandonner une infortunée, à qui les sermens les plus sacrés vous lient. Vous avez envoyé chercher un Juge ; croyez-moi, avant qu'il arrive, jugez-vous vous-même ; ne m'obligez pas à un éclat, dont vous devez prévoir les conséquences ; Rosalie n'est pas si éloignée que vous pensez ; comptez que je l'appuierai de tout le crédit & de toute la considération que j'ai dans cette Ville.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

ÉRASTE, DAMIS, ANGÉLIQUE, ROSALIE *en homme*, PAMPHILE *en femme*, MARINE, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, LE JARDINIER.

LE JARDINIER *à Damis.*

Justement, comme j'allions chercher le Commissaire, je l'avons rencontré à la porte. Il semble que tous ces Messieurs-là flairent les affaires. Il a

voulu que je le menassions d'abord au lieu du délit ; & le voici qui amène les délinquans.

ANGÉLIQUE, *avec vivacité, entrant sur le Théâtre avec le Commissaire, & lui montrant Pamphile.*

Il m'aime ; je l'aime ; il a du bien, de la naissance ; je veux l'épouser ; & je mourrois plutôt que d'être Madame Damis.

LE JARDINIER *à Damis.*

Que dites-vous de cette ouverture de cœur ?

DAMIS *au Commissaire, montrant Marine & Pamphile.*

Par l'entremise de cette fille, ce jeune homme s'est introduit chez moi pour séduire, comme vous le voyez, & pour enlever cette jeune personne, dont je suis le tuteur. Faites, Monsieur, le devoir de votre charge.

PAMPHILE *à Damis.*

Si vous êtes le tuteur d'Angélique, je suis le cousin de Rosalie. Je ne viens que d'apprendre dans l'instant son nom & sa naissance. Voilà vingt lettres où vous lui promettez de l'épouser. (*Au Commissaire.*) Monsieur, vous la trouvez déguisée

chez lui ; la ſéduction eſt bien prouvée ; je vous demande juſtice.

LE COMMISSAIRE *à Damis.*

Le cas eſt grave de part & d'autre ; & je ne puis pas me diſpenſer de m'aſſurer de votre perſonne & de la ſienne.

DAMIS.

Quoi ! Roſalie, c'eſt vous ?

ROSALIE.

Oui, c'eſt cette Roſalie qui devoit vivre contente, heureuſe dans cette maiſon. En quel état elle y paroît ! tremblante, baignée de ſes larmes ! Hélas ! ma tendreſſe & ma confiance ne vous ontelles rendu le maître de ma deſtinée, que pour la rendre à jamais malheureuſe ? Souvenez-vous que vingt fois, à mes genoux, lorſque je me plaignois des duretés de ma famille, vous m'avez dit avec tranſport, que vous en étiez preſque charmé par le plaiſir de pouvoir me tenir lieu de tout. Vous êtes devenu tout pour moi ; & je vous perds ! Que vous ai-je fait pour m'abandonner ? Je vous ai donné mon cœur, & vous voulez me donner la mort ! Que dis-je, la mort ! vous voulez me couvir de honte & d'opprobre... Ah, Damis !

DAMIS.

Ah, Rosalie !

ÉRASTE *à Damis.*

Pourriez-vous balancer encore à vous rendre à tant d'amour, & à ce que l'honneur vous prescrit ?

DAMIS, *se jetant aux genoux de Rosalie.*

Je me rends aux droits que ma chère Rosalie a toujours conservés sur mon cœur : oui, je vous trouvois toujours au fond de ce cœur, & dans les momens mêmes où il sembloit vous être infidèle. Je ne veux vivre désormais que pour tâcher de réparer, par le plus tendre amour, tous les chagrins que je vous ai causés. Accordez-moi mon pardon ; recevez ma main ; donnez-moi la vôtre ; je vous adorerai toute ma vie.

ÉRASTE.

Que je vous embrasse, mon cher Damis !

PAMPHILE *à Damis.*

Monsieur, je me nomme Pamphile ; ma famille doit vous être connue...

DAMIS.

Je la connois, Monsieur. Puissiez-vous être

aussi heureux avec Angélique, que je veux l'être avec ma chère Rosalie.

LE COMMISSAIRE

Mais, Messieurs, croyez-vous donc que je souffrirai que tout ceci se passe à l'amiable?

LE NOTAIRE

Que voulez-vous donc dire, Monsieur le Commissaire?

LE COMMISSAIRE

Ce que je veux dire? Ce que je veux dire? Comment donc! des enlèvemens, des rapts de séduction! un homme en femme, une femme en homme! oh! parbleu, parbleu, nous verrons.

LE NOTAIRE

Mais ce double mariage n'accommode-t-il pas tout?

LE COMMISSAIRE

Monsieur le Notaire, Monsieur le Notaire, vous parlez pour vous; mais ce n'est pas avec les filles qui se marient que nous gagnons, nous autres Commissaires.

DAMIS, *lui montrant une bourse.*

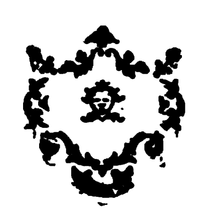
Eh bien, Monsieur, je paie les cinquante

louis qui sont dans cette bourse, que vous allez faire bien de la procédure.

LE COMMISSAIRE, *prenant la bourse.*

Vous pariez ? Ma foi vous avez perdu ; s'il y en avoit de faite, je la jeterois au feu. Dansez, réjouissez-vous ; je suis votre serviteur, & à toute la compagnie.

FIN.



ZÉLOÏDE,

TRAGÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 29 Mai 1747.

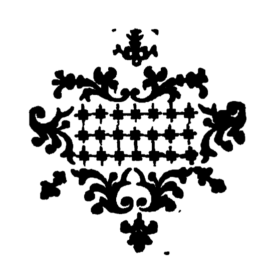
PRÉFACE.

UNE Dame, à qui j'étois très-attaché, voulut absolument que je fisse une Tragédie en un Acte. Je cherchai dans ma tête un sujet; il falloit prendre garde de donner dans des situations rebattues & usées: j'imaginai celle d'un fils, qui, pour sauver la vie de son pere, se trouve dans l'affreuse nécessité d'exposer à la mort une femme qu'il aime. Cette situation neuve me parut une des plus pathétiques qu'on pût mettre au Théâtre; mais quand je vins à l'exécution, je sentis bientôt que mon sujet entraînoit beaucoup de détails absolument nécessaires pour préparer l'action, & qu'il ne seroit pas aisé de renfermer ces détails dans un espace aussi peu étendu que celui que l'on me prescrivoit. Le Public, dans une Pièce en cinq Actes, veut bien passer le premier, & quelquefois tout le second, pour l'exposition; ici, il falloit que la mienne se fît dans la premiere Scène, & que, quoiqu'extrêmement serrée, elle

fût cependant si claire, que le spectateur, à mesure que les incidens naîtroient, ne fût point embarrassé sur l'intérêt de chaque Acteur. Je me rebutois ; Madame de *** s'impatientoit, se fâchoit, & prétendoit que ce n'étoit que pure paresse de ma part ; des huit jours qu'elle m'avoit donnés, il y en avoit déja six de passés : je fis un dernier effort ; & enfin j'achevai cet ouvrage. Il fut aussi tôt joué en société ; les Comédiens le représenterent quelque tems après : on y pleura beaucoup.

Il est dit dans le Mercure de Juin 1747, qu'*il paroît que mon dessein a été de mettre en un Acte une action qui auroit pû servir de matiere à sept.... que les reconnoissances de cette petite Tragédie sont pathétiques & frappent sans le secours de la versification.... que l'intérêt en est neuf, & que c'est dommage qu'il n'ait pas les dimensions ordinaires du Poëme dramatique.* Je crois qu'à l'aide d'un Épisode & de quelques Scènes inutiles & de pur remplissage, j'au-

rois pû, comme un autre, remplir ces dimensions ordinaires, c'est-à-dire cinq Actes. A l'égard du secours de la versification, j'en connois tout l'avantage; je sais que la rime, la mesure, la cadence, donnent un air de pensées, de sentences & de maximes à des choses qui, dites en prose, ne font point la même illusion, & ne paroissent que très-communes.



ACTEURS.

ARIMANT.

MÉTROBATE.

OROSMIN.

ZÉLOIDE.

PHANÈS.

ARASPE.

GARDES.

La Scène est dans le Camp d'Oxithra, près du Gange.



ZÉLOIDE,

TRAGÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARIMANT, PHANÈS.

ARIMANT.

NON, Phanès, non, jamais un cœur ne fut déchiré par des coups si sensibles ! Car enfin, par qui suis-je trahi ? par une esclave, dont j'ai rompu les fers, que j'ai élevée au rang de mon épouse, & pour qui mon amour ne s'est jamais un instant démenti. Mais ce qui met encore le comble à ma rage, cet Orosmin, cet Etranger que j'ai prévenu par mille services, à qui j'avois voué l'amitié la plus tendre, cet homme qui m'étoit, après l'ingrate, ce que j'avois de plus cher, est celui qui m'outrage, me déshonore & m'enlève le cœur de la perfide

PHANÈS.

Trompé par de fausses apparences, ne vous livrez-vous point trop légèrement à de cruels soupçons ?

ARIMANT.

Écoute. Hier m'étant enfoncé dans ce bois qui couvre notre camp, au détour d'une route que je suivois au hasard, je me trouvai tout-à-coup devant Orosmin qui se promenoit seul avec Zéloïde. La foudre en tombant à leurs pieds, ne les eût pas plus étonnés. Frappé du trouble que leur causoit ma présence, immobile moi-même, & leur jetant des regards que la jalousie commençoit d'éclairer, & qui redoubloient encore leur désordre & leur confusion, je vis, oui, je vis, sur le visage de ces perfides amans, les traces des pleurs qu'ils venoient de répandre; j'y connus que l'intelligence de leurs cœurs, que je n'avois jamais soupçonnée, les avoit conduits dans ces lieux, & que prêts d'être séparés par l'absence, ils venoient sans doute de s'y jurer un amour éternel. J'allois les sacrifier à ma juste fureur, lorsqu'avec quelques Officiers tu vins nous joindre. Le hasard retarda donc ma vengeance; mais il m'en réservoit une, digne de cet ami perfide, & dont tu frémi-

tas.

tas. Il étoit presque nuit ; & je rentrois seul dans le camp, déchiré par tout ce que la noire jalousie, le dépit & la rage peuvent faire imaginer de plus affreux, lorsque tournant la tête à des cris que j'entendois derrière moi, je vis un homme, le bras levé & le poignard à la main, qui venoit d'abattre à ses pieds un de mes esclaves. Tandis que la garde que j'appellai s'assuroit de l'assassin, je regardai si mon esclave pouvoit encore recevoir quelque secours ; mais ouvrant à ma voix des yeux qu'il referma bientôt pour toujours : « Je » meurs, dit-il, Seigneur, d'une mort trop douce » pour mes crimes : né à Bagdat, j'y servois dans » la maison de Métrobate : séduit par les promes» ses & les présens d'un de ses neveux, j'enlevai » le fils de mon maître, qui n'étoit encore qu'un » enfant, & le vendis à des Corsaires : j'ai par» couru depuis, pendant près de vingt années, » différens climats ; mais je n'ai partout éprouvé » que la misère & l'esclavage ; & j'étois un de ces » Captifs qui furent présentés il y a trois jours. » Métrobate, que le ciel vengeur a sans doute » conduit dans ces lieux, m'a reconnu ; j'ai voulu » contre lui... » A ces mots il expira. J'ordonnai de conduire & de garder le meurtrier dans ma tente ; & ce matin le Conseil de guerre n'a pas

balancé, sur mon accusation, à me laisser le maître du sort d'un inconnu qui dans un camp, sous les yeux même d'un des Chefs de l'armée, avoit osé poignarder un de ses esclaves.

PHANÈS.

Quoi ? c'est le sang de ce scélérat, si justement puni, que vous voulez venger sur un malheureux vieillard, sur un père !

ARIMANT.

Apprends que ce père est celui d'Orosmin. En m'annonçant, il y a quelques jours, le desir qu'il avoit de revoir sa patrie, il me confia que né dans Bagdat, enlevé à l'âge de cinq ans des bras de Métrobate son père, & vendu à des Corsaires, la fortune par diverses aventures, l'avoit tiré de l'esclavage & conduit dans nos armées.

PHANÈS.

Et lorsque le ciel semble les réunir, vous voulez arracher un père à son fils ?

ARIMANT.

Et lorsque le Ciel m'unissoit avec Zéloïde, le traître a-t-il craint de m'enlever un cœur qui faisoit tout le bonheur de ma vie ? L'injure est cruelle ; la vengeance doit être atroce... Mais je l'ap-

perçois; [illegible]
ſon père, [illegible]
cer, [illegible]
le tuer, [illegible]

SCENE [illegible]

OROS[illegible]

ARIMANT [illegible]
monſtre d[illegible]
je m'exile [illegible]
vais cherch[illegible]
celle de ma [illegible]
lorſqu'A[illegible]
la ville. A[illegible]
les repro[illegible]
ſa paſſi[illegible]
parut [illegible]
terdit, [illegible]
mais re[illegible]
je ne me [illegible]
mes yeux. Dep[illegible]

une flamme que tous mes efforts pour l'éteindre, sembloient ne rendre que plus violente : déchiré par la honte & les remords de l'infidélité que je faisois à mon ami ; triste, rêveur, inquiet ; voilà la source de cette mélancolie où tu m'as vu plongé ; c'est pour tâcher d'étouffer par l'absence une passion malheureuse, que je m'éloigne de ces lieux. Je comptois même partir sans revoir Zéloïde ; hier, conduit dans ce bois par ma rêverie, je la trouvai qui s'y promenoit seule. Je ne sais si ma tristesse, ma langueur, mon attendrissement à la vue d'une personne que j'adorois, & dont j'allois me séparer pour toujours, & des pleurs que je ne pus retenir en lui parlant de mon départ, lui découvrirent le secret de mon cœur ; mais elle-même émue, agitée, quelques larmes mouilloient aussi ses beaux yeux, lorsque l'abord imprévu d'Arimant nous jetta dans un trouble...

ARASPE.

Ah, Seigneur ! je connois Arimant ; ce trouble seul suffit pour souffler dans son cœur tout le poison de la plus noire jalousie ; & dans les premiers transports de sa fureur, il n'est point d'excès & d'emportemens dont il ne soit capable ; je tremble pour vous & pour Zéloïde.

OROSMIN.

Araſpe.... des preſſentimens funeſtes, dont je ne puis me rendre le maître, ſemblent juſtifier tes craintes. Quelques efforts que je faſſe pour les écarter, j'ai toujours devant les yeux les images ſanglantes, & le ſpectre hideux d'un ſonge qui cette nuit m'a ſaiſi d'horreur & d'épouvante. Il m'a ſemblé que j'entrois dans un Temple obſcur, & qu'un vieillard pâle, défiguré, ſe levant à moitié de ſon tombeau, avançoit vers moi les bras pour m'embraſſer ; je courois à lui, lorſqu'une horrible furie que je ne diſtinguois d'abord qu'à la lueur des langues enflammées des ſerpens qui ſiffloient ſur ſa tête, allumant tout-à-coup ſon flambeau, m'a fait voir Zéloïde expirante au milieu des flammes d'un funèbre bûcher. Ne pouvant contenir la douleur & l'effroi que mon ame reſſentoit à ce ſpectacle, je me ſuis éveillé ; mais le jour n'a point diſſipé & ne diſſipe point encore le trouble de mes ſens. Les impreſſions de pitié, d'horreur & d'émotion que ce ſonge m'a laiſſées, ſe répandent ſur tout ce que je vois. Croirois-tu que cet Inconnu, qu'on va livrer au ſupplice, m'allarme, m'attendrit, m'inquiète & m'effraie ? Le ton ſanguinaire & farouche dont Arimant

chargeoit ſon accuſation, excitoit en moi des frémiſſemens. Lorſque le Conſeil de guerre l'a laiſſé le maître de ſe faire juſtice du meurtre de ſon eſclave, il m'a dans l'inſtant jeté un regard, que ſa haine contre moi ſembloit animer d'une joie cruelle. Pourquoi ce regard? Connoîtrois-je cet Étranger? Aurois-je quelques raiſons de m'y intéreſſer? Araſpe... je ne ſais... mais une voix ſecrète crie au fond de mon cœur.... je voudrois voir ce malheureux Inconnu...

ARASPE.

Le voici qu'on conduit à la mort.

SCÈNE III.

OROSMIN, ARASPE, MÉTROBATE *enchaîné*, GARDES.

OROSMIN.

Ce vieillard!... peut-on être aſſez barbare!... ſon air.... ſon aſpect vénérable... Etranger dans ces lieux, qu'y cherchiez-vous?

MÉTROBATE.

Mes enfans.

OROSMIN.

Sont-ils dans ce camp ?

MÉTROBATE.

Je ne ſais. Depuis près de vingt années j'ai parcouru toute l'Inde ; je croyois toujours que chaque nouvelle contrée où j'arrivois, alloit enfin les offrir à ma tendreſſe ; mais l'eſpoir & les jours d'un père infortuné devoient ici finir ſous les coups d'un bourreau.

OROSMIN.

Que mon ame eſt émue !... Quelle eſt votre patrie ?

MÉTROBATE.

Hier, lorſqu'on m'arrêta, je voulus me faire connoître ; on m'interrompit toujours avec emportement.

OROSMIN.

Quel excès d'horreur & d'iniquité ! On refuſa de vous entendre ?

MÉTROBATE.

Oui, Seigneur. On veut mon ſang.

OROSMIN.

Tout le mien frémit ! Ah ! c'eſt la main des

Dieux même qui m'a conduit ici. Sans vous avoir vu, un cri puissant, & qui sans doute étoit leur ouvrage, s'élevoit pour vous dans mon ame.... chaque mot que vous prononcez.... ces regards pleins de larmes que vous jettez sur moi, sont autant de traits qui la déchirent. La pitié seule ne fait point ressentir tous les mouvemens que j'éprouve.... Je suis dans un saisissement.... Il me semble que vous ne m'êtes point inconnu?

MÉTROBATE.

Il me semble aussi, Seigneur, que je ne vous parle point aujourd'hui pour la première fois, & que votre vue m'attendrit encore sur l'excès de mes malheurs. Il n'en fût jamais de si cruels! Ce perfide dont on veut venger la mort, étoit mon esclave; il m'enleva mon fils; hélas! mon fils, s'il vit, il est à peu-près de votre âge; mon fils vendu chez des peuples barbares, y gémit peut-être depuis vingt ans dans les fers! Sa sœur, qui n'étoit encore qu'au berceau, & qui nous fut enlevée presque dans le même-tems, sa sœur est peut-être à présent exposée à tous les opprobres d'un esclavage honteux! Tel est le sort que je crains pour mes malheureux enfans; leur tendre mère expira de douleur dans mes bras; & vous voyez le destin de leur père.

OROSMIN.

Je vais parler à Arimant ; je vais lui reprocher la façon indigne dont il abuse de l'autorité que son rang lui donne dans ces lieux. Fussiez-vous né du sang le plus obscur, son action seroit horrible. Hélas ! tout annonce en vous une illustre naissance.

MÉTROBATE.

J'ose dire que du côté de la fortune & des honneurs, je n'avois rien à desirer, & que dans Bagdat....

OROSMIN.

Dans Bagdat !

MÉTROBATE.

C'est ma patrie...

OROSMIN.

Qu'entends-je ! votre patrie ? Quels soupçons ! Quel nouveau trouble vient m'agiter... Ces mouvemens confus que je ressentois... Votre fils, lorsque vous le perdites, quel âge avoit-il ?

MÉTROBATE.

Il avoit cinq ans.

OROSMIN.

Grands Dieux !

MÉTROBATE.

Quoi, Seigneur, connoîtriez-vous ?..

OROSMIN.

J'ai peine à respirer !.. La fortune a conduit dans cette armée un Étranger...

MÉTROBATE.

Eh bien, Seigneur ?

OROSMIN.

Il fut enlevé dans Bagdat, à cet âge, de la maison de son père, par un esclave.

MÉTROBATE.

Ah, c'est sans doute mon fils ! c'est lui ! que je le voie ! Je pourrois t'embrasser, mon cher fils ! Seigneur, cet Étranger ne vous a-t-il pas parlé de sa famille, de Métrobate ?..

OROSMIN.

Métrobate !...

MÉTROBATE.

C'est mon nom ; c'est le nom de ce père malheureux, dont vous voulez défendre les jours, mais à qui la vie ne sauroit être qu'à charge, s'il ne retrouve pas son fils.

OROSMIN, [illegible]

Voyez-le à vos [illegible] ses larmes.... ô le plus [illegible] des pères! en quel état! [illegible]

(*Lui ôtant ses fers;* [illegible])

SCENE IV.

OROSMIN, MÉTROBATE, ARIMANT, ARASPE, [illegible]

ARIMANT.

DE quel droit ôtes-tu [illegible] minel?

OROSMIN.

Un criminel! mon pere!

ARIMANT.

Tu l'as donc reconnu? [illegible] toute ma haine, & que je [illegible] parce qu'il t'a donné le jour. [illegible] duisez-le au supplice.

OROSMIN, [illegible]

Au supplice! [illegible]

ARASPE, *se mettant entr'eux.*

Seigneurs!...

ARIMANT.

Ah! cette main aujourd'hui verſera tout le tien; mais je veux que tu emportes aux enfers l'horreur d'avoir vu ton père expirer ſous la main d'un bourreau; je veux que tu te reproches d'être la cauſe de ſa mort; c'eſt pour me venger de toi, perfide, que j'ai pourſuivi ſur lui la rigueur de la loi.

OROSMIN.

Je vois avec mépris ton impuiſſante rage. Crois-tu que tenant dans ce camp un rang égal au tien, je ne vais pas obtenir qu'à la vue de l'armée, & par la voie des armes, il me ſoit permis de te confondre, de te punir & de juſtifier mon père.

ARIMANT.

Eh bien! viens, j'accepte ce combat; & je me flatte même que l'horreur qu'il va te préſenter, ne cède point à celle que je t'avois préparée. Songe, ſi tu expires ſous ce fer, qu'auſſi-tôt, au même lieu, une main infâme y confondra le ſang de ton père avec le tien; mais ſi je ſuccombe, ſonge aux loix de ce pays; ſonge que dans ces lieux, lorſque l'époux meurt, ſa femme eſt brûlée avec lui ſur le

même bûcher, & que je ne puis donc expirer ſous tes coups, que tu ne perces en même-tems le ſein de ta Zéloïde... Tu frémis?

OROSMIN.

Ah! barbare!

ARIMANT, *ſortant.*

Je vais t'attendre.

SCÈNE V.

OROSMIN, MÉTROBATE.

OROSMIN.

IMMOBILE & ſaiſi d'horreur, qu'ai-je entendu! quel funeſte combat! Cruel! eh! que t'a fait une innocente épouſe pour expoſer ſes jours? Zéloïde!... Zéloïde expirante!... Dieux! impitoyables Dieux! l'ombre la plus criminelle, au fond des enfers, entre les mains des furies, fut-elle jamais en proie à des coups auſſi cruels que ceux dont ce barbare cherche à me déchirer!

MÉTROBATE.

Ah, mon fils!

OROSMIN.

Ah, mon père ! lorſque dans vos embraſſemens je devrois goûter la joie la plus pure ; lorſque dans votre ſein, je ne devrois verſer que des larmes de tendreſſe ; déſeſpéré, confondu, d'horreurs environné, j'abhorre le jour qui m'a vu naître ! Viens, monſtre que l'enfer a vomi, viens ; je me livre à tes coups ; frappe, déchire, invente des tourmens, fais-les durer au gré de ta rage ; mais épargne un père malheureux, épargne une innocente épouſe ; victime de tes fureurs, je m'y livre ; mais ne m'en rends point le complice...

SCÈNE VI.

OROSMIN, MÉTROBATE, ZÉLOIDE.

ZÉLOIDE.

Seigneur, que viens-je d'apprendre ! Quel ſpectacle ſe prépare pour moi...

OROSMIN.

Ah, Madame ! à quel époux les Dieux ont-ils uni votre ſort ? Vous voyez mon père, un père

qui depuis vingt années, de climats en climats, accablé par l'âge & les ennuis, cherchoit un fils trop cher à sa tendresse. Vous voyez encore les fers dont il étoit chargé lorsque je l'ai reconnu. Un instant plus tard, son sang alloit arroser ces lieux. C'est à mon père, qu'Arimant veut arracher & l'honneur & la vie.... Ah! cachez-moi vos larmes; ou changez le cœur d'un furieux....

ZÉLOIDE.

Moi, changer son cœur! Je n'y suis plus qu'un objet de haine & de mépris. C'est lui-même, c'est lui qui vient de m'annoncer votre horrible combat... Quoi? vous & mon époux, l'un pour l'autre à la mort dévoués, sanglans, percés de coups!... Ah! Seigneur, je me rappelle le jour où je vous vis pour la première fois: que mon cœur se trompoit! loin d'être troublé par des pressentimens funestes, il sembloit que votre vue lui offroit un objet qu'il devoit chérir. Hier, quand vous m'apprîtes votre départ, vous vîtes mon attendrissement; il me rend criminelle aux yeux de mon époux; mais est-ce votre main qui devoit m'en punir?

MÉTROBATE.

Non, Madame, la main de mon fils n'est point

réservée à l'horreur de causer vos malheurs ; j'ignore par quel crime les Dieux sont irrités ; mais puisse mon sang répandu les appaiser sur vous deux ! (*Il veut prendre & se frapper de l'épée de son fils, qui l'arrête.*) Pourquoi me refuser ce fer ? Laissez-moi m'affranchir par ma mort, & vous affranchir l'un & l'autre d'un état trop affreux.

OROSMIN.

Oui, le plus affreux où jamais un mortel fut plongé ! Amant barbare ! voilà le cœur où s'adressent mes coups. Zéloïde, l'objet de tous mes vœux, Zéloïde.... demain ne sera plus... sa jeunesse, sa beauté.... ces traits que j'adore.... dévorés par les flammes... je la livre moi-même à la mort la plus cruelle... ma main allume le bûcher... je vois les pleurs... j'entends les cris que la douleur... non, Madame, non, mon bras ne s'armera point contre vous... Mais qui défendra donc mon père ? Qui vengera son honneur, le mien ? Le glaive d'un bourreau est suspendu sur la tête de ton père, fils indigne...



SCENE VII.

OROSMIN, METROBATE, ARASPE.

ARASPE, *à* [illegible]

SEIGNEUR, tout le camp [illegible] [illegible] je ne puis même vous [illegible] que [illegible] mant est à son comble : [illegible], il demande où vous êtes, & que [illegible] de ne vous point voir paroître, [illegible] l'affront dont on veut vous [illegible], ne [illegible] encore vengé.

OROSMIN, *regardant avec* [illegible] *Z*[illegible] *&* [illegible] *pere.*

Allons... allons, Araspe.



SCÈNE VIII.

MÉTROBATE, ZÉLOIDE.

ZÉLOIDE.

O DIEUX ! c'en eſt donc fait ; mon époux va périr ?

MÉTROBATE.

Non, Madame, non ; le malheur attaché à ma vie l'emportera ſur toute la valeur de mon fils. Fut-il jamais un père plus infortuné ! On m'enlève mes enfans ; toutes mes recherches ſont vaines ; ce n'eſt qu'au bout de près de vingt années, qu'un perfide neveu, au lit de la mort, me fait appeller pour me déclarer qu'il eſt la cauſe de tous mes maux : il m'aſſure que ma fille eſt dans Ormus ; mais il ignore quelle a été la deſtinée de mon fils, & s'il vit encore. Je pars pour Ormus. Nouvelles alarmes ! Cette ville vient d'être abandonnée à toutes les horreurs de la guerre ; je n'y trouve ceux qui devoient me rendre ma fille, que pour apprendre qu'elle eſt tombée dans de nouveaux fers, & qu'avec pluſieurs autres jeunes perſonnes de ſon

ſexe, elle a été emmenée captive dans ce camp. Je m'y rends auſſi-tôt. Le premier homme que j'y rencontre, c'eſt cet eſclave qui s'étoit chargé d'enlever mes enfans; il veut fuir; je l'arrête; il oſe lever ſur moi un poignard qu'il tenoit caché; je le préviens; il tombe; votre époux arrive; il me fait conduire à ſa tente; je veux lui raconter mes malheurs; mais à peine ai-je prononcé mon nom, que ſa fureur contre mon fils lui fait imaginer le trait de vengeance le plus affreux!

ZÉLOIDE.

Dieux! qui liſez au fond des cœurs, & qui ſavez ſi le mien a jamais formé un deſir qui puiſſe offenſer mon époux, Dieux juſtes! devrois-je être la cauſe de tant d'horreurs?

MÉTROBATE.

Vous n'en êtes, comme mon fils & moi, que la déplorable victime; mais, Madame, vous devez être ſi chère à ceux qui vous ont donné le jour! Verront-ils ſans frémir, le danger & la mort cruelle où vous expoſe un trop barbare époux? N'empêcheront-ils point ce funeſte combat?

ZÉLOIDE.

Perſonne ici ne s'intéreſſe à mon ſort. Seigneur,

vos enfans ne sont pas les seuls infortunés que le ciel semble n'avoir fait naître, que pour éprouver des malheurs. Sans parens, sans appui, j'ignore jusqu'aux lieux où je reçus la naissance; c'est son esclave qu'Arimant a épousée; j'étois au nombre des captives que les vainqueurs, après la prise d'Ormus, emmenèrent dans ce camp.

MÉTROBATE.

Ah! Madame, vous aurez donc sans doute vu ma fille? Vous seroit-elle connue? S'il faut que son père & son malheureux frère périssent dans ces lieux, Madame, ayez pitié d'elle. Les remords se font sentir aux cœurs les plus barbares; & votre époux, lorsque sa fureur se sera assouvie dans notre sang, ouvrira sans doute les yeux sur les excès de sa rage; il reconnoîtra l'injustice de ses soupçons; vos charmes reprendront sur son cœur l'empire qui leur est dû; alors, Madame, souvenez-vous d'une infortunée, compagne de votre esclavage, & qui, comme vous, n'étoit pas née pour être dans les fers; faites chercher la malheureuse Félime, protégez-la...

ZÉLOIDE.

Félime; Seigneur!... c'est le nom que je portois avant que d'être l'épouse d'Arimant....

MÉTROBATE.

O ciel!... se pourroit-il?... ces traits qui d'abord ont frappé mon cœur, & où je retrouve.... plus je les considère..... tous ceux d'une tendre épouse....

ZÉLOIDE.

Seigneur, faites cesser mon saisissement.. Chez qui votre fille étoit-elle esclave dans Ormus?

MÉTROBATE.

Cher Narsès.

ZÉLOIDE, *tombant à ses genoux.*

Chez Narsès! je me meurs! Barbare époux sur qui tes coups alloient-ils tomber!.. Courons à mon frère...

MÉTROBATE, *voyant entrer Arimant.*

Ah! ma fille, il n'est plus; j'apperçois son bourreau.



SCÈNE IX.

MÉTROBATE, ZÉLOIDE, ARIMANT.

ZÉLOIDE.

Epoux cruel, qui viens-tu d'immoler? Il ne te reste plus qu'à sacrifier la sœur; c'est le sang de mon frère que tu viens de répandre.

ARIMANT.

Son frère!...

MÉTROBATE.

Oui, barbare; ton épouse est ma fille. Après tant de soins, d'inquiétudes & d'ennuis, lorsque j'arrivois enfin dans les lieux où je devois la retrouver, ta main m'y préparoit un trépas honteux; ta main vient d'y massacrer mon fils. Achève, mets le comble à tes fureurs; frappe... Tu parois trembler? Pour que rien ne te retienne, crois que je me trompe & qu'elle n'est pas ma fille...

ARIMANT.

Ah! quand je voudrois en douter, les remords qui s'élèvent en mon ame, suffiroient seuls pour m'en convaincre. Je vois que le ciel étoit trop

juste, pour ne pas tromper la rage que m'inspiroit une indigne & cruelle jalousie. Orosmin n'a point succombé sous mes coups...

MÉTROBATE.

Mon fils vivroit!...

ARIMANT.

Il m'a vaincu, désarmé... Le voici lui-même, qui vient vous rassurer.

SCÈNE X ET DERNIÈRE.

MÉTROBATE, ARIMANT, ZÉLOIDE, OROSMIN.

MÉTROBATE, *embrassant Orosmin.*

AH! mon fils, je te revois! Grands Dieux! ce jour où il sembloit que vous vouliez épuiser sur moi les traits les plus cruels; ce jour étoit marqué par votre bonté pour mettre un terme à mes malheurs, & pour être le plus heureux de ma vie! Mon fils, je t'ai retrouvé! j'ai retrouvé ta sœur! Tu la vois...

OROSMIN.

Zéloïde!...

MÉTROBATE.

Cet intérêt, ce charme, ces nœuds secrets de la Nature & du sang, avoient déja préparé vos cœurs à cette douce reconnoissance. Mes enfans, (*Les serrant dans ses bras*) après tant d'années de peines, de soupirs & de regrets, quel plaisir de vous recevoir dans mes embrassemens !

ZÉLOIDE.

Mon père, n'y recevrez-vous pas aussi mon époux ?

ARIMANT.

Votre époux ! Pouvez-vous me donner ce nom ? Ah ! je me fais horreur à moi-même ; & si dans ces lieux, par une loi barbare, ma mort n'entraînoit pas la vôtre, ma main, en versant mon sang, vous auroit déja tous vengés.

MÉTROBATE.

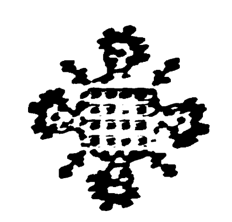
Arimant, suivez-nous au Temple, où je vais offrir un sacrifice & rendre grâces aux Dieux. Leur bonté, après tant de traverses, vient de me rendre le plus heureux des pères ; espérons qu'après des momens si cruels, ils vous rendront aussi le plus heureux des époux.

FIN.

ARLEQUIN
AU SERRAIL,
COMÉDIE EN UN ACTE.

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Comédie Italienne, le 29 Mai 1747.

JE venois d'achever [illegible] ; [illegible] *siper tout le lugubre* [illegible] *remplie, je cherchai* [illegible] *que idée folle, bizarre,* [illegible] *qu'on joue de ces especes de* [illegible] *qu'il y en a eu peu, je* [illegible] *applaudies, (ce ne* [illegible] *pre) mais qui aient* [illegible] *qu'en la lisant, on* [illegible] *le genre de ces sortes de P*[illegible]



ACTEURS.

LE BACHA.
FATIME.
ANGÉLIQUE.
COLOMBINE.
OCTAVE.
ARLEQUIN.
SCAPIN.
SUITE DU BACHA.
FEMMES DE FATIME.

La Scène est dans les Jardins du Serrail du Bacha de Gerbe, petite Isle dans la Méditerranée.



ARLEQUIN AU SERRAIL, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

La toile se leve ; on voit Octave au fond du Théâtre, assis à la turque, & plongé dans une profonde méditation. Plusieurs esclaves arrivent, dressent une table & la couvrent de plats. Un gros ours, s'avançant gravement, va mettre aux pieds d'Octave un paquet de [illegible] qu'il porte dans sa gueule ; il renverse en [illegible] la table, & cause tant de frayeur aux esclaves, [illegible] voyant vouloir s'élancer, qu'ils s'enfuient, en se précipitant les uns sur les autres.

ARLEQUIN, *se dépouillant de la peau d'ours, & montrant à Octave le paquet de racines.*

CE dîner que le Prophète Mahomet nous envoie si miraculeusement, n'excite pas l'appétit; & j'ai bien du regret à celui que j'ai renversé.

OCTAVE.

Gourmant !

ARLEQUIN.

La fumée des mets affectoit agréablemement mon odorat; & je sais que le Bacha avoit ordonné que notre table fût servie comme la sienne pendant notre séjour à sa Cour.

OCTAVE.

C'est sur-tout ici qu'il faut en imposer par les apparences d'une vie mortifiée.

ARLEQUIN.

Morbleu, n'y restons donc pas long-tems; je n'aime point à faire diète; & d'ailleurs je trouve que nous commençons à jouer gros jeu. Tandis que nous n'avions affaire qu'à certaines gens, cette Comédie me paroissoit assez plaisante; nous ne courions aucuns risques; mais aujourd'hui nous voici dans le Palais du Bacha... Monsieur, si vous

aviez ſuivi mon conſeil, nous n'aurions point accompagné ſes Députés; nous l'aurions attendu dans notre forêt.

OCTAVE.

Tout ce que j'ai fait juſqu'à préſent, avoit-il d'autre objet, que de m'introduire dans ce lieu dont l'aſpect t'épouvante? Angélique m'eſt enlevée par des Corſaires ſur les côtes de Sicile. Après bien des recherches, j'apprends qu'ils l'ont vendue au Gouverneur de cette île. Étranger, ſans ſecours, comment l'arracher à un rival ſi puiſſant? Je cherchai quelque ſtratagème qui pût l'engager à m'appeller lui-même dans ſon ſerrail. Je me retirai dans une forêt peu éloignée de ſa Cour; cette grande barbe, cet habit extraordinaire, la vie auſtère que l'on croyoit que nous menions en imposèrent bientôt au peuple; on vint me conſulter de tous côtés; & entre cent prédictions, trois ou quatre juſtifiées par le haſard, ont fait tant de bruit que le Bacha, comme je l'avois eſpéré, a ſouhaité de me voir.

ARLEQUIN.

A quoi, diable, vous menera cette maudite entrevue? Pouvez-vous eſpérer de le tromper, & tous ſes Courtiſans?

OCTAVE.

Eh ! mon ami, en ſouhaitant de me voir, il a achevé d'accréditer & de mettre à la mode le préjugé où l'on eſt ſur mon compte; & à la Cour, plus qu'ailleurs, le préjugé décide, la mode gouverne, & l'erreur triomphe. La prévention faſcinera les yeux, captivera les oreilles; elle écartera l'examen ſcrupuleux, pour ſe livrer à une admiration aveugle. On m'attend comme un homme extraordinaire; & ſans chercher à approfondir ce qui en eſt, on donnera un ſens avantageux à toutes mes paroles; & ſi je voulois dans la ſuite déſabuſer tous ces gens-ci ſur ma prétendue miſſion & les faux preſtiges qui les ont éblouis, ils ne me croiroient pas moi-même.

ARLEQUIN, *ſe grattant le cou.*

Malgré ce beau raiſonnement, le cou me démange.

OCTAVE.

Ceſſe de t'inquiéter; le ſuccès couronnera mon entrepriſe... j'entends du bruit...

ARLEQUIN, *effrayé.*

C'eſt le Bacha ?

OCTAVE.

Non ; c'eſt quelqu'un de ſa ſuite, aux dépens de qui tu peux te divertir, tandis que je vais examiner ce qui ſe paſſe au port.

ARLEQUIN, *ſe vêtiſſant d'une grande robe brune, & mettant une fauſſe barbe.*

Ne tardez pas ; ſi le Bacha venoit ; je hais les Bachas ; ce nom ſeul me confond ; je ne me pique pas d'être un fourbe auſſi effronté que vous ; je ſuis quelquefois tenté de croire que vous êtes un vrai Derviche.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN, *après avoir d'abord parlé par ſignes & contrefait le muet.*

MONSEU, je ſuis un des muets du Serrail.

ARLEQUIN.

Ah ! .. Vous êtes muet ? Eh bien, M. le Muet, qu'avez-vous à me dire ?

SCAPIN.

Que je ſuis dans des inquiétudes mortelles, Monſeu.

ARLEQUIN.

Tant pis.

SCAPIN.

Que je ſouffre beaucoup, Monſeu.

ARLEQUIN.

J'en ſuis fâché.

SCAPIN.

Je ſuis chargé de la garde des femmes....

ARLEQUIN.

De la garde des femmes?

SCAPIN.

Comme muet, & ſans conſéquence, je puis entrer quand je veux dans leurs appartemens. Ah! qu'elles ſont belles, Monſeu! qu'elles ſont belles! Que de charmes elles étalent ſans ceſſe à ma vue!

ARLEQUIN.

Et vous avez de grandes démangeaiſons de parler à tous ces charmes-là?

SCAPIN.

Il est vrai. N'est-il pas bien cruel d'être obligé de me taire ?

ARLEQUIN.

Sans doute.

SCAPIN.

Mais, si je parlois, ne seroit-il pas bien triste d'être pendu ?

ARLEQUIN.

Certainement. Par quel hasard, s'il vous plaît, vous trouvez-vous muet ?

SCAPIN.

N'étant pas assez riche pour avoir un serrail à moi, je crus qu'il seroit fort agréable de vivre dans celui des autres ; & j'engageai un Marchand d'esclaves, de mes amis, à me présenter au Bacha, comme un muet des plus rigides.

ARLEQUIN.

Fort bien. Les beautés dont vous êtes le gardien, sont-elles en grand nombre ?

SCAPIN.

Elles sont dix.

ARLEQUIN.

Apparemment que parmi ces dix, il y en a quelqu'une à qui votre cœur donne la préférence ?

SCAPIN.

Non, Monſeu, non. Je les aime toutes. Ah! ſi vous les voyiez, ce ſont, ou de beaux grands yeux noirs, pleins de feu, ou de beaux yeux bleus, tendres & languiſſans. Ce ſont des tailles fines & légères, ou de ces tailles dont l'embonpoint charmant ſemble reſpirer la volupté. Mon cœur, dans un combat perpétuel, ne peut décider entr'elles; il va de celle-ci à celle-là, de l'une à l'autre; & le ſoir, lorſque je ſuis ſeul, je voudrois leur avoir parlé à toutes.

ARLEQUIN.

Aux dix! Diantre, pour un muet, vous êtes un furieux diſcoureur; & il n'eſt pas poſſible qu'au milieu de tant de femmes, vous ayez toujours été le maître de votre langue.

SCAPIN.

C'eſt pour me tirer de l'embarras, où ſon indiſcrétion vient de me jeter, que j'ai recours à vous. Vous ſaurez que le Bacha avoit fait demander en mariage la fille du Gouverneur de l'île voiſine; elle

lui fut aussi-tôt accordée. Mais tandis qu'on l'amenoit, il s'est amouraché d'une esclave Italienne, que des Corsaires lui vendirent, il y a quelques jours; & croyant toucher le cœur de sa nouvelle maîtresse par un sacrifice brillant, il veut aujourd'hui renvoyer la fille de ce Gouverneur.

ARLEQUIN.

Il a tort.

SCAPIN.

Oh! pour connoître toute son injustice, il faudroit que ce matin vous eussiez vu, comme moi, cette fille charmante, couchée languissamment sur un sopha, dans une parure négligée. Quelques larmes couloient de ses beaux yeux: elle soupiroit; elle s'agitoit; je la regardois, j'admirois; le cœur me palpitoit...

ARLEQUIN.

Vous n'avez pu retenir votre langue? Elle s'est échappée? Vous avez parlé?

SCAPIN.

Hélas oui!

ARLEQUIN.

Eh, que vous a-t-on répondu?

SCAPIN.

Cette belle personne, dans une colère terrible,

vouloit me perdre, appeller le Bacha : j'ai cru vingt fois toucher au dernier instant de ma vie.

ARLEQUIN.

Vous maudissiez bien alors votre talent pour la parole ?

SCAPIN.

Cependant, peu à peu, par mes prières & mes soumissions, je l'ai appaisée : elle a promis de me pardonner, à condition que je viendrois vous parler de sa part, & que je tâcherois de vous mettre dans ses intérêts. Elle vous récompensera magnifiquement. Il faut, par des prédictions effrayantes, arracher le Bacha à son amour pour cette Italienne; & parmi les menaces que vous lui ferez, vous pouvez avancer hardiment que le Gouverneur dont il méprise la fille, est prêt à fondre dans cette île à main armée. Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il y a des intelligences, & que peut-être avant la fin du jour, il y fera une descente.

ARLEQUIN.

Mon ami, je ne suis point un fripon, un fourbe, un imposteur; tout l'or de la terre ne me tenteroit pas : mais comme ce que vous desirez s'accorde avec les intentions de notre grand Prophète, je vous rendrai service. Allez au port; vous y

trouverez mon camarade, un honnête homme comme moi; il vous instruira de ce que vous devez faire.

SCAPIN, *voulant l'embrasser.*

Permettez que je vous embrasse, mon cher Derviche.

ARLEQUIN, *se reculant gravement.*

Je vous permets de baiser le bas de ma robe. Allez, mon cher muet; mais, si vous restez encore long-tems au serrail, je crains bien que quelque jour un peu trop d'éloquence à la vue des femmes, ne vous porte malheur.

(*Scapin sort.*)

SCÈNE III.

ARLEQUIN, *seul.*

CE muet, celle qui l'envoie, la descente d'un ennemi sur cette côte, & le désordre qu'elle y causera sans doute, pourront aider à nous tirer du mauvais pas où l'amour de mon Maître nous a mis... Mais, que vois-je!... Colombine!... ma chère Colombine!.... Sans nous découvrir

d'abord, jouissons du plaisir de lui entendre dire combien elle souffre, séparée de son cher Arlequin.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Approchez, la belle enfant; rien n'échappe à ma science : n'êtes-vous pas une certaine Colombine qui futes enlevée sur les côtes de Sicile le jour même que vous deviez épouser un garçon fort aimable, nommé Arlequin ? Vous venez sans doute me consulter sur la destinée de ce pauvre garçon, & sur ce qu'il fait, éloigné de vous ?

COLOMBINE, *froidement.*

Non, Monsieur, non.

ARLEQUIN, *la contrefaisant.*

Non, Monsieur, non.

COLOMBINE.

Je ne crois pas qu'il ait l'honneur d'avoir une destinée; & d'ailleurs, en quelque pays qu'il soit, je sais ce qu'il fait, comme si je le voyois.

ARLEQUIN.

Vous le savez ?

COLOMBINE.

Oui : il est à table, ou à dormir.

ARLEQUIN, *à part.*

Plût au ciel, & que le diable eût emporté le Bacha ! (*Haut.*) En vérité ce pauvre Arlequin étoit bien fou de tant s'affliger le jour de votre enlèvement

COLOMBINE.

Il étoit donc bien triste ?

ARLEQUIN.

Il n'a peut-être de sa vie soupé d'aussi mauvaise grace que ce soir-là.

COLOMBINE.

J'étois aussi assez triste.

ARLEQUIN.

Un ami charitable, pour l'arracher à sa douleur, le mena au cabaret...

COLOMBINE.

Où il s'enivra ?

ARLEQUIN.

Là, là.

COLOMBINE.

Le Lieutenant du Vaiſſeau entra dans ma chambre pour me conſoler...

ARLEQUIN.

Et il y réuſſit ?

COLOMBINE.

Là, là.

ARLEQUIN.

Votre Maîtreſſe a été plus fidelle que vous ?

COLOMBINE.

Oh ! ma Maîtreſſe ne ſait pas prendre ſon parti ; elle a toujours à la bouche le nom de ſon cher Octave ; elle pleure ſans ceſſe ; elle a vingt fois menacé le Bacha de ſe poignarder à ſes yeux. Après tout, ce pays-ci n'eſt guère ſupportable : on y voit tant de femmes, tant de femmes & ſi peu d'hommes ! Dites-moi, ne pouvons-nous plus nous flatter de revoir notre patrie ?

ARLEQUIN.

Apprenez que vous reverrez bien-tôt Arlequin ; mais ſa vue ne peut que vous être funeſte, ſi vous lui avez fait quelqu'infidélité. Allons, je vous aiderai moi-même, ſi vous voulez, à vous examiner. Donnez-moi la liſte de vos amans ; je crois qu'elle n'eſt pas courte ?

COLOMBINE.

Je ſuis, je penſe, aſſez jolie pour qu'elle ſoit un peu longue.

ARLEQUIN.

Dites aſſez coquette.

COLOMBINE, *réfléchiſſant.*

Mes amans?... le Lieutenant du vaiſſeau... un peu le Capitaine.... l'Enſeigne...

ARLEQUIN, *avec impatience.*

Tout l'équipage?

COLOMBINE, *réfléchiſſant.*

Le jeune Volontaire.... le jeune Volontaire...

ARLEQUIN, *à part.*

Elle s'arrête long-tems ſur celui-là.

COLOMBINE, *toujours réfléchiſſant.*

Un matin.... rien, rien.... le lendemain.... bagatelle encore.... Et depuis que nous ſommes dans ce Serrail, l'Intendant des jardins...

ARLEQUIN, *traînant ſes paroles comme elle.*

L'Intendant des jardins...

COLOMBINE.

Un ſoir qu'il me trouva ſeule dans le cabinet de verdure....

ARLEQUIN, *à part.*

Aï, aï, aï.

COLOMBINE.

Si vous l'aviez vu ! Il avoit des manières si tendres, si engageantes !...

ARLEQUIN, *à part.*

Io crepo ! (*Haut.*) Eh bien ?

COLOMBINE.

Eh bien !... Je lui dis que j'entendois la voix de ma maîtresse qui m'appelloit, & le laissai-là, en m'enfuyant.

ARLEQUIN, *s'essuyant le front.*

Ouf ! Arlequin l'a échappé belle !

COLOMBINE.

Si vous saviez combien je me divertis à voir briller dans les yeux d'un amant, cette vivacité, cette joie, ces desirs, ces transports que lui inspire un bonheur qu'il ne croit pas éloigné ! J'affecte d'abord de douter de sa sincérité ; peu à peu, je parois me laisser persuader ; ensuite je feins du trouble, de l'embarras, de l'émotion ; & lorsqu'il se croit au moment de triompher, zeste, je m'échappe.

ARLEQUIN.

La belle enfant, ce divertiſſement eſt dangereux : vous pourriez bien quelque jour ne vous pas trouver de jambes pour fuir... mais achevez votre revue.

COLOMBINE.

Elle eſt faite.

ARLEQUIN.

Conſultez-vous encore ; peut-être oubliez-vous quelque choſe ?

COLOMBINE.

Non, non, je n'oublie rien.

ARLEQUIN.

Il y a dans ce ferrail un certain muet... Ne vous a-t-il point parlé ?

COLOMBINE.

Eſt-ce que les muets parlent ?

ARLEQUIN.

Le coquin a une tournure de complaiſance qui pourroit vous avoir éblouie.

COLOMBINE.

Je ne le connois point ; & je puis, vous dis-je, voir Arlequin en toute ſûreté.

ARLEQUIN, *ôtant sa fausse barbe.*

Pénélope moderne, reconnoissez cet époux dont le front a couru tant de hasards.

COLOMBINE.

C'est toi, mon cher Arlequin! Comment as-tu pu pénétrer jusqu'en ces lieux?

ARLEQUIN.

Sous ce déguisement, j'y viens, avec mon Maître, tenter ta délivrance & celle d'Angélique. Tu vois à quels dangers nous nous exposons, & combien vous devez être fâchées, si vous nous avez fait quelque infidélité..... Là, Colombine, entre nous, tu dois me parler à cœur ouvert; ne s'est-il véritablement rien passé entre le Bacha & ta Maîtresse?

COLOMBINE.

Que tu es ridicule!

ARLEQUIN.

Que tu es discrète!

COLOMBINE.

Que tu es effronté!

ARLEQUIN.

Tu ne dis pas tout ce que tu sais.

COLOMBINE.

Et toi, tu ne ſais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Tiens, je me mets à la place du Bacha. Des Corſaires vous amènent devant moi, & vous expoſent en vente; je vous examine : belle taille! phyſionomie charmante! grands yeux noirs & bien fendus! Je vous fais marcher; votre démarche eſt noble & aiſée; enfin l'emplète me paroît bonne de tous points; je vous paye à ces Corſaires. On vous conduit aux bains, de-là dans un appartement où je ne tarde pas à me rendre; je me jette aux genoux de ma belle eſclave; je lui prends la main; je veux, pour gage de ma tendreſſe, couler à ſon doigt un diamant que je lui montre.... Je n'en veux point... Oh! vous l'aurez.... Je ne l'aurai pas.... Vous le prendrez.... Je ne le prendrai point.... Je vous en prie.... Non.... Je le veux.... Comment! comment! finiſſez, finiſſez donc. Je ne me pique pas d'être ſi bien au fait que toi de la façon dont les Bachas font l'amour : mais voilà en gros comme les choſes ont dû ſe paſſer, & à l'égard de toutes ces menaces que tu dis que ta Maîtreſſe a faites de ſe poignarder, ſtile de fille. N'as-tu pas auſſi menacé de te tuer?

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Eh pourquoi ?

COLOMBINE.

Parce que le Bacha ne m'a rien dit qui pût m'alarmer.

ARLEQUIN.

Oh ! il auroit beau te dire ; si le cas arrive jamais, je réponds de ta vie.... Mais j'entends du bruit. Il est bon qu'on ne nous voie pas ensemble ; retire-toi vîte, & va prévenir ta Maîtresse.

SCÈNE V.

ARLEQUIN, OCTAVE.

ARLEQUIN.

AH ce n'est que vous ! Je suis fâché de n'avoir pas fait rester Colombine.

OCTAVE.

Colombine !

ARLEQUIN.

Elle me quitte à l'instant.

OCTAVE.

Colombine ! que t'a-t-elle dit de ma chère Angélique ?

ARLEQUIN, *à part.*

Je veux me divertir un moment... (*Haut.*) Angélique, Monsieur!... Angélique!...

OCTAVE.

Parle vîte. Quel malheur as-tu à m'annoncer ?

ARLEQUIN.

Angélique.... est Sultane.

OCTAVE.

Ô Ciel ! hier encore, elle étoit, à ce qu'on m'a dit, dans la résolution de mourir plutôt que de consentir....

ARLEQUIN.

La nuit fait faire des réflexions aux filles. Le Bacha lui a envoyé de magnifiques présens, & entr'autres, la moitié de sa moustache pour servir d'aigrette à un petit bonnet à la turque qu'elle portera les jours de cérémonie.

OCTAVE.

Je crois, Monsieur le faquin, que vous voulez rire ?

ARLEQUIN.

Tout beau; ne vous fâchez pas; Angélique vous est fidèle.

OCTAVE.

Peux-tu te faire un jeu de ma douleur?

ARLEQUIN.

Colombine va l'instruire de notre déguisement; mais un des muets du serrail n'est-il pas allé vous trouver au port?

OCTAVE.

Il m'a parlé; je lui ai dit d'y rester, & ce qu'il doit faire en cas que le Gouverneur de l'île voisine fasse une descente sur cette côte. On croit avoir apperçu quelques vaisseaux.

ARLEQUIN.

Pendant le tumulte, si nous pouvions nous sauver?

OCTAVE.

J'espère beaucoup & du désordre que causeroit cette attaque, & de la bêtise du personnage à qui nous avons affaire. C'est un homme grossier, ignorant, superstitieux, & fait pour donner dans tous les piéges; j'ai arrêté un vaisseau prêt à faire voile quand je voudrai; le trajet n'est que de dix lieues...

Mais le bruit des tambours, & ces fanfares nous annoncent le Bacha.

ARLEQUIN.

Monsieur.... je ne suis point préparé.... c'est fait de moi.... Vous ne m'aviez pas dit qu'il étoit si laid !

OCTAVE.

Rassure-toi donc, bourreau.

ARLEQUIN, *tout tremblant.*

Je.... je.... je me rassure.

SCÈNE VI.

LE BACHA, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, ARLEQUIN, *suite du Bacha.*

LE BACHA.

VÉNÉRABLE mortel...

OCTAVE, *se détournant comme ne voulant pas regarder des femmes.*

Ordonne à ces femmes de baisser leur voile, si tu veux que je reste ici.

LE BACHA, *à part, faisant signe à Angélique & à Colombine de baisser leur voile.*

Ne vouloir pas voir des femmes!

OCTAVE.

Et fais retirer cette suite inutile dont s'accompagne ton orgueil. Est-ce donc avec ce faste, que tu devrois te présenter devant moi?

LE BACHA *à part, faisant signe à sa suite de sortir.*

Il parle d'un ton d'autorité qui me saisit.

OCTAVE.

Tu es amoureux de cette jeune esclave; tu veux l'épouser...

LE BACHA.

Je l'ai si souvent entretenue de tous les prodiges qu'opère votre profond savoir, que je lui ai inspiré la curiosité de vous consulter. (*Bas*) Persuadez-lui que le bonheur de sa vie est attaché à m'aimer; agréez ce présent; c'est un foible essai de ma reconnoissance.

OCTAVE, *jetant la bourse.*

Des présens! à moi!

LE BACHA, *à part.*

Refuser de l'argent! Tout est extraordinaire dans ce Derviche.

OCTAVE.

L'intérêt de la vérité, & non celui de ta passion, va délier ma langue. Homme injuste, superbe, avare, brutal, intempérant....

LE BACHA *à part.*

Il faut que ce soit un saint personnage pour oser me parler si insolemment.

OCTAVE.

Tandis que l'amour règne dans ton cœur, la foudre gronde sur ta tête.

LE BACHA.

La foudre!

OCTAVE.

Le bras du Prophète est prêt à s'appesantir sur toi.

LE BACHA.

Je tremble!

OCTAVE.

Profite, malheureux, des instans que sa bonté te laisse encore pour désarmer sa colère.

LE BACHA.

Parlez. Que faut-il faire?

OCTAVE.

Profterne, profterne-toi. Par un repentir fincère, tu pourras détourner le coup qui te menace. (*Le Bacha fe profterne au bord du Théâtre.*) Ah! malheureux! mauvais Mufulman! mauvais Mufulman! en te profternant, tu ne tournes pas la face du côté de la Mecque?

LE BACHA.

Pardonnez, je fuis dans un trouble...

OCTAVE.

Quel fcandale! quelle abomination! (*A Arlequin.*) Frère, conduifez-le; & pour fon bien, foyez affez charitable pour lui appliquer vingt coups de ceinture conftellée à la moindre diftraction que vous lui remarquerez pendant fa prière.

Arlequin conduit le Bacha au fond du Théâtre, & le fait fe profterner tout de fon long, & de façon qu'il ne peut voir ce que font les autres Acteurs.



SCENE [illegible]

OCTAVE, ANG[illegible], [illegible]BINE, [illegible].

ANGELIQUE

AH ! mon cher Octave, [illegible] couvrir que vous êtes [illegible]. Je [illegible] frayeurs...

OCTAVE

Ma charmante Angélique, [illegible] de la fortune & de la [illegible] faire. (*A Arlequin* [illegible] de ce Palais, j'imagine [illegible] donnes tes habits à Angélique, & que tu [illegible] les siens.

ARLEQUIN, *se deshabillant avec* [illegible]

S'il ne tient qu'à cela, [illegible]... [illegible], mais, un petit moment de [illegible], s'il vous plaît ; vous sortirez tous [illegible], que [illegible] je moi, dans ce Serrail, avec les [illegible] dame ? La Sultane favorite ? [illegible]

bonne grâce ! (*Il se r'habille vîte.*) Excusez, mon cher Maître ; je ne puis pas faire votre affaire.

OCTAVE.

Si tu veux m'écouter . . .

ARLEQUIN.

Je suis sourd.

OCTAVE.

Tu comprendras . . .

ARLEQUIN.

Je suis une bête, qui ne peux rien comprendre.

ANGÉLIQUE.

Mon cher Arlequin, vous savez tout l'amour que j'ai pour Octave ; entrez dans ma situation ; songez à tout ce que je souffre, en le voyant dans un si grand danger.

ARLEQUIN, *du même ton.*

Ma chère Demoiselle, vous savez tout l'amour que j'ai pour Arlequin ; entrez dans ma situation ; songez combien il me seroit désagréable de lui voir couper le cou.

OCTAVE.

Eh morbleu ! Monsieur le fat, il ne vous en coûtera point cette tête dont vous faites tant de cas.

ARLEQUIN.

Il est vrai que j'ai [illegible]

COLOMBINE.

Mon ami, laisse-moi faire.

ARLEQUIN.

Ah ! & toi aussi ? J'attends [illegible] veuvage ; tu me conseilles comme [illegible] ma femme.

OCTAVE.

Par le [illegible] tous les quatre [illegible]

ARLEQUIN.

Tous les quatre ? Et comment ?

OCTAVE.

Comment ? Comment ? [illegible] je te dis ; & si tu vois que je [illegible] & à t'abandonner ici, [illegible] genoux du Bacha [illegible] couvrant qui je suis, [illegible] introduit dans son Serail.

ARLEQUIN.

Mais....

OCTAVE.

Mais les momens ſont précieux ; un rien peut nous trahir & nous perdre.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Nous ſortirons tous les quatre ?... Vous l'eſpérez ?... Il faut tenter l'aventure.... Mais impa.... impa.... impalarmi.... mi.... mi....

OCTAVE.

Finiſſons.

ARLEQUIN *ôte ſes habits, les donne à Angélique & prend les ſiens, toujours en pleurant.*

S'il n'y avoit que des coups de bâton à riſquer, je les affronterois auſſi courageuſement qu'un autre, mais impa.... impa... larmi...

OCTAVE.

Ote donc cette barbe ; ces déguiſemens ſont néceſſaires à Angélique.

ARLEQUIN, *prenant la robe d'Angélique.*

Moi en femme, pour orner un Serrail!

OCTAVE.

Couvre-toi de ce voile ; je vais ramener le Bacha. (*A Angélique.*) Gardez un profond ſilence.

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, COLOMBINE, OCTAVE, LE BACHA, ARLEQUIN, *ſous les habits & couvert du voile d'Angélique.*

OCTAVE, *s'approchant du Bacha, qui, pendant cette Scène, a toujours été proſterné, le dos tourné aux Acteurs.*

Lève-toi, viens, approche, Bacha. Pour flatter l'orgueil de la beauté dont ton cœur étoit épris, tu voulois renvoyer la fille du Gouverneur de l'île voiſine, malgré la foi que tu lui avois promiſe : ce Gouverneur eſt puiſſant ; & notre grand Prophète, dont il eſt iſſu, juſtement irrité que tu préféraſſes une Eſclave à une Princeſſe de ſon Sang, alloit te frapper, & toute ton île, des plus terribles coups : ta ſoumiſſion l'a déſarmé ; il n'a étendu ſa main vengereſſe que ſur le coupable objet qui te rendoit infidèle ; ſes charmes ne ſont plus...

SCÈNE IX.

LE BACHA, OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

SCAPIN, *contrefaisant le muet, arrive d'un air fort alarmé, & tâche de faire entendre au Bacha, par des signes, que le désordre est dans l'île, & que l'ennemi approche de son Palais.*

LE BACHA.

Qu'est-ce? Que veut-il dire? Où veut-il m'emmener? Pourquoi cet air effrayé? Je ne l'entends point.

OCTAVE.

Tu vas l'entendre. Muet, je délie ta langue, & t'ordonne de parler.

SCAPIN, *au Bacha.*

Seigneur, tout est dans le désordre & la confusion....

LE BACHA.

O Ciel! mon muet parle! Quel prodige!

OCTAVE.

Ce n'est pas le seul [illegible] aujourd'hui frappés. Je [illegible] de la coupable beauté à qui [illegible] plus... (*Octave [illegible]* [illegible] de ; aime-là encore, [illegible]

(*Arlequin fait une [illegible]*

COLOMBINE, [illegible]

Ah ! ma chère Maîtresse, comme vous [illegible] faite !

SCAPIN, [illegible]

Je vous dis, Seigneur, [illegible] moment à perdre ; le Gouverneur de l'Isle [illegible], favorisé par des [illegible] qui se sont [illegible] à lui, vient d'aborder ; il a [illegible] du port ; il s'avance vers ce Palais.

(*On entend un grand [illegible]* ,

LE BACHA.

Je suis perdu !



SCÈNE X ET DERNIÈRE.

LE BACHA, OCTAVE, ANGÉLIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN, SCAPIN, FATIME & *sa suite.*

FATIME.

NON, Seigneur; & ma tendresse vient vous arracher au péril qui vous menace. Mon père n'est descendu dans cette île, que pour me venger. Donnez-moi votre foi: recevez la mienne; au lieu de vous traiter en ennemi, il vous regardera comme un gendre, dont l'alliance & l'amitié lui sont chères.

LE BACHA.

Tout ce que je vois, tout ce que j'entends me confond. Ah! Madame, que la noblesse de vos sentimens, en m'ouvrant les yeux sur vos charmes, me fait rougir de mon injustice!

OCTAVE, *prenant la main du Bacha & celle de Fatime.*

Je vous unis l'un à l'autre, & vous prédis,

Bacha, qu'avant la fin de l'année, il vous naîtra un fils qui n'aura pas moins d'esprit que son père. Je vais au port ordonner que tout acte d'hostilité cesse, & déclarer à votre beau-père, que l'intention du Prophète est, qu'il soit désormais votre ami. (*A Colombine & à Angélique.*) Vous, que l'on me suive avec cette malheureuse. (*Montrant Arlequin.*)

COLOMBINE.

Ma chère Maîtresse, on va sans doute vous jeter à la mer! (*Au Bacha.*) Vous l'avez tant aimée, daignez la protéger.

LE BACHA.

La main du Prophète l'a frappée; je n'oserois m'y intéresser.

ARLEQUIN, *tandis qu'on l'emmène.*

Ah vilain Bacha! maudit Bacha! petit traître!

LE BACHA, *aux Esclaves de la suite de Fatime.*

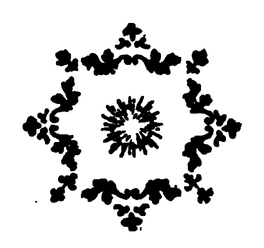
Par vos danses & vos chants, célébrez mon bonheur; & que le père de la charmante Fatime ne trouve ici que des marques de la joie

& du plaisir, dont mon cœur est comblé. *

(*Différens Esclaves, de l'un & de l'autre sexe, forment des danses.*)

* Les uns ont dit qu'il falloit que ce Bacha fût bien bête. D'autres se sont imaginé que cette Pièce, quoiqu'une espèce de farce, renfermoit quelque morale, & ont soutenu que le peuple s'est laissé souvent tromper par des faiseurs de prétendus miracles, qui n'employoient pas même dans leurs moyens autant d'accord, de préparation & de vraisemblances, que mon faux Derviche.

FIN.



LE RIVAL

LE RIVAL SUPPOSÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 25 Octobre 1743.



PRÉFACE.

CETTE Comédie auroit dû être intitulée : *le Rival de lui-même*, ou *le Portrait* ; mais comme il y en avoit déja d'autres ſous ces deux titres, je lui donnai celui du *Rival ſuppoſé*. Malgré le ſuccès qu'elle eut, je la retirai après la première repréſentation * : j'en dirai les raiſons dans la Préface d'une autre Pièce de moi, *la Colonie*, avec laquelle elle fut jouée.

* Elle a été depuis très-ſouvent repréſentée à la Cour & à Paris, & toujours avec beaucoup de ſuccès.



ACTEURS.

LE ROI D'ARRAGON.

D. FRÉDÉRIC, *favori du Roi.*

D. FÉLIX, *père de Dona Léonor.*

DONA LÉONOR.

FLORINE, *femme-de-chambre de Dona Léonor.*

La Scène est dans un château de Don Félix, à cinq lieues de Sarragosse.



LE RIVAL SUPPOSÉ, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE ROI, D. FRÉDERIC.

D. FRÉDERIC.

Enfin nous voici arrivés. Pendant tout le chemin vous ne m'avez pas dit un mot.

LE ROI.

Je rêvois. Ah! mon cher Fréderic, tu souhaitois que je devinsse amoureux!

D. FRÉDERIC.

Sans doute. Adoré de ses sujets, respecté de ses voisins, redoutable à ses ennemis, avec toutes les qualités & cet air charmant d'un jeune héros,

je voyois mon Maître au milieu de la Cour la plus brillante, chercher le plaisir, ne le trouvant jamais, s'ennuyant par-tout...

LE ROI.

Il est vrai, rien ne m'amusoit.

D. FRÉDERIC.

J'étois très-persuadé que cette indolence, cet ennui, cette langueur mêlée d'inquiétude, n'étoit que le besoin d'aimer.

LE ROI.

Mais, en aimant, si je me suis exposé aux peines les plus cruelles ?

D. FRÉDERIC.

Des peines ? Un Roi ? En aimant ?

LE ROI.

Un Roi, comme un autre, quand il veut être aimé pour lui-même, & ne rien devoir à l'éclat de son rang. Je serai peut-être dans ce jour le plus malheureux de tous les hommes.

D. FRÉDERIC.

Oh ! il faut que vous soyez (permettez-moi de vous le dire) le plus ingénieux à vous tourmenter, pour ne pas voir qu'il semble que le Ciel a

voulu arranger votre [illegible] & de façon à [illegible] tre cœur & de vos [illegible] ber entre vos [illegible] huit jours, par votre [illegible], de tous côtés, je cherche [illegible] représente; tous mes [illegible] commencez à [illegible], lorsqu'emporté par l'[illegible] votre suite, vous vous [illegible] parc de ce château; [illegible] voyez des femmes qui [illegible] sanglier pours[illegible] cette espèce de monstre, ne [illegible] instant. Une jeune personne, qui [illegible] d'effroi étoit tombée [illegible] vos yeux l'original [illegible] jours, que vous rencontrez [illegible] mière circonstance, & qui, [illegible] des plus flatteuses.

LE R[illegible]

Ah, la plus [illegible].

D. F[illegible]

Voyons ensuite. [illegible] père, est un vieux seigneur, [illegible],

[illegible]

vivant dans ses châteaux, haïssant la Cour, & qui, sur quelques mécontentemens, s'en étant retiré du tems du feu Roi, n'y a pas reparu depuis treize ou quatorze ans; ainsi ni lui ni sa fille ne vous connoissoient : autre circonstance qui dut vous faire d'autant plus de plaisir, que vous m'aviez dit plusieurs fois, que si jamais vous veniez à prendre de l'amour, vous souhaiteriez que votre rang ne fût point connu de celle que vous aimeriez.

LE ROI.

J'avoue, mon cher Fréderic, que jusqu'à présent j'ai sujet d'être content; je cachai à Don Félix & à sa fille qui j'étois; je pris ton nom : il falloit ensuite, pour revenir ici, me dérober à une Cour toujours inquiète & curieuse; tu m'en facilitas les moyens : j'ai revu plusieurs fois la charmante Léonor; elle m'a avoué que j'étois aimé; je l'ai demandée en mariage à son père...

D. FRÉDERIC.

Ils n'ignorent donc plus l'un & l'autre que vous êtes le Roi?

LE ROI.

Ils ne me croient toujours que Don Fréderic; ta naissance, ta fortune & tes services, indépen-

damment de l'amitié que [illegible] j'ai pour toi, te rendent [illegible], pour que Don Félix n'ait [illegible] m'accorder sa fille : c'est aujourd'hui que nous devons être unis ; mais je veux [illegible] si je suis véritablement aimé ; je vais [illegible] une épreuve... Si elle y [illegible] un cœur aussi tendre, aussi [illegible] que le mien !

D. FREDERIC.

Comme vous ne me [illegible] sein, je crains de [illegible] exemple, ce prétendu [illegible] la Cour, quand [illegible] arriver ?

LE ROI.

Je t'en avertirai par [illegible] un regard...

D. FREDERIC.

Et ces danseurs & ces [illegible] au bout de l'avenue ?

LE ROI.

Ils paroîtront quand [illegible] faire.

D. FRÉDERIC.

Cela suffit; il faut espérer que tout ira bien; & je me divertis d'avance de la surprise & de l'embarras de Don Félix, lorsqu'il verra que vous êtes le Roi; il vous tenoit quelquefois des propos auxquels l'oreille des Souverains n'est pas accoutumée; & son caractère fier, libre, indépendant..

LE ROI.

Me plaît & m'amuse beaucoup.... On vient; c'est lui: songe que je continue à passer ici pour toi, & que tu n'y es que mon valet-de-chambre.

SCÈNE II.

LE ROI, D. FRÉDERIC, D. FÉLIX.

D. FÉLIX.

Qu'on me laisse en paix; ces discours m'ennuient; il est inutile & ridicule même de me le proposer. (*Appercevant le Roi.*) Ah! on ne m'avoit pas dit que vous étiez ici.

LE ROI.

J'arrive dans l'instant.

[illegible]

Vous me [illegible] m'emmener [illegible]

[illegible]

Eh bien, [illegible]

[illegible]

Eh bien? [illegible]

[illegible]

Sans doute. [illegible] me de votre [illegible] une Province?

[illegible]

Dans une Province [illegible] dans mes terres.

[illegible]

Je vous [illegible] nu....

[illegible]

Je n'[illegible] suis trop vieux.

[illegible]

J'aurois cru que [illegible]

D. FÉLIX.

Monſieur, plein de reſpect & de ſoumiſſion pour mon Prince, je ſerai toujours le premier à donner l'exemple de l'obéiſſance qu'on lui doit; mais vous trouverez bon que je n'envie pas l'honneur d'en approcher.

LE ROI.

Je ſais cependant qu'il ſouhaite & qu'il eſpère de vous attacher auprès de lui.

D. FÉLIX.

Il le ſouhaite! Eh pourquoi, s'il vous plaît?

LE ROI.

Pour avoir en vous une perſonne d'un caractère ſûr, d'une probité, d'une candeur éprouvée, incapable de lui farder la vérité, & à qui il pourra donner toute ſa confiance... Vous riez?

D. FÉLIX.

Oui: le Roi ſouhaite de m'avoir auprès de lui, moi qu'il n'a jamais vu, parce que je paſſe pour avoir de la droiture, de la candeur & de la probité? Songez donc que c'eſt me dire qu'il n'en trouve guère dans ceux qu'il voit tous les jours, & que par conſéquent, tout Roi qu'il eſt, il vit en aſſez mauvaiſe compagnie.

LE ROI.

Mais....

D. FÉLIX.

Mais, Monsieur, vous allez être mon gendre; apprenez une fois pour toutes à me connoître. Je ne suis point fait pour être un Seigneur de la Cour; je suis un homme bizarre, ridicule, extraordinaire, qui crois que la haute naissance n'a pas besoin d'être décorée par des titres & des dignités. Quoique je fasse la plus grande dépense, elle n'excède jamais mes revenus; je n'ai pas plus de dettes qu'un simple bourgeois. Je préfère le plaisir d'être bien logé dans mes châteaux, à l'honneur de l'être mal auprès du Prince. En un mot, j'aime mieux me promener dans mon parc & dans des lieux que j'ai embellis, que de valeter dans des anti-chambres avec un tas de gens oisifs, de fades importans, de courtisans empressés, dont l'avidité, l'inquiétude, l'envie, les fausses caresses, les serremens de main, les embrassades, les protestations frivoles, la médisance, la flatterie, la hauteur & la bassesse, forment le tableau le plus pitoyable à des yeux qui ne sont point fascinés par le fol orgueil & l'ambition.

LE ROI.

Puis-je vous répondre ?

D. FÉLIX.

Non, cela feroit inutile; vous ne changerez pas ma façon de penfer; & je ne compte pas de réformer la vôtre.

(*Appercevant Florine.*)

SCÈNE III.

LE ROI, D. FRÉDERIC, D. FÉLIX, FLORINE.

D. FÉLIX.

FLORINE, où eft ma fille?

FLORINE.

Elle fe promène dans le jardin.

D. FÉLIX, *au Roi.*

Allez, allez la trouver, tandis que je vais achever de préparer tout pour votre mariage; elle fera demain votre femme; demain je vous embraffe, & vous fouhaite à l'un & à l'autre un bon voyage; voilà votre chemin pour vous rendre à la Cour, & voilà le mien pour retourner dans celle de mes terres que j'habite ordinairement.

(*Ils fortent.*)

SCÈNE IV.

D. FRÉDERIC, FLORINE.

FLORINE.

ENFIN nous dirons donc adieu à ce triste château, à ces arbres, ces bois, ces jardins où l'on ne voyoit jamais que les mêmes objets?

D. FRÉDERIC.

Cela vous ennuyoit.

FLORINE.

Beaucoup.

D. FRÉDERIC.

La variété vous plaît?

FLORINE.

Infiniment. J'aime le bruit, le monde, à voir aller, venir, courir; je me fais de la Cour l'idée la plus agréable.

D. FRÉDERIC, *voulant l'embrasser.*

Il est sûr qu'avec cette taille de Nymphe, cette physionomie fine, vive, piquante....

FLORINE.

Point, point de démonstrations, s'il vous plaît....

D. FRÉDERIC.

Avec votre gaieté, votre enjouement, vous ne pouvez manquer d'y réussir.

FLORINE.

Je m'en flatte.

D. FRÉDERIC.

Je crains seulement....

FLORINE.

Quoi ?

D. FRÉDERIC.

Que vous n'ayez, comme toutes les jeunes personnes, la fantaisie de vous marier.

FLORINE.

Non, je compte rester fille.

D. FRÉDERIC.

Je ne vous dis pas de rester absolument fille; mais c'est qu'en vérité, il me semble qu'un mari, un ménage, des enfans, tout cela ne va point à votre air.

FLORINE.

Ni à mes idées; j'en ai de plus nobles, de plus élevées,

élevées, de moins communes. Nous allons désormais habiter la même maison; vous êtes à Monsieur; je suis à Madame; parlons-nous à cœur ouvert; gouvernez-vous votre Maître?

D. FRÉDERIC.

On ne peut pas moins.

FLORINE.

Oh! pour moi, je prétends gouverner ma Maîtresse.

D. FRÉDERIC.

Elle sera fort bien gouvernée: vous me paroissez une bonne tête!

FLORINE.

Ce n'est pas que je veuille tenter de faire une grande fortune; je ne suis ni avare, ni ambitieuse; mais j'ai ma petite vanité; & me trouvant placée auprès de la femme du favori du Roi, je compte bien que je jouerai un rôle; que je ferai obtenir des graces, des emplois; que j'aurai ma petite cour.

D. FRÉDERIC.

Vous avez raison, & je vous demande, dès-à-présent, votre protection.

FLORINE.

Dans ces commencemens, vous pouvez m'être utile.

D. FRÉDERIC.

A quoi ?

FLORINE.

A me mettre au fait des petites intrigues, des aventures, des anecdotes vraies ou fausses, anciennes & modernes, qui ont couru ou qui courent sur la plûpart des personnes que nous allons voir.

D. FRÉDERIC.

C'est-à-dire, que vous ne haïssez pas la médisance ?

FLORINE.

Quand je ne l'aimerois pas par goût, une femme-de-chambre n'est-elle pas obligée de l'aimer par état ? Je connois les Grands; ce sont communément des ames dures, ingrates & peu sensibles aux véritables services qu'on leur rend; on ne parvient à captiver leur confiance & leur faveur qu'en les amusant : or je ne veux pas laisser à d'autres le soin d'amuser ma Maîtresse; je tâcherai d'être toujours des premières à savoir la nouvelle du jour, à la faire rire & la divertir de tout ce qui se passera; je conte assez plaisamment; &

quand je veux m'en donner la peine, j'ai le talent d'attraper à merveilles l'air, le ton, le ridicule des gens, & même de les contrefaire en leur présence, sans qu'ils s'en apperçoivent.

D. FRÉDERIC, *voulant encore l'embrasser.*

Vous irez loin ; vous êtes divine, adorable, un vrai trésor pour une personne en place !

FLORINE.

Finissez. J'apperçois nos futurs époux... Il semble qu'ils ont déja l'air fâché. Qu'y a-t-il donc ?

SCÈNE V.

LE ROI, D. LÉONOR, D. FRÉDERIC, FLORINE.

D. LÉONOR.

QUOI ? lorsqu'on va nous unir, je vous vois rêveur, inquiet....

LE ROI.

Ah, Madame !

D. LÉONOR.

Je vous demande la cause d'une tristesse qui

m'alarme ; vous ne me répondez point ; vous levez les yeux au Ciel ; vous ſoupirez.... En un mot, D. Fréderic, expliquez-vous, ou je vais dire à mon père....

LE ROI.

De grace, arrêtez.

D. LÉONOR.

Parlez donc.

LE ROI.

Grands Dieux !

D. LÉONOR.

Que vous me faites ſouffrir !

LE ROI.

Eh bien, Madame....

D. LÉONOR.

Eh bien ?

LE ROI.

Apprenez que je ſuis... un perfide.

D. LÉONOR.

Vous !

LE ROI.

Prêt à conſommer la trahiſon que je vous faiſois, elle s'eſt peinte à mon ame dans toute ſon horreur.

D. LÉONOR.

Vous me trahissiez ! ô Ciel !

LE ROI.

Hier, après avoir obtenu du Roi son agrément pour notre mariage, je me retirois lorsqu'il me rappella : « Mon cher Fréderic, me dit-il, je sais » trop combien tu m'es attaché, pour douter un » instant de toute l'inquiétude que te cause la » mélancolie où tu me vois plongé depuis quel- » ques jours. Croirois-tu que le portrait d'une » jeune personne que je ne connois point, a fait » naître en mon cœur la passion la plus prompte » & la plus vive ? Tiens, vois, examine toi-mê- » me si la Nature a jamais rien formé de plus » beau ; regarde cette bouche, ces yeux : que » d'agrémens, que de finesse, & en même-tems » que de noblesse & de majesté dans tous ces » traits ! Je te laisse ce portrait, ajouta-t-il : in- » forme-toi, aide-moi à découvrir cet adorable » objet : une si rare beauté ne sauroit être incon- » nue. » Jugez, Madame, de la surprise & du trouble où me jettoit ce discours ; voilà le portrait qu'on me faisoit admirer & qu'on m'a confié.

(*Tandis que Dona Léonor & Florine regardent le portrait, le Roi parle à l'oreille de Don Fréderic*

qui ſort du Théâtre pour revenir exécuter la commiſſion qu'il lui donne.)

D. LÉONOR.

C'eſt le mien. Mon père le fit faire, il y a un mois, lorſqu'il me retira du couvent; je le perdis quelques jours après.

LE ROI.

Et le haſard, comme vous voyez, l'a fait tomber entre les mains du Roi. Au lieu de répondre à ſa confiance, de me jetter à ſes pieds, & de lui avouer que j'étois ſon rival, je tâchai de dérober à ſes yeux mon trouble & mon embarras; je combattis ſa paſſion d'un air froid & indifférent : un objet inconnu, lui dis-je, doit-il prendre tant d'empire ſur votre ame ? Cette jeune perſonne eſt peut-être engagée ? Peut-être eſt-elle extrêmement flattée dans cette peinture? Peut-être même n'exiſte-t-elle pas ? Ces traits ſi beaux, ſi raviſſans, ſi bien deſſinés, ſi bien aſſortis, ne ſont ſans doute que l'effet de l'imagination du Peintre. Enfin, Madame, ma perfide jalouſie n'épargna rien de tout ce qui pouvoit étouffer ſa curioſité, ſon amour, & vous ravir une couronne. Je ſuis venu pour preſſer notre mariage; j'ai trouvé Don Félix en arrivant : quoiqu'en proie à l'inquiétude la plus vive,

j'ai eu assez de force sur moi-même, pour ne lui montrer qu'un extérieur tranquille ; mais, lorsque j'ai paru devant vous, cet air de candeur & de sincérité qui relève encore l'éclat de vos charmes, cette joie tendre & ingénue que vous avez marquée en me revoyant, & le Ciel sans doute qui vous destine à faire le bonheur d'un grand Roi, ont confondu mon ame : je n'ai pu déguiser plus long-tems les cruels mouvemens dont je suis agité depuis hier ; vous vous êtes apperçue de mon trouble ; vous m'avez pressé de vous en découvrir la cause ; voilà mon crime avoué : il ne me reste plus qu'à délivrer vos yeux de ma présence, & qu'à aller cacher loin de vous, mon désespoir, ma honte & ma confusion.

SCÈNE VI.

LE ROI, D. LÉONOR, FLORINE, D. FRÉDÉRIC.

D. FRÉDERIC.

Monsieur, il y a là-bas un homme qui vient de la Cour ; il dit qu'on lui a ordonné de faire la

plus grande diligence, & qu'il a un avis de conséquence à vous donner.

LE ROI, *affectant de l'inquiétude & de la crainte.*

Un avis! Qu'est-ce que ce pourroit être? Le Roi auroit-il découvert.... O Ciel!

D. LÉONOR.

Allez, allez vîte voir ce que c'est.... Allez donc.

LE ROI, *en s'en allant.*

Ah! de tous côtés, je ne dois m'attendre qu'à des malheurs!

SCÈNE VII.

D. LÉONOR, FLORINE.

FLORINE.

EH bien, voilà les hommes! Qui n'eût pas cru que ce Don Fréderic vous aimoit véritablement?

D. LÉONOR.

Eh, puis-je douter qu'il ne m'aime?

FLORINE.

La jolie façon d'aimer, d'avoir voulu vous ôter

une couronne ! Le remords l'a pris, me direz-vous; & moi j'aurai l'honneur de vous répondre, qu'au difcours du Roi & à la vue de votre portrait, le premier tranfport, le premier mouvement d'un véritable amant auroit été de s'écrier : Ah ! Sire, je la connois; c'eft Léonor de Mendoce; par le caractère, par l'efprit, & par tous les charmes de la figure, jamais on ne fut plus digne du Trône. Voilà, Mademoifelle, comme eût parlé le pur & fincère amour; toujours défintereffé, toujours prêt à immoler fa propre félicité à celle de l'objet aimé : même en le perdant, il fe fait une douceur, un plaifir délicat du facrifice.

D. LÉONOR.

Quelle aventure !

FLORINE.

Vous l'avez échappé belle, il faut l'avouer. Où en étiez-vous, s'il eût pouffé jufqu'au bout la trahifon, s'il vous eût époufée ? J'en tremble encore. Bien-tôt après les nôces, il feroit retourné à la Cour, mais fans vous; il n'eût eu garde de vous y mener; votre préfence eût découvert au Roi fa perfidie; il auroit au contraire inventé chaque jour de nouveaux prétextes pour vous en tenir éloignée : vous auriez augmenté le nombre de ces

triftes héritières, délaiffées, reléguées dans leurs châteaux, tandis que Meffieurs leurs maris, à la fuite du Prince, au fein des plaifirs, fe livrent à tous les goûts, à tous les penchans, à tous les travers, à toutes les folles & ridicules dépenfes que les faux airs & la fatuité peuvent leur infpirer.

D. LÉONOR, *triftement.*

Eh ! ceffe de m'accabler de tes cruelles réflexions.

FLORINE.

Vous avez raifon, & j'ai tort : c'eft de la gloire qui vous attend, que je dois vous entretenir. L'amour va vous couronner ; vous allez être Reine : quel fort brillant ! que d'éclat ! que de charmes ! L'heureufe place, où l'on peut, à tous les inftans, répandre la joie dans le cœur de tout ce qui nous environne ! Car tel eft notre prévention, notre entêtement pour les Grands, qu'avec un regard, un fourire, un mot qui ne fignifie rien, ils nous rendent contens : il faudroit qu'ils vouluffent être bien haïffables, pour être haïs.



SCÈNE VIII.

D. LÉONOR, FLORINE, LE ROI, D. FRÉDERIC.

LE ROI.

MADAME, je ſuis perdu; vous allez être vengée : un de mes amis m'envoie dire que dans une heure au plus tard le Roi ſera ici.

D. LÉONOR.

Le Roi!

LE ROI.

Oui, Madame, ce Prince, toujours plein de bonté pour moi, & qui ne ſait pas encore que j'ai trahi ſa confiance & ſon amitié, veut honorer mon mariage de ſa préſence : à la ſuite d'une chaſſe dans la forêt voiſine, il ſe fait un plaiſir de me ſurprendre par une petite fête; il viendra maſqué avec cinq ou ſix perſonnes....

D. LÉONOR.

Quel enchaînement de haſards & de coups imprévus!

LE ROI.

Ils vous conduisent au Trône, & moi au comble des disgraces ; je vous perds, je perds l'estime & la faveur de mon Maître : en vous voyant, qu'il va me trouver coupable, ou plutôt, que je devrois lui paroître innocent !

D. LÉONOR.

Dans le trouble où me jette toute cette aventure, que puis-je vous dire ? .. D. Fréderic..... Je dépends d'un père....

LE ROI, *avec dépit.*

Je vous entends, Madame.

D. LÉONOR.

Je dois lui être soumise....

LE ROI.

Certainement ; & comme vous ne doutez pas qu'il ne vous ordonne de ne plus penser à moi ; vous y êtes déja toute préparée ?

D. LÉONOR.

Comme je ne doute pas qu'il ne m'aime tendrement, je vais le trouver ; je ne crois pas qu'il soit à propos que vous m'accompagniez ; vous saurez bientôt ce qu'il m'aura dit.

Elle sort.

LE ROI.

Ah ! je sais à quoi je dois m'attendre! (*Bas à D. Frédéric.*) Tu vois comme elle rompt un entretien qui ne feroit que l'embarrasser, & avec quel art elle prépare une excuse à son infidélité. Funeste épreuve ! Mais du moins j'aurai le plaisir de jouir de sa confusion, lorsqu'elle me connoîtra: reste ici, tandis que je vais me déguiser.

Il sort.

SCÈNE IX.

D. FRÉDERIC, FLORINE.

FLORINE.

VOILA une fâcheuse aventure pour votre Maître !

D. FRÉDÉRIC.

Selon : je puis vous assurer, que dût-il être à jamais exilé de la Cour, il se trouvera heureux, si votre maîtresse lui est fidelle.

FLORINE.

Qu'appelez-vous, fidelle ?

D. FRÉDERIC.

Si elle le préfère au Roi.

FLORINE.

La croyez-vous capable de cette folie ?

D. FRÉDERIC.

Comment ? N'a-t-elle pas avoué à Don Fréderic qu'elle l'aimoit ?

FLORINE.

Bttt.

D. FRÉDERIC.

Ne m'avez-vous pas dit vous-même, qu'il étoit aimé ?

FLORINE.

Aimé... aimé.... comme on l'est des jeunes filles. On nous met au Couvent ; nous ne devons en sortir que pour être mariées ; on aspire donc à ce bienheureux moment : d'ailleurs l'idée d'avoir un carrosse, beaucoup de diamans, des habits magnifiques, de pouvoir dire mes Femmes, mes Gens, d'aller dans le monde, de mettre du rouge, tout cela joint à une certaine curiosité, nous fait donner d'abord une approbation, très-vive si vous voulez, au premier parti sortable qui se présente ; mais cette approbation-là peut-elle être appelée de l'amour ? Parce qu'il s'offre un autre parti plus

avantageux, & que par conséquent on préfère, les hommes doivent-ils crier à la perfidie, à l'infidélité ?

D. FRÉDERIC.

Non, mais les hommes sont des sots de penser à se marier. Quoi ? n'être aimé d'abord que parce qu'on peut devenir un mari ; & ordinairement un mois après, n'être plus aimé parce qu'on l'est ? Parbleu, cela n'est pas flatteur pour l'amour-propre.

FLORINE, *souriant.*

Quand on est bien amoureux, les desirs l'endorment.

D. FRÉDERIC.

Et triomphent de la raison, je le sais. N'est-il pas cruel, qu'avec ce minois-là, il ne dépendra que de vous de faire tourner la tête à l'homme le plus sage ?

FLORINE.

Eh bon Dieu ! à ce ton lamentable, il sembleroit que la vôtre seroit en danger ; je vous prierois de me conter cela pour me faire rire ; mais j'apperçois D. Félix.

SCÈNE X.

D. FRÉDERIC, FLORINE, D. FÉLIX.

FLORINE, *courant à D. Félix.*

MONSIEUR, ma maîtresse vous a-t-elle trouvé, parlé ; vous a-t-elle dit ?..

D. FÉLIX.

Oui.

FLORINE.

L'évènement n'est-il pas des plus singuliers ?

D. FÉLIX.

Fort singulier.

FLORINE.

Vous ne vouliez pas aller à la Cour ; la Cour vient vous chercher.

D. FÉLIX.

Je sais tout le train que je vais avoir chez moi. (*A Don Frédéric.*) Où est votre Maître ? Je le croyois ici.

D. FRÉDERIC.

Dans le trouble qui l'agite, on ne reste pas longtems dans la même place.

D. FÉLIX.

D. FÉLIX.

Il est sûr qu'il ne doit pas être tranquille.

D. FRÉDERIC.

Mais, Monsieur, est-il donc si coupable?

D. FÉLIX.

S'il est coupable? Dès que la colère du Roi aura éclaté, tu verras, mon ami, tu verras s'il ne sera pas généralement fui, méconnu, délaissé, méprisé, blâmé de ceux mêmes qui lui ont le plus d'obligation. Oh! dis-moi, peut-on présumer que des Courtisans, de si honnêtes-gens, accableroient, décriroient, abandonneroient leur ami, leur parent, leur bienfaiteur, s'il ne le méritoit pas?

FLORINE.

Vous raillez? Mais au fond du cœur, vous seriez cependant bien fâché qu'il eût épousé votre fille; il est bien flatteur de penser qu'elle va être Reine, qu'elle donnera des Princes à l'Arragon....

D. FÉLIX.

Eh morbleu! que mes petits-fils ne soient que de bons gentilshommes comme moi: pour en bien soutenir le titre, ils auront encore assez de devoirs à remplir!

FLORINE.

Oh! je ne tiens pas à cet air d'indifférence pour tout ce qu'il y a de plus brillant parmi les hommes; d'ailleurs accordez-vous avec vous-même. Pourquoi restiez-vous dans vos châteaux? Pour n'être pas obligé de faire la cour aux gens en crédit, en faveur? Eh bien, à présent vous ne serez obligé de la faire à personne; au contraire, chacun vous la fera.

D. FÉLIX.

Et chacun m'ennuiera. Je suis accoutumé à vivre uniment, librement, cordialement; je veux des amis: en devenant le beau-père du Roi, je n'aurai plus que des flatteurs.

FLORINE.

Mais....

D. FÉLIX, *vivement.*

Mais, tu veux toujours parler; tu te crois de l'esprit comme les Fées; tu ne feras toute ta vie qu'une petite raisonneuse, qui a du feu, de la vivacité, des tons, des mots, du jargon, pas le sens commun; très-propre à être une suivante de Cour, & à faire la petite importante à la Ville.

D. FRÉDERIC, *apperçevant des Masques.*

Monsieur, voici sans doute le Roi & sa suite.

D. FÉLIX.

Je lui cède la place. Quand il lui plaira de se faire connoître, je tâcherai de lui rendre ce qui lui est dû. (*A Florine.*) Vas dire à ma fille qu'elle vienne.

FLORINE.

J'y cours.

D. FÉLIX, *en s'en allant.*

Ce n'est pas à moi à faire les honneurs à des Masques.

SCÈNE XI.

LE ROI, D. FRÉDERIC, *Troupes de Masques.*

LE ROI, *se démasquant à D. Fréderic.*

VOICI le moment fatal! Tu ne saurois t'imaginer combien je souffre; je crains, j'espère; je voudrois quelquefois n'avoir jamais tenté cette

malheureuſe épreuve ; mais auſſi je ſens que ſi je ne la faiſois pas, il manqueroit toujours quelque choſe à mon bonheur ; il ne ſeroit jamais pur & tranquille. Le maſque aidera à déguiſer ma voix ; ne ſoupçonne-t-on rien ?

D. FRÉDERIC.

Non, je vous en réponds ; le père & la fille...

LE ROI, *remettant ſon maſque.*

La voici ; il ne faut pas qu'elle nous voie enſemble ; éloigne-toi vîte.

SCÈNE XII.

LE ROI *maſqué*, D. LÉONOR.

LE ROI.

Que vois-je ! Quelle eſt ma ſurpriſe ! C'eſt vous, Madame, que Don Fréderic alloit épouſer ? Le perfide ! Il ſait que je vous adore ; je ſuis ſon Roi ; il avoit toute ma confiance : hier encore, ce fut à lui que je m'adreſſai pour tâcher de trouver cet objet charmant, dont le ſeul portrait avoit fait tant d'impreſſion ſur mon ame...

D. LÉONOR.

Puis-je croire, Sire...

LE ROI.

Ah! Madame, ne cherchez point à douter de la paſſion la plus tendre, la plus vive, la plus ſincère dont un cœur ait jamais brûlé!

D. LÉONOR.

Quoi? Sire, je me perſuaderois qu'un grand Roi, qu'on a même toujours peint uniquement occupé de la gloire, inſenſible à l'amour...

LE ROI, *vivement.*

C'étoit à vous qu'il étoit réſervé de m'en faire reconnoître l'empire; & cette inſenſibilité qui ne s'eſt démentie qu'à la vue de votre portrait; ce portrait que le Ciel ſans doute fit tomber entre mes mains; mon arrivée en ces lieux au moment que vous alliez être perdue pour moi; tout enfin doit vous perſuader que ce cœur vous étoit deſtiné. Se pourroit-il qu'avec tant de charmes, vous n'euſſiez jamais penſé que je n'avois point encore partagé mon trône? Lorſqu'on parloit de mon indifférence au milieu d'une Cour qui ſembloit m'offrir tout ce que l'Arragon avoit de plus aimable, ne puis-je me flatter que vous ayez quelquefois ſouhaité que je vous viſſe?

D. LÉONOR.

Moi ? Sire...

LE ROI.

Eh ! Madame, les premiers desirs de la beauté ne devroient-ils pas être pour l'objet qui peut la couronner ? Ce seroit un commencement d'intérêt que vous auriez pris en moi.

D. LÉONOR.

Il seroit difficile de ne pas s'intéresser à un Prince, dont la renommée ne se lasse point de publier les vertus.

LE ROI.

Achevez, comblez mon bonheur ; dites-moi que Don Fréderic n'avoit point touché votre inclination ; que vous l'épousiez sans amour comme sans répugnance ; que choisi par votre père....

D. LÉONOR.

Choisi par mon cœur, Sire....

LE ROI.

Madame...

D. LÉONOR.

Et rien ne pourra l'en arracher.

LE ROI.

Un de mes Sujets me seroit préféré !

D. LÉONOR.

Je l'aime; voilà ma réponse; & c'est mon excuse, s'il est vrai que vous-même vous aimiez.

(*S'avançant au fond du Théâtre.*)

Permettez que je fasse avertir mon père que vous honorez ces lieux de votre présence.

LE ROI, *l'arrêtant.*

Un instant.

D. LÉONOR, *avec impatience.*

Eh! de grâce, Sire... Je me suis expliquée... Faut-il vous dire de plus que je savois que vous alliez arriver; que je me suis jetée aux genoux de mon père, & que si je ne l'avois pas trouvé disposé à tenir à D. Fréderic la parole qu'il lui avoit donnée, mon parti étoit pris de chercher une retraite où, m'enfermant pour le reste de mes jours....

LE ROI.

Quoi? plutôt que de renoncer à votre amant; lorsqu'un Roi...

D. LÉONOR.

Il l'est de mon cœur; toutes les Couronnes de l'Univers ne sauroient m'éblouir.

LE ROI, *se jettant à ses genoux, & se démasquant.*

Et ne sauroient payer un si parfait amour.

D. LÉONOR.

Que vois-je!

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

LE ROI, D. LÉONOR, D. FÉLIX. D. FRÉDERIC & FLORINE, *au fond du Théâtre.*

LE ROI, *aux genoux de D. Léonor.*

UN Prince qui se cachoit sous le nom de Don Fréderic, pour ne vous devoir qu'à lui-même : jugez dans cet instant de mes transports & de mon ravissement. Quel charme d'être aimé de ce qu'on adore, & de pouvoir l'élever au rang suprême !

D. LÉONOR.

De quelqu'éclat dont il brille, je n'aurai jamais plus de plaisir à le partager avec vous, que j'en avois à vous le sacrifier.

LE ROI, *à Don Félix.*

Monsieur, vous voyez un amant qui n'attend que votre aveu pour être au comble de ses vœux.

D. FÉLIX.

Sire, je venois vous représenter mes engagemens avec Don Fréderic; je ne m'attendois pas

que ce fût à mon Prince que j'avois promis ma fille ; je ressens, comme je le dois, l'honneur que vous lui faites.

LE ROI.

J'espère qu'à présent vous voudrez bien m'accompagner ?

D. FÉLIX.

Eh ! Sire, la contrainte de la Cour est mortelle à un homme de mon humeur ; je ne [illegible] ; & à mon âge, c'est tout ce que [illegible].

LE ROI.

Quoi, vous nous refuserez ?

D. FÉLIX.

J'irai y passer quelques jours si vous le voulez absolument ; mais ensuite vous permettrez....

LE ROI.

Quand nous vous y posséderons une fois, nous ferons en sorte que vous n'ayez pas envie de nous quitter.

(Tandis que le Roi donne la main à Dona Léonor, & sort du Théâtre avec elle ; quatre des Seigneurs masqués, qui l'avoient accompagné, s'approchent de Don Félix, & lui font de profondes révérences.)

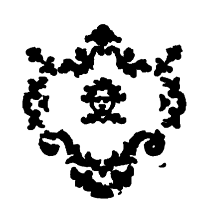
D. FÉLIX, *à part.*

Quelles baſſes révérences ! (*Haut.*) Meſſieurs, vous accompagniez le Roi ; & vous êtes apparemment des Seigneurs de la Cour ...

(*Ils veulent ſe démaſquer.*)

Eh non, non ; n'ôtez point ce maſque ; j'aime autant celui-là qu'un autre.

FIN.



LA COLONIE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

AVEC UN PROLOGUE.

Représentée par les Comédiens François, le 25 Octobre 1749.



EXTRAIT
DU MERCURE DE FRANCE.

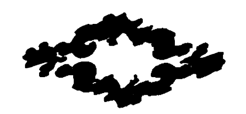
Premier & second Volume du mois de Décembre 1749.

LE 25 *Octobre, les Comédiens François donnèrent la première représentation d'une Comédie en trois Actes, avec un Prologue, intitulée* la Colonie, *& qui fut suivie de la première représentation du* Rival supposé, *autre Comédie en un Acte, du même Auteur. La Comédie du* Rival supposé *nous à paru à tous égards un de ses meilleurs Ouvrages; & nous avons trouvé celle de* la Colonie *très-ingénieusement imaginée, conduite avec beaucoup d'art, & remplie de bon comique. Quelque sévèrement que nous ayons examiné certains traits auxquels on a repro-*

ché d'être trop licencieux, nous n'y avons rien apperçu qui dût blesser les oreilles les plus délicates.

Le lendemain de la représentation, le Ministre de Paris & le Procureur-Général, informés du murmure qui s'étoit élevé dans le Parterre à plusieurs endroits de ma Pièce, envoyèrent chercher le manuscrit des Comédiens, & le double qu'on avoit déposé à la Police, suivant l'usage. Ils furent très-étonnés de n'y pas trouver la moindre obscénité, & firent dire aux Comédiens de continuer les représentations. Cet ordre suffisoit pour ma justification. Je retirai ma Pièce ; j'avois été trop indignement accusé pour vouloir qu'on la redonnât ; je retirai aussi *le Rival supposé*, quoiqu'il eût eu beaucoup de succès.

On a dit depuis que dans la Comédie de *la Colonie*, le principal Acteur (le sieur Poisson) étoit ivre ; que sa mémoire s'étoit brouillée ; qu'il avoit beaucoup plus chargé son jeu qu'à l'ordinaire, & qu'il lui étoit échappé quelques gestes & quelques termes indécens. Mais pourquoi ne jeta-t-on le blâme sur cet Acteur, que lorsque la Pièce parut imprimée, & que l'on sut l'ordre que le Ministre, le Procureur-Général & le Lieutenant de Police avoient envoyé aux Comédiens ?



A Paris, ce 28 Octobre 1749.

VOUS pouvez imprimer, Monsieur, la Comédie de la Colonie * ; *à l'égard d'une Préface, je n'ai jamais pensé à en faire une. Si quelques gens ont dit que cet Ouvrage étoit rempli de traits licencieux, leur imposture a été bientôt confondue. Le Ministre & les deux Magistrats, qui le lendemain de la représentation voulurent voir le manuscrit des Comédiens, m'ont rendu justice, & même d'une façon marquée. Cette Pièce est absolument dans le genre comique, genre périlleux, & dans lequel on ne travaille plus. L'action se passe entre un Paysan & deux Valets, dans la bouche de qui un Auteur du siècle passé auroit peut-être cru, sans craindre de scandaliser personne, pouvoir risquer certaines plaisanteries. Je n'ai eu garde de penser qu'on pouvoit les hasarder aujourd'hui : jamais les*

* Elle parut imprimée, avec cette Lettre, le 2 Novembre, huit jours après la représentation.

oreilles

oreilles ne sont si délicates, que lorsque la dépravation du cœur & la corruption des mœurs sont parvenues à leur comble. Je sais qu'il y aura des gens intéressés à soutenir que j'aurai fait des changemens dans cette Comédie; je n'ai rien à persuader à ces gens-là; je dirai à ceux que j'estime, à ceux que je respecte, qu'elle est imprimée telle qu'elle a été représentée, sans que j'y aie ajouté ou retranché un seul mot: ils me croiront. Je suis, Monsieur, votre très-humble serviteur.

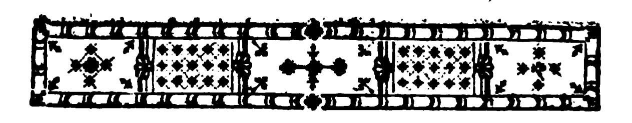
SAINTFOIX.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

L'AUTEUR.

LA CABALE.



PROLOGUE. *

SCÈNE PREMIÈRE.

L'AUTEUR, *seul.*

J'AVOIS fait un Prologue qui, je crois, auroit plu; hier on envoie me dire qu'un accident inopiné empêche qu'on puisse le donner; cela est cruel! J'ai cherché vainement dans ma tête quelqu'autre idée; je n'ai rien imaginé que de commun & de rebattu... Ah, le maudit métier!

SCÈNE II.

L'AUTEUR, LA CABALE, *vêtue bizarrement.*

LA CABALE.

QUE fais-tu ici?

* Ce Prologue, dont j'ose dire que l'idée est neuve, fut très-applaudi.

L' AUTEUR.

J'y ſouffre.

LA CABALE.

Me connois-tu ?

L' AUTEUR.

Non, mais ſi vous êtes le diable qui ſe préſente ſous une figure agréable pour m'aider à ſortir d'embarras, ſoyez le bien arrivé.

LA CABALE.

Qui es-tu ?

L' AUTEUR.

Un homme qui vivroit aſſez content, aſſez tranquille, s'il n'avoit pas la fureur de faire des Comédies.

LA CABALE.

Tu es Auteur; & la Cabale ne t'eſt pas connue ?

L'AUTEUR, *lui faiſant une profonde révérence.*

C'eſt une juſtice que vous voudrez bien me rendre; d'ailleurs je ſuis votre très-humble ſerviteur.

LA CABALE.

Apparemment que tes Comédies n'ont jamais été repréſentées ?

L'AUTEUR.

Toutes l'ont été ; la plûpart même ont paru réussir : deux entr'autres ont eu les plus grands applaudissemens.

LA CABALE.

Et sans que je m'en sois mêlée?

L'AUTEUR.

Certainement.

LA CABALE.

Tu es bien vain !

L'AUTEUR.

Non, c'est sans vanité; je crois que le succès de l'Oracle & des Grâces n'a été dû ni à vous ni à moi.

LA CABALE.

A qui donc ?

L'AUTEUR.

Aux deux Actrices qui y ont joué.

LA CABALE.

Tu me parois si singulier, que j'aurois presque envie d'être de tes amies.

L'AUTEUR, *avec embarras.*

Tenez.... Madame.... En vérité.... Cette ami-

tié-là me feroit inutile ; je ne l'emploierois pas pour moi, & certainement je n'ai pas l'ame affez baffe pour l'employer contre les autres.

LA CABALE.

Es-tu donc indifférent fur la réuffite de tes Ouvrages ?

L'AUTEUR.

Moi, indifférent fur la réuffite de mes Ouvrages ! non, parbleu, je ne le fuis pas ; pourquoi en ferois-je ?

LA CABALE.

Pourquoi donc refufer mon fecours ?

L'AUTEUR.

Parce qu'il n'éblouiroit pas nombre de perfonnes que je vois ici, & qu'il y a de certains fuccès fans eftime dont je ne ferois pas flatté.

LA CABALE.

Écoute ; je ne te diffimulerai point que ce font tes deux Comédies qui m'amènent....

L'AUTEUR.

Eh Madame !...

LA CABALE.

Et je vais commencer par te prouver qu'il faut que tu n'aies pas le fens commun. Réponds-moi ;

ta Pièce en trois Actes n'est-elle pas absolument dans le genre comique?

L'AUTEUR.

Oui.

LA CABALE.

Est-il possible que tu n'aies pas réfléchi que le goût du Public n'ayant jamais été si délicat qu'il l'est à présent, rien par conséquent ne peut être aujourd'hui plus difficile que de le faire rire?

L'AUTEUR.

Mais je vois qu'il rit tous les jours assez aisément....

LA CABALE.

Aux Pièces qui ont déja été jouées, parce qu'il y vient uniquement pour s'amuser: aux nouvelles, il vient pour juger; & cela fait une disposition d'esprit dont tu dois sentir toute la différence. Les gens mal intentionnés sont à l'affût de la moindre plaisanterie un peu hasardée; ils font souvent pis que d'empêcher d'entendre, en faisant entendre de travers; & comme aux spectacles nous nous prêtons machinalement aux mouvemens de ceux qui nous environnent, l'honnête homme qui d'abord aura tâché d'imposer silence, cède bien-tôt, n'écoute plus, le tumulte l'entraîne; & telle Pièce qui remise un

an après fait plaisir, n'est pas achevée dans sa nouveauté.

L'AUTEUR.

Ainsi vous concluez qu'il ne faut plus penser à risquer du comique ?

LA CABALE.

Mais.... Tu as dû remarquer qu'on n'en risque plus, & qu'on tâche de se frayer des routes nouvelles. Passons à ta petite Pièce (1); elle est dans un genre tout opposé; c'est un Roi qui veut être aimé pour lui-même : tu m'avoueras que cela ne peut fournir qu'une foible intrigue, languissamment filée par des Scènes de sentimens alambiqués, & qui, sans amuser le cœur, ne peuvent au plus que faire sourire de tems en tems l'esprit.

L'AUTEUR, *vivement.*

Voilà bien parler en cabale ! Je soutiens qu'il y a dans ma petite Comédie deux caractères neufs au théâtre (2), & assez bien contrastés pour jeter de la variété sur le fond le plus simple & le plus uniforme.

(1) Le Rival supposé.

(2) Ceux de Dom Félix & de Florine.

LA CABALE, *[illegible]*

Voilà bien répondre en Auteur. Mais supposons (ce n'est qu'une supposition du moins) que tes deux Comédies soient passables, n'a-t-on pas dû penser que plus on riroit à la premiere, & plus la seconde paroîtroit froide ?

L'AUTEUR.

Madame, deux jeunes personnes entrent dans le monde ; la gaieté de l'aînée fera-t-elle tort à l'air un peu sérieux & retenu de la cadette ? Non, & si elles ont d'ailleurs de quoi plaire, l'une & l'autre aura ses partisans ; je vous assure même que malgré leur caractere opposé, on trouveroit nombre de gens qui s'accommoderoient volontiers de toutes les deux.

LA CABALE, *d'un ton ironique.*

Tu as raison ; on va commencer ; je t'ai dit mon petit sentiment ; adieu, je vais là bas.

L'AUTEUR, *courant après elle.*

Vous n'irez, parbleu, pas. Je tâcherai de vous en empêcher. (*Au Parterre.*) Messieurs, je vous crois trop bonne compagnie, pour la souffrir parmi vous.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

LE GOUVERNEUR.
VALERE.
HENRIETTE.
RUSTAUT.
CRISPIN.
FRONTIN.

La Scène est dans une Isle de l'Amérique.



LA COLONIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GOUVERNEUR, RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR.

BON JOUR, mon cher Ruſtaut, bon jour.

RUSTAUT.

Votre ſerviteur, M. le Gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

As-tu quelqu'affaire qui t'amène à la ville?

RUSTAUT.

D'abord l'honneur de vous faire la révérence; vous êtes mon protecteur, mon bienfaiteur....

LE GOUVERNEUR.

Je dois l'être ; je n'oublierai jamais ce combat où, sans toi, j'aurois perdu la vie.

RUSTAUT.

Morgué, vous vous ressouvenez toujours de ce petit service-là, comme si vous n'étiez pas un gros Seigneur. Je le disons à qui veut l'entendre ; vous avez l'ame toute aussi bonne, toute aussi reconnoissante qu'un simple particulier.

LE GOUVERNEUR.

Commences-tu à être un peu content du terrein que je t'ai donné ?

RUSTAUT.

J'en sommes contens, très-contens ; je l'avons bien amélioré ; mais....

LE GOUVERNEUR.

Quoi ?

RUSTAUT.

On m'a chiffonné l'imagination ; ils disent que si vous veniez à mourir, on pourroit me chicaner sur la propriété, & qu'il faudroit donc que vous me baillissiez une patente....

LE GOUVERNEUR.

Tu en auras une ; tu n'as qu'à en parler à mon Secrétaire.

RUSTAUT.

Morguenne, parlez-lui vous-même ; il a tant d'affaires ! Il me renverroit à ses Commis qui sont la plûpart des impartinens....

LE GOUVERNEUR.

Comment donc ?

RUSTAUT.

Oui, M. le Gouverneux, des impartinens. Croiriez-vous qu'ils veulent avoir l'air de donner des audiences comme vous ; qu'ils prennent une physionomie sèche & morguante, & qu'a peine saluent-ils les plus honnêtes gens d'une inclination de tête ? On rit un tems de leur fatuité & de leur suffisance ; mais, à la longue, on s'ennuie d'être obligé de ramper devant de pareils visages.

LE GOUVERNEUR.

Je suis charmé du portrait que tu m'en fais.

RUSTAUT.

Il est, morgué, d'après nature.

LE GOUVERNEUR.

J'y mettrai ordré, je t'en réponds.

RUSTAUT.

Et vous ferez bien ; la haine qu'inspirent les façons mal léchées de ces petits ours-là, ne laisse pas de rejaillir un tantinet sur le Maître.

LE GOUVERNEUR.

Je me charge de faire expédier moi-même ton affaire.

RUSTAUT.

Que vous êtes un brave homme! Oserois-je raisonner encore un moment avec vous sur une autre matière? Vous allez faire bien des mariages?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Les divers argumens que chacun débite sur la façon dont vous vous y prenez, me causent dans la tête un embrouillamini.... Daignez m'expliquer un peu les choses.

LE GOUVERNEUR.

Volontiers.

RUSTAUT.

Je vous écoute.

LE GOUVERNEUR.

Sur la relation qui fut présentée à la Cour, il y a environ vingt ans, de la découverte d'une île, dans l'Amérique, dont le climat & le terroir étoient excellens, & la situation très-avantageuse, tu sais que le Ministre résolut d'y envoyer une

Colonie, & de ne la composer que d'hommes & de femmes nouvellement mariés.

RUSTAUT.

Je sais cela, & que vous voulutes bien en être le conducteur.

LE GOUVERNEUR.

Après avoir eu, pendant près de deux mois, un vent favorable, nous fûmes tout-à-coup accueillis d'une furieuse tempête....

RUSTAUT.

Oh! la plus furieuse qui fut jamais; je vivrions cent ans, que je nous en souviendrions, tant j'eumes de peur.

LE GOUVERNEUR.

Écartés de notre route, jetés dans des mers inconnues, nous n'échappâmes, pour ainsi dire, à la mort qu'en faisant naufrage; notre vaisseau se brisa sur cette côte; heureusement elle est basse; tout le monde put s'y sauver, & personne ne périt.

RUSTAUT.

Oh! personne, qu'une servante, un singe & un apprenti douanier.

LE GOUVERNEUR.

Lorſque nous fumes un peu remis de nos fatigues, nous avançâmes dans le pays ; il nous parut bon....

RUSTAUT.

Morgué, peut-être n'aurions-nous pas été ſi bien au lieu de notre deſtination.

LE GOUVERNEUR.

Malgré les Sauvages, nous nous y fortifiâmes ; & nous nous y ſommes toujours maintenus depuis. Les enfans de l'un & de l'autre ſexe qui y ſont nés, commencent à avoir ſeize à dix-ſept ans ; il falloit ſonger à les marier : j'ai imaginé un projet par lequel, en contribuant à la ſatisfaction des riches & au ſoulagement de ceux qui n'ont pu encore le devenir, & en formant des alliances entre les uns & les autres, j'eſpère que je continuerai d'entretenir cette union & cette eſpèce d'égalité, ſi néceſſaires dans un nouvel établiſſement. J'ai fait publier une première Loi, par laquelle les filles ſont abſolument exclues de toutes ſucceſſions, & n'ont pas même un partage à prétendre dans les biens de leurs père & mère.

RUSTAUT.

Ainſi les voilà toutes auſſi pauvres les unes que les autres.

LE GOUVERNEUR.

LE GOUVERNEUR.

Ensuite j'ai [illegible] d'être mariées, s'[illegible] les jardins du Château; je les [illegible] leur degré de beauté.

RUSTAUT.

J'entends; selon la [illegible] qui voudra l'épouser, sera [illegible] moins. Morgué, vous tirerez [illegible] cette vente-là!

LE GOUVERNEUR.

Cet argent ne me restera pas; il sera [illegible] aux laides pour les aider à trouver des maris.

RUSTAUT.

A merveilles! Voilà à ma droite [illegible] filles; d'abord des belles; ensuite [illegible] après, ce qu'on appelle simplement des [illegible]; à ma gauche, autre rangée; d'abord [illegible] laines; ensuite de moins vilaines, [illegible] qui par leur taille ou la blancheur [illegible], rachetrent un peu la difformité [illegible] mie. La somme qui aura été donnée [illegible] plus belle, deviendra la dot de la [illegible], &

ainſi des unes & des autres en proportion de laideur & de biauté.... N'eſt-ce pas cela ?

LE GOUVERNEUR.

Oui.

RUSTAUT.

Cela me paroît bien imaginé ; j'avons cependant une petite objection à vous faire.

LE GOUVERNEUR.

Voyons.

RUSTAUT.

J'avons ſouvent vu, en Europe, des gens riches être aſſez avaricieux, pour préférer de vraies guenuches qui avoient du bien, à de très-belles filles qui n'en avoient pas : croyez-vous qu'il n'en ſera pas de même ici ?

LE GOUVERNEUR.

J'y ai pourvu ; dès qu'on ſera en âge de ſe marier, perſonne de la Colonie ne pourra s'en diſpenſer ; & les riches ſeront toujours obligés de choiſir parmi les belles, ou du moins parmi les jolies : d'ailleurs puiſque tu me cites les mœurs de l'Europe, n'eſt-ce pas uniquement par air, pour briller & pour paroître au-deſſus du com-

mun, qu'on s'y pique d'avoir de magnifiques habits & de superbes équipages ? Eh bien, on se piquera de même ici d'avoir une belle femme, dès que sa possession y deviendra une marque d'opulence : on peut compter sur le succès d'une loi, quand la fatuité des hommes est intéressée à s'y conformer.... Mais j'apperçois le jeune Valère ; on m'a dit que la crainte de perdre sa maîtresse le met au désespoir : éloignons-nous, pour ne pas l'exposer à manquer au respect qu'il me doit.

RUSTAUT, *en s'en allant.*

Morgué, quand j'y pense, la plaisante foire ! & quels différens prix on va mettre à de la denrée, qui au fond ne sera cependant toujours que la même !

SCÈNE II.

VALERE, FRONTIN.

VALERE, *entrant sur le Théâtre avec toutes les démonstrations d'un homme au désespoir.*

EH laisse-moi, laisse-moi, te dis-je.

FRONTIN.

Mais, Monsieur....

VALERE.

Mais, fut-il jamais un sort aussi cruel que le mien ! J'aime, je suis aimé ; rien ne sembloit s'opposer à mon bonheur, lorsqu'il plaît à ce tyran d'imaginer une loi barbare.... Ah ! Frontin, songe donc que ma chère Henriette est tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau !

FRONTIN.

Elle est fort jolie.

VALERE.

Qu'elle sera par conséquent mise au plus haut prix....

FRONTIN.

Je n'en doute pas....

VALERE.

Que ma fortune est médiocre....

FRONTIN.

Malheureusement....

VALERE.

Et qu'ainsi voilà ma chère Maîtresse perdue pour moi !

FRONTIN.

Il y a toute apparence.

VALERE.

Non, Frontin, non, je ne la verrai point entre les bras d'un autre; je me donnerois plutôt mille fois la mort.

FRONTIN.

Il est sûr que le vrai moyen de ne point voir ce que l'on craint, c'est de se tuer. En vérité, Monsieur, seriez-vous capable de vous livrer à un pareil désespoir?

VALERE.

Ah! la vie ne peut plus être qu'à charge, quand on est privé de ce qu'on aime.... Crispin ne revient point?

FRONTIN.

Il n'a pas encore tardé.

VALERE.

Dans la cruelle agitation où je suis, que les momens sont longs!

FRONTIN.

Mais, Monsieur, je fais une réflexion: Mademoiselle Henriette n'a qu'à dire qu'elle a fait vœu de garder le célibat, & vous épouser ensuite secrètement....

VALERE.

Tu ne ſais donc pas qu'un des articles de la Loi porte, que toute fille qui refuſera de ſe marier, devant être regardée, non-ſeulement comme un objet inutile, mais même de mauvais exemple, ſera chaſſée de la Colonie, & expoſée dans les bois à la merci des ſauvages?

FRONTIN.

Je ne ſavois pas cela. Que diable, par toutes les meſures qu'a priſes le Gouverneur pour qu'ici tout le monde ſe marie, il paroît qu'il a furieuſement à cœur la propagation de la Colonie!

VALERE, *avec impatience.*

Je vais au-devant de Criſpin.

FRONTIN.

Vous n'irez pas loin; le voici qui accourt.



SCÈNE III.

VALERE, FRONTIN, CRISPIN.

VALERE.

EH bien, Crispin?

CRISPIN.

Eh bien, Monsieur, j'ai trouvé Mademoiselle Henriette chez elle.

VALERE.

Que faisoit-elle?

CRISPIN.

Elle s'habilloit?

VALERE.

Elle s'habilloit.

CRISPIN.

Sans doute. N'est-elle pas obligée d'aller chez le Gouverneur? Pour y aller, ne faut-il pas qu'elle sorte; & pour sortir, parbleu, il faut bien qu'elle s'habille?

VALERE.

Ah, je t'entends! Elle craint de ne pas assez bril-

ler dans ce funeste jour, qui sera le dernier de ma vie ! L'infidelle se paroit !

CRISPIN.

Je ne m'en suis pas apperçu ; mais comptez, Monsieur, qu'une fille, fût-elle capable de ne vouloir pas plaire, aura toujours dans les doigts un certain mouvement naturel & machinal, qui prendra soin de sa parure sans qu'elle y pense : c'est presque comme une fleur dont les feuilles s'arrangent toutes seules.

VALERE.

Étoit-elle triste ?

CRISPIN.

Oh ! très-triste. Je lui ai dit que vous souhaitiez de lui parler encore une fois, & que vous l'attendiez ici ; elle ne tardera pas à s'y rendre.

VALERE.

Hélas !

CRISPIN.

En revenant, j'ai passé au château ; j'y ai vu beaucoup de monde assemblé autour du Gouverneur ; je me suis approché ; il disoit que s'il se présentoit plusieurs rivaux pour la même personne, ils ne pourroient point enchérir les uns sur

les autres; mais qu'elle feroit la maîtresse de choisir entr'eux celui qui lui plairoit le plus, pourvu qu'il payât la somme à laquelle elle auroit été appréciée par le tarif; ensuite il a fait publier ce tarif. Oh, ma foi, il est criant! les filles y sont d'une cherté!... Pour en avoir une tant soit peu passable, il ne faudra pas parler de moins que de mille piastres; & devineriez-vous à combien est la plus belle? (*Criant.*) A dix mille.

VALERE.

Comment? As-tu bien entendu? Ne te trompes-tu point?

CRISPIN.

Non; à dix mille piastres, vous dis-je.

VALERE.

O Ciel, je respire!.. Quoi je pourrois me flatter.... Grands Dieux! me serois-je jamais imaginé, que ma chère Henriette ne seroit mise qu'à ce prix? Ah! on voit bien que le Gouverneur est âgé, & qu'il n'a ni mon cœur ni mes yeux!

CRISPIN.

Parbleu, il me semble cependant que c'est avoir les yeux assez jeunes, que de mettre une seule fille à pareille somme.

VALERE.

Mes amis, il ne me ſera pas difficile de trouver les dix mille piaſtres. Il eſt vrai qu'il faudra que je vende une partie de mon bien....

CRISPIN.

Ah Monſieur!...

VALERE.

Il me reſtera une petite terre; nous irons y vivre, ma chère Henriette & moi, contens, tranquilles, riches de la poſſeſſion de nos cœurs....

CRISPIN.

Belle richeſſe!

VALERE.

Eſt-ce donc une grande fortune qui rend un mariage heureux? Non, & lorſqu'on s'aime....

CRISPIN.

Mais on ne s'aime pas toujours.

VALERE.

L'amour qui nous unit eſt trop pur, trop tendre, trop ſincère, pour que le tems puiſſe jamais l'affoiblir; c'eſt un préſent du Ciel....

CRISPIN.

C'eſt une tentation du diable, que de vouloir ſe mettre mal à ſon aiſe.

VALERE.

Oh ! trève de remontrances, je t'en prie.

CRISPIN.

Trève donc de folies, je vous en conjure.

VALERE.

Ma résolution est prise.

CRISPIN.

Il faut en changer.

VALERE.

Je me donnerois la mort, plutôt que de renoncer à ce que j'aime.

CRISPIN.

La mort est bien vilaine, mais beaucoup moins qu'un mauvais mariage ; considérez....

VALERE, *appercevant Henriette.*

Considère toi-même que voici ma chère Henriette ; que je ne suis pas patient, & que tu me déplairois beaucoup, mais beaucoup, te dis je, si tu continuois ces propos-là devant elle.



SCÈNE IV.

VALERE, HENRIETTE, CRISPIN, FRONTIN.

VALERE.

Avec quelle impatience je vous attendois! J'apprends dans l'instant, que pourvu que je donne dix mille piastres, quelques offres que fassent mes rivaux, vous serez la maîtresse de couronner mon amour. En vendant une partie de mon bien, il me sera aisé de trouver cette somme. Parlez, prononcez; mon bonheur ne dépend plus que de vous.

HENRIETTE.

Vous ne devez pas douter que pour l'assurer, je ne sacrifiasse ma vie avec plaisir; mais....

VALERE.

Quoi?

HENRIETTE.

Mon cher Valère...

VALERE.

Eh bien?

HENRIETTE.

Irai-je vous expoſer à vous repentir un jour....

VALERE.

Me repentir, moi !

HENRIETTE.

Votre paſſion ne vous laiſſe à préſent enviſager que la douceur d'être uni à ce que vous aimez. L'objet le plus ardemment deſiré, dès qu'on le poſsède, commence à perdre de ſes charmes ; l'illuſion de l'amour ſe diſſipe ; les réflexions ſuccèdent....

VALERE.

Qu'entends-je, ô Ciel ! eſt-ce donc Henriette qui me parle ?

HENRIETTE.

Oui, c'eſt elle qui tâche de s'armer contre ſes propres deſirs, & qui trouve dans la tendreſſe même qu'elle a pour vous, des raiſons de réſiſter au plus doux penchant de ſon cœur ; c'eſt une amante qui devenue votre épouſe, ſeroit ſans ceſſe inquiète. La moindre apparence de triſteſſe, la moindre froideur, que dis-je ? la moindre diſtraction de votre part, m'alarmeroit ; je m'imaginerois toujours que vous dévoreriez des regrets ; & mon ame déchirée....

VALERE.

Ah! cessez, cessez ces vains détours! Je lis au fond de votre ame perfide: jamais le pur & sincère amour n'y a régné; la vanité seule l'occupe; elle languiroit dans les plaisirs innocens d'une vie douce & tranquille; il lui faut le tumulte, le faste, & tous les vains amusemens du monde; le peu de fortune qui me resteroit, ne pourroit vous les procurer; voilà la véritable cause de vos refus.

HENRIETTE.

Vous ne le croyez pas; non, vous ne le croyez pas; vous me rendez plus de justice; & vous êtes bien sûr que jamais amant ne fut plus tendrement aimé.

VALERE.

Je suis aimé; & vous voulez ma mort! Je jure qu'à l'instant qu'un autre recevra votre foi, vous me verrez percer ce cœur infortuné....

HENRIETTE.

Vous me faites frémir!... Cruel, à quoi voulez-vous me réduire?

FRONTIN, *à part, la contrefaisant.*

Cruel, à quoi voulez-vous me réduire? Voilà la chûte ordinaire des femmes. (*Se mettant en-*

tr'eux.) Écoutez-moi l'un & l'autre : il me ſemble que j'imagine un moyen de vous unir, ſans qu'il en coûte rien ; il ne s'agiroit que de trouver quelque phyſionomie baroque, bien ridicule, bien mauſſade, bien vilaine.... Eh juſtement ; nous l'avons ſous la main ; celle de Criſpin fera notre affaire à merveilles.

CRISPIN.

La mienne !

FRONTIN.

Oui.

CRISPIN.

Haie, faquin !

FRONTIN, *à Valere.*

Monſieur, l'argent que donneront ceux qui voudront épouſer les belles, ne doit-il pas être remis aux laides pour les aider à ſe procurer des maris ?

VALERE.

Telle eſt la loi.

FRONTIN.

Eh bien, nous allons habiller ce maraut-là en femme ; il n'eſt que depuis hier au ſoir ici ; ſon plat viſage n'y eſt pas encore connu ; il a toujours demeuré, depuis cinq ou ſix ans, à cette petite

terre, où l'on sait que vous avez une cousine infirme, qui sort rarement, & qui n'a pas la réputation d'être jolie; nous le ferons passer pour elle: il n'est pas douteux qu'on le jugera la plus laide, & que par conséquent les dix mille piastres que vous vous serez engagé à donner pour Mademoiselle, lui reviendront; vous vous chargerez de les lui remettre....

VALERE.

J'entends; cette idée me plaît assez, & peut réussir. (*A Henriette.*) Qu'en dites-vous?

HENRIETTE.

Je dis que dès qu'il ne s'agira point de déranger votre fortune, j'approuverai tous les moyens que vous pourrez employer pour que je sois à vous, & que je suis prête d'aider à la toilette de Mademoiselle.

VALERE, *à Crispin.*

Allons, viens mon cher ami; viens vîte que nous t'habillons.

CRISPIN.

Comment? Comment?... Quoi? Monsieur, vous croyez.... En vérité, il me semble que sans se piquer d'être régulièrement beau, on a certain air, certains traits....

VALERE.

Oui, [illegible]
je ferai [illegible]
femme. [illegible]
ces deux [illegible]
procurer ce [illegible]

[illegible]

Et refu[illegible]
de ta vie, [illegible]
reuse ?

[illegible]

Fini[illegible], [illegible]
ment à [illegible]

[illegible]

Mais, [illegible]

[illegible]

Mais, le [illegible]
donc.

[illegible]

Parbleu, [illegible]
neur me [illegible]

[illegible]

Tiens, si [illegible]
pouser.

[illegible]

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALERE, HENRIETTE.

VALERE.

JE ſuis au comble de mes vœux ; vous venez d'être déclarée la plus belle de la Colonie , & Criſpin la plus laide ; les dix mille piaſtres que je dois donner , lui ont été adjugées ; notre ſtratagême a réuſſi ; rien ne s'oppoſe plus à mon bonheur. Concevez-vous bien , ma chère Henriette , tout le raviſſement & tous les tranſports de mon ame ?

HENRIETTE.

Vous ne devez pas douter mon cher Valère ; que je ne les partage.

VALERE.

Je vais vous poſſéder ; je vais poſſéder ce que j'adore , & tout ce que la Nature a jamais formé de plus beau ! Vous avez entendu ce murmure qui

s'est élevé dès que vous avez paru au milieu de vos rivales; elles ont [illegible], & c'est en lisant dans tous les yeux, que le Gouverneur vous a déféré le prix de la beauté.

HENRIETTE.

Quand on brûle d'une flamme [illegible], on ne connoît d'autre prix de la beauté, que [illegible] du cœur de l'amant aimé; & [illegible] l'on me donnoit, & dont vous avez [illegible] que j'étois flattée, ne [illegible] alarmes. Que serois-je devenue, [illegible] me eût été découvert, & [illegible] cer à vous?

VALERE.

Ma chère Henriette, [illegible] cruels instans; & ne [illegible] reux momens que l'amour [illegible] semble que j'apperçois [illegible], c'est lui-même.



SCÈNE II.

HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, CRISPIN, *en femme.*

VALERE.

APPROCHE, viens, mon cher Crispin; viens que je t'embrasse; tu es un garçon charmant d'être une fille aussi laide.

CRISPIN.

Avouez, Monsieur, que ma physionomie a joué de bonheur.

VALERE.

Joué de bonheur? Ah! mon ami, elle jouoit à coup sûr.

CRISPIN.

Parbleu, il faut que vous n'ayez pas regardé les concurrentes que j'avois: demandez à Frontin.

FRONTIN.

Il est certain qu'il y avoit-là dix ou douze filles d'une figure bien étrange, bien bizarre, bien terrible; mais cependant je n'ai jamais douté que la

tienne ne l'emportât ; & même, s'il t'étoit permis de te présenter chaque année à pareille cérémonie, je parierois toujours pour toi.

VALERE.

Et moi aussi.

CRISPIN.

Cela est obligeant.

VALERE.

Tiens, je n'ai eu d'inquiétude, que tandis que tu dansois.

CRISPIN.

Comment? N'ai-je pas commencé par faire mes révérences de bonne grâce ?

VALERE.

Il ne s'agit pas des révérences ; mais ne doit-il pas toujours régner dans la danse d'une fille, de la décence, de la retenue, de la modestie ? En vérité par tes bonds, tes saults & tes cabrioles, tu me faisois craindre à chaque instant, que le Gouverneur ne vînt à soupçonner ton déguisement.

CRISPIN.

Vous aviez tort d'avoir peur. Le Gouverneur a vécu long-tems à Paris ; & j'ai entendu dire vingt

fois à feu mon père qui avoit servi des Demoiselles à talens, qu'une danseuse, pour briller, devoit montrer sa jambe au moins jusqu'au genou; oui, Monsieur, & n'eût-elle pas d'ailleurs plus d'attraits que moi, pourvu qu'elle fasse des entrechats & des gargouillades, elle sera sûre de captiver le cœur de vingt amans des plus riches.

VALERE.

Fort bien; mais cependant je prie ma cousine de danser ce soir avec plus de bienséance.

CRISPIN.

Ce soir? Croyez-vous donc que je resterai toute la journée sous cet acoutrement? Je vous réponds que je vais le quitter; que dès qu'il sera nuit, je retourne à la campagne, & que de long tems on ne me reverra ici.

VALERE.

Il ne faut pas que tu disparoisses si vîte.

CRISPIN.

Et pourquoi? Mon rôle doit être fini.

VALERE.

Il est vrai; cependant....

CRISPIN.

Cependant? Cependant?... Monſieur, vous connoiſſez le Gouverneur; c'eſt un homme dur, fier, ſévère, avec qui l'on ne badine point: ſi quelque accident alloit malheureuſement découvrir notre ſupercherie, il croiroit que nous aurions voulu le jouer, & ce feroit fait de moi; ainſi donc... mais morbleu, tenez; que diable? juſtement le voici; que cherche-t-il?

SCÈNE III.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, CRISPIN, FRONTIN, RUSTAUT.

LE GOUVERNEUR, *à Valère & à Henriette.*

JE viens vous faire mon compliment, & vous aſſurer du vrai plaiſir que j'aurai à vous unir. Je ne puis pas faire valoir à la charmante Henriette le jugement que j'ai rendu & qui l'a déclarée la plus belle; mon diſcernement y étoit intéreſſé; (*à Criſpin*) mais la couſine m'a quelqu'obligation: j'ai fait pencher la balance en ſa faveur; il

y en avoit deux ou trois, qui pouvoient peut-être lui disputer la préférence.

CRISPIN, *d'un ton de prude.*

Sans être trop vaine, j'ai bien senti, M. le Gouverneur, que votre intégrité avoit quelques petits reproches à se faire.

RUSTAUT, *à part.*

Morgué, si tous les Juges n'avoient pas la conscience plus chargée, ce seroit une belle chose que la Justice !

LE GOUVERNEUR, *à Valère.*

J'ai été bien aise de dédommager en quelque sorte votre généreux amour, en faisant tomber à une de vos parentes les dix mille piastres que vous êtes obligé de payer.

VALERE.

Je ne sais, Monsieur, comment répondre à tant de bonté ; & je ne doute pas que ma cousine ne ressente, comme moi, tout ce que nous vous devons.

LE GOUVERNEUR.

Elle peut me marquer à l'instant sa reconnoissance, en recevant un époux de ma main : c'est Rustaut....

FRONTIN, *à part.*

Miféricorde !

VALERE, *à part.*

Nous fommes perdus !

HENRIETTE, *à part.*

Tout va fe découvrir !

CRISPIN.

Frontin, foutiens-moi !

LE GOUVERNEUR, *à Crifpin.*

Comment ? Qu'eft-ce donc, Mademoifelle ? Et d'où naît, s'il vous plaît, cette frayeur ?

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieufe.*

Ah ! Monfieur le Gouverneur !.. tenez... c'eft qu'en vérité... je fuis d'une fanté fi délicate... ; le mariage me fait trembler.

LE GOUVERNEUR.

Vous ! eh fi, fi donc ! avec cette phyfionomie large & maffive, vous fied-il d'affecter ces airs de mignardife ?

CRISPIN.

L'idée de devenir femme, me paroît fi extraordinaire...

RUSTAUT.

Ce ſera notre affaire, de vous y accoutumer.

CRISPIN.

Cela vous ſeroit impoſſible; & vous verriez que vous ſeriez obligé de me répudier.

VALERE.

Monſieur, daignez ne la point contraindre à ce mariage; j'aime mieux m'accommoder avec M. Ruſtaut, & lui donner une ſomme avec laquelle il trouvera aiſément...

LE GOUVERNEUR.

Non, non; quand j'ai dit une choſe, je veux qu'elle s'exécute. Ruſtaut m'a ſauvé la vie; je trouve l'occaſion de lui faire une petite fortune; votre couſine l'épouſera, ou nous verrons.

VALERE.

Mais...

LE GOUVERNEUR.

Mais, finiſſons. (*A Criſpin.*) Mademoiſelle, je vous laiſſe avec votre futur; ſongez que je n'aime pas qu'on me réſiſte. (*A Valère, à Henriette, & à Frontin.*) Vous autres, ſuivez-moi.

(*Ils ſuivent le Gouverneur; leur air, leurs geſtes, & les mines que leur fait Criſpin, expriment l'inquiétude & l'embarras où ils ſont tous les quatre.*)

[illegible]

SCENE [illegible]

CRISPIN, [illegible]

[illegible]

SANS être [illegible]
jours, par-[illegible], [illegible]
sexe ; je [illegible]
que devez [illegible]
& qu'elles [illegible]
cœur elles [illegible]
nous voici [illegible]

CRI[illegible]

Arrange[illegible]
insolent ; ai-je [illegible]
s'arrange ?

[illegible]

Pargué, [illegible]
avec qui [illegible]
dire ?

[illegible]

Je veux [illegible]

groſſier dans vos expreſſions que dans votre procédé.

RUSTAUT.

Quant à nos expreſſions, je les avons comme elles nous viennent; & pour ce qui eſt de notre procédé, dès que c'eſt pour le mariage que je vous parlons, il nous ſemble qu'il n'a rien que de très-honnête.

CRISPIN.

En effet, il eſt fort honnête, de vouloir ſe ſervir de l'autorité du Gouverneur pour m'épouſer malgré moi?

RUSTAUT.

Et pourquoi eſt-ce malgré vous? & quelles raiſons avez-vous de nous refuſer?

CRISPIN.

Quelles raiſons?... C'eſt qu'en un mot, il eſt décidé que je n'aurai jamais de mari.

RUSTAUT.

Mais ſongez donc que la loi n'entend pas que l'on meure fille dans la Colonie.

CRISPIN.

Je ne compte pas auſſi mourir fille.

RUSTAUT.

Ah! parguenne, l'aveu eſt drôle! Vous n'aurez jamais de mari; & cependant vous ne croyez pas mourir fille! n'avez-vous point de honte?..

CRISPIN, *vivement.*

N'avez-vous point de honte vous-même, de me pouſſer, de me preſſer, de me perſécuter, & de me mettre, comme vous le faites, à ne ſavoir ce que je dis? Fi, cela eſt criant!

RUSTAUT.

Tenez, je devinons à peu-près l'enclouure. Vous vous êtes amourachée de quelque jeune étourniau, à qui vous ſeriez bien aiſe de faire la fortune: grande ſottiſe! Vous verriez, que bientôt après les nôces, il ſe moqueroit de vous, auroit des maîtreſſes, mangeroit votre dot, vous planteroit-là enſuite; & ma foi, écoutez donc, vous n'êtes pas d'une figure à avoir des reſſources. Je ſommes, nous, un homme meur, ſage, rangé, & qui ne nous ſoucions plus des femmes, qu'autant que pour n'être pas toujours le ſeul de notre race, je voudrions bien avoir un héritier; vous nous le baillerez. Le Gouverneux ſera ſon parrain, nous continuera ſa protection; & avec cette protection & vos dix mille piaſtres, je nous mettrons dans les

affaires, je ferons fracas; vous aurez les plus biaux habits, des bijoux, des piarreries...

CRISPIN, *d'un ton ironique.*

Des pierreries à Madame Ruſtaut?

RUSTAUT.

Oui : oh! tatigué, ſans être glorieux, je ferons bien aiſe qu'on ne confonde pas notre femme avec la bourgeoiſie : dépêchez, vous dis-je, de nous bailler cette main là.

CRISPIN, *toujours d'un ton de précieuſe.*

Ah! ceſſez donc de me tourmenter!

RUSTAUT.

Mais...

CRISPIN.

Mais, en un mot, renoncez à vos prétentions ſur ma perſonne; & comptez qu'elle n'eſt pas faite pour perpétuer la race des Ruſtauts.

RUSTAUT.

Cela ſuffit : j'allons retrouver M. le Gouverneux; il eſt diablement tenace dans ce qu'il a réſolu : préparez-vous à ſa viſite; elle vous rendra peut-être plus traitable.

CRISPIN, *à part.*

Ah! cette maudite viſite me fait trembler; tâ-

chons.... (*D'une petite voix* [illegible] *Rustaut.*) Rustaut?

RUSTAUT, [illegible]

Eh bien?

CRISPIN.

En vérité, vous êtes d'une *vivacité*....

RUSTAUT.

C'est vous qui n'êtes qu'une *barguigneuse.*

CRISPIN.

Je ne sais pas avec *quelles femmes vous avez* vécu; mais il faut *que vous en ayez trouvé d'une* facilité qui vous a *gâté.*

RUSTAUT, *se rengorgeant.*

Pourquoi n'en n'*aurions-nous pas trouvé comme* un autre?

CRISPIN.

Croyez-vous *donc qu'une jeune personne qui a* de la pudeur, puisse se *déterminer ainsi, tout d'un* coup, à se jeter entre les bras d'un *homme?..*

RUSTAUT.

Je croyons que plus une fille a *toujours été sage*, plus elle a d'impatience d'être *épousée.*

CRISPIN.

Je ne vous défends pas d'eſpérer.

RUSTAUT.

Je n'eſpérons jamais, de peur de nous tromper.

CRISPIN.

Je vous dirai plus; votre figure ne me paroît point auſſi ridicule qu'une autre pourroit la trouver...

RUSTAUT.

Vous êtes bien honnête!

CRISPIN.

Et je ſens même qu'avec le tems, je pourrai me réſoudre à couronner vos vœux.

RUSTAUT.

Eh, morguenne! il ne s'agit ni de vœux ni de couronne; & je n'avons pas de tems à perdre. Je ne ſommes pas grue; on ne nous mène pas par le nez: tenez en un mot comme en mille; je voulons bien vous accorder deux heures pour vous déterminer à faire les choſes de bonne grâce; après lequel tems, ſi vous ne vous êtes pas miſe à la raiſon, ceci deviendra l'affaire du Gouverneux: c'eſt un diable d'homme quand on lui réſiſte; je vous laiſſons y penſer; juſqu'au revoir, la petite.

CRISPIN,

CRISPIN, *seul.*

Si tu me revois, je ferai bien trompé. Je n'en puis plus ; non, non, une furie sortie de l'enfer ne seroit pas si acharnée...

SCÈNE V.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

EH bien, mon ami, où en es-tu avec ton futur?

CRISPIN.

Où j'en suis, morbleu ? où j'en suis ? C'est le manant le plus vif, le plus pressant, qui va le plus vîte en besogne... Il veut que dans deux heures au plus tard je sois sa femme ; il parle déja d'un héritier que nous aurons, dont le Gouverneur sera le parrein... Que diable, voilà le maudit embarras où tu m'as jeté !

FRONTIN.

Oh ! ne m'accuse point mal-à-propos.

CRISPIN.

Mal-à-propos ? Comment n'est-ce pas toi qui as conseillé de me mettre en femme ?

FRONTIN.

Il eſt vrai; mais pouvois-je prévoir qu'il y auroit un mortel aſſez déterminé, aſſez hardi pour penſer à t'épouſer?

CRISPIN, *ſe rengorgeant.*

Tu vois, cependant.

FRONTIN.

Oui, je vois à préſent, & plus je te regarde, qu'il y a des hommes qui épouſeroient le diable pour avoir de l'argent.

CRISPIN.

Eh! finis tes mauvaiſes plaiſanteries; viens vîte m'aider à me débarraſſer de tout ce maudit attirail; le jour commence à baiſſer; je ſerai bien aiſe de décamper dès qu'il ſera nuit.

FRONTIN.

Quoi? tu ſerois capable d'abandonner notre Maître, lorſqu'il eſt plus que jamais dans l'embarras?

CRISPIN.

Que lui eſt-il donc arrivé de nouveau?

FRONTIN.

Le Gouverneur vient de lui déclarer, qu'il n'é-

pouſera point Mademoiſelle Henriette, que ton mariage ne ſoit fait avec Ruſtaut.

CRISPIN.

Quelle tyrannie !

FRONTIN.

Cela eſt horrible; & tu vois bien qu'il ſeroit d'un mauvais cœur de penſer à la fuite, & de ne pas reſter ici pour m'aider à tâcher de tirer de peine deux pauvres amans perſécutés, & qui nous récompenſeront généreuſement. Allons, mon ami; plus les difficultés augmentent, plus il faut renouveller de courage, de zèle & d'induſtrie; roidiſſons-nous contre les obſtacles; oppoſons la ruſe à la force : voyons, cherchons, inventons...

CRISPIN.

Écoute, je ne ſais ſi c'eſt une influence de l'habit que je porte, car ordinairement je n'imagine pas ſi vîte; mais il me ſemble qu'il me vient tout-à-coup à l'eſprit une fourberie qui pourroit... Où as-tu laiſſé M. Valère ?

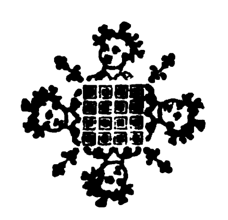
FRONTIN.

Il ſe promenoit, il n'y a qu'un moment, ici près avec Mademoiſelle Henriette.

CRISPIN.

Cherchons-les : chemin faisant, je t'expliquerai mon idée.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

CRISPIN, *seul & toujours en femme.*

J'AI affecté d'aller au château ; je m'y suis promené assez long-tems ; ensuite j'ai passé chez Mademoiselle Henriette, d'où me voilà revenu ici. J'ai eu le plaisir de voir que Rustaut avoit l'œil sur toutes mes démarches ; qu'il m'a toujours suivi de loin, & que je puis, je crois, compter que dans l'idée que je tâcherai de profiter de la nuit pour m'enfuir, il va faire sentinelle autour de la maison ; c'est ce que je souhaite ; c'est sur la crainte qu'il a que je ne lui échappe, que j'ai imaginé le tour que nous allons lui jouer. Entrons ; Monsieur Valère & Frontin viendront faire ici la conversation dont nous sommes convenus ; il ne manquera pas de s'approcher dans l'obscurité pour écouter ; & je serois bien étonné s'il ne donnoit pas dans le piége.

(Il sort.)

SCÈNE II.

RUSTAUT, *seul.*

La voilà rentrée, & sans se douter que j'étions à sa suite ; tant je nous sommes finement conduit pour observer toutes ses allées & ses venues. Elle a beau tournaïer, elle ne nous échappera pas ; j'avons trop d'envie d'être riche. Il est cependant plaisant, quand j'y pense, qu'ici l'on fasse fortune par la laideur de sa femme !... J'entends du bruit.... On sort.... Mettons-nous un peu à l'écart.

SCÈNE III.

VALERE, FRONTIN, RUSTAUT, *au fond du Théâtre, & qui s'approche de tems en tems pour écouter.*

VALERE.

Ma vilaine cousine t'envoie, dis-tu, chez Cléon ?

FRONTIN, *à voix basse, lui montrant Rustaut.*

Le voyez-vous?

VALERE, *bas.*

Je le vois.

FRONTIN, *haut.*

Oui, elle m'envoie chez M. Cléon, pour lui dire qu'elle voudroit bien lui parler.

VALERE.

Frontin, cela me confirme dans mes soupçons.

FRONTIN.

Eh que soupçonnez-vous?

VALERE.

Tu sauras que je l'ai rencontrée au château, & que je lui ai déclaré nettement, que puisque le Gouverneur persistoit à vouloir qu'elle épousât Rustaut, il étoit inutile de prétendre résister plus long-tems; elle ne m'a répondu qu'en biaisant. Mon ami, son dessein est de nous échapper; & je parierois qu'elle ne veut parler à Cléon, que pour le prier de lui en faciliter les moyens.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien.

VALERE.

Cléon eſt de nos parens; mais c'eſt moins par cette raiſon qu'elle s'adreſſe à lui, que parce qu'elle ſait qu'il ne m'aime pas, & qu'elle eſpère qu'il ſe prêtera à tout ce qu'elle lui demandera, ne fût-ce que dans l'idée de me cauſer de la peine & de l'embarras.

FRONTIN.

Écoutez donc; ma foi, il vous en cauſeroit; vous auriez beau proteſter de votre innocence; le Gouverneur croiroit toujours que vous auriez contribué à cette fuite, & ne manqueroit pas, par conſéquent, de retarder plus que jamais votre mariage avec Mademoiſelle Henriette.

VALERE.

La maudite couſine! & que je la donne de bon cœur à tous les Diables!

FRONTIN.

Vous ne leur faites pas un beau préſent.

VALERE.

Lui convient-il de faire la délicate ſur le choix d'un mari, & de mépriſer Ruſtaut?

FRONTIN.

Non en vérité; car enfin il a l'air groſſier, je

l'avoue ; mais d'ailleurs il eſt homme d'honneur : chacun l'aime & l'eſtime dans la Colonie ; & il s'eſt toujours diſtingué dans les différens combats que nous avons eu à ſoutenir contre les Sauvages : à l'égard de ſa naiſſance, je ne ſais pas s'il eſt de la même famille ; mais j'ai connu en France des Ruſtauts qui occupoient des places aſſez conſidérables.

VALERE.

Il me vient une idée ; comme elle n'eſt que depuis quelques jours ici, & qu'elle a toujours demeuré à la campagne, elle ne connoît point Cléon.

FRONTIN.

Non.

VALERE.

Si nous lui ſuppoſions quelqu'un, que tu lui amenerois comme étant lui ?

FRONTIN.

J'entends.

VALERE.

Que nous aurions inſtruit ?

FRONTIN.

Fort bien.

VALERE.

Et qui, en cas qu'elle ait véritablement pris la résolution de s'échapper, refuseroit non-seulement de favoriser son dessein, mais qui la menaceroit même d'en avertir le Gouverneur ? N'y a-t-il pas toute apparence que se voyant alors sans ressource & pressée de tous côtés, elle se détermineroit enfin à épouser Rustaut ? Qu'en dis-tu ?

FRONTIN.

Je dis que cela me paroît bien imaginé.

VALERE.

Mais où trouver ce quelqu'un pour jouer le personnage de Cléon ?

FRONTIN.

Attendez.... Je connois un de mes amis.... Moyenhant de l'argent, j'espère.... Il ne loge qu'à deux pas d'ici ; je vais lui parler.

VALERE.

Vas vîte.

FRONTIN.

J'y cours ; rentrez, vous aurez bientôt réponse.

VALERE.

Je rentre.

FRONTIN, *à part, en s'en allant.*

Faiſons ſemblant d'aller chercher l'ami en queſtion; Mons Ruſtaut, ſi vous ne gobez pas l'hameçon, je ſerai bien trompé.

SCÈNE IV.

RUSTAUT, *ſeul.*

JE ne nous attendions pas à ce que je venons d'entendre. Oh! ma foi, pour le coup, je crois que je pouvons nous tenir joyeux, & que voilà que notre mariage ſe terminera, même ſans que je nous en mêlions, plus vîte encore que je ne l'eſpérions. Quel plaiſir quand je nous verrons avec dix mille piaſtres! Il eſt vrai que d'un autre côté, je ſerons obligé de vivre avec une vilaine femme; mais morgué combien connoiſſons-nous de gens qui pour s'enrichir, vivent avec leur conſcience qui eſt encore bien plus vilaine! Je n'aurons, nous, rien à nous reprocher ſur l'acquiſition de notre opulence.... Il me ſemble que j'entends venir quelqu'un.... Seroit-ce déja Frontin & ſon ami? La nuit eſt ſi noire...

SCÈNE V.

RUSTAUT, FRONTIN.

FRONTIN, *affecte de venir le heurter en courant, & tombe.*

Qui va-là ? Qui va-là ?

RUSTAUT.

Paix, paix, c'eſt nous.

FRONTIN.

Qui, nous ?

RUSTAUT.

Quoi, ne nous reconnoiſſez-vous pas M. Frontin ?

FRONTIN.

Ah ! je crois que c'eſt la voix de M. Ruſtaut ?

RUSTAUT.

Et ſa perſonne auſſi.

FRONTIN.

Parbleu, votre perſonne eſt bien dure ! j'aimerois autant avoir heurté contre une borne.

RUSTAUT.

Il eſt vrai que je ſommes aſſez ferme ſur nos jambes ; mais, vous voilà bientôt revenu ? Avez-vous trouvé votre homme ?

FRONTIN.

Quel homme, & que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Ce que je voulons dire ? Je voulons dire, que je n'avons pas perdu un mot de la converſation que vous avez eue ici, il n'y a qu'un moment, avec votre Maître ; j'étions-là.

FRONTIN.

Vous étiez-là ?

RUSTAUT.

Oui, & une preuve de cela, c'eſt que je ſommes très-content de vous ; vous êtes un brave homme, M. Frontin, un homme véridique, qui ſait rendre juſtice au mérite, & à qui je ferons, ma foi, un bon préſent de noces.

FRONTIN.

Oh ! M. Ruſtaut, vous avez trop de bonté ; & je voudrois trouver les occaſions....

RUSTAUT.

Laiſſons-là les remercîmens ; revenons à la pe-

tite manigance que M. Valère a imaginée, & ſur laquelle vous voyez bien qu'il ſeroit inutile de faire le diſcret avec nous.

FRONTIN.

Très-inutile, puiſque vous avez tout entendu, & que d'ailleurs vos intérêts & ceux de mon Maître ſont liés.

RUSTAUT.

Votre homme étoit-il chez lui?

FRONTIN.

Je l'ai trouvé à ſa porte.

RUSTAUT.

Fera-t-il notre affaire?

FRONTIN.

Non.

RUSTAUT.

Eh pourquoi?

FRONTIN.

Parce qu'il eſt ſi ivre, qu'il n'eſt pas poſſible de s'en ſervir.

RUSTAUT.

Que diantre?... Eh bien, il faut vîte courir chez quelqu'autre de vos amis.

FRONTIN.

Vîte courir ? Vîte courir ? M. Rustaut, ce jour-ci est un jour de réjouissance ; on a prodigué au Château le vin & la bonne chère ; peut-être qu'à présent vous seriez vous-même ivre, si vous n'aviez pas eu votre mariage en tête.

RUSTAUT.

Cela se pourroit bien.

FRONTIN.

Il y a toute apparence que tous mes amis le font ; j'ai toujours connu celui de chez qui je viens, pour un des plus sobres.

RUSTAUT.

Comment ferons-nous donc ?

FRONTIN.

Je ne sais.

RUSTAUT.

Ce petit stratagême de votre Maître étoit si bien imaginé !

FRONTIN.

Très-bien imaginé.... Si vous pouviez nous trouver quelqu'un ?

RUSTAUT.

Je venons ſi rarement à la ville, que je n'y connoiſſons perſonne.

FRONTIN, *feignant de rêver.*

Que diable.... j'ai beau chercher?.. Écoutez, je penſe....

RUSTAUT.

Quoi?

FRONTIN.

Sauriez-vous déguiſer votre voix?

RUSTAUT.

Pourquoi nous demandez-vous cela?

FRONTIN.

Parce que notre Demoiſelle, n'ayant jamais vu M. Cléon, on pourroit vous faire paſſer pour lui, auprès d'elle, tout comme un autre.

RUSTAUT.

Moi! Et comment lui déguiſer mon viſage?

FRONTIN.

Cela ne feroit pas difficile; j'irois lui dire que je lui amène M. Cléon; mais qu'il l'attend ici, parce qu'étant brouillé avec M. Valère, il ne veut pas entrer dans ſa maiſon; or dans l'obſcurité,

avec un autre habit, un chapeau enfoncé, une perruque qui vous couvriroit la moitié de la physionomie, je crois que vous feriez absolument méconnoissable.

RUSTAUT.

Je le crois aussi.

FRONTIN.

Il n'y a donc que votre voix.

RUSTAUT.

Que cela ne vous inquiète pas. Je vous dirons que j'avions quelquefois martel en tête sur la conduite de notre défunte femme; j'allâmes un jour à un bal où elle étoit, & où certainement elle ne nous attendoit pas; je nous étions masqué en vrai freluquet; je nous approchâmes d'elle, en déguisant notre voix; je vantîmes ses charmes; je lui fîmes entendre que je jouissions d'un gros bien, & que tout ce que j'avions, seroit à son service. Elle nous répondit qu'il falloit que je fussions un impudent pour oser lui parler sur ce ton-là; qu'elle avoit de la vertu, de l'honneur, & un mari qu'elle aimoit; & même, à certaine privauté que je voulûmes prendre, elle nous bailla un soufflet...

FRONTIN.

En vérité?

RUSTAUT.

En vérité : or craignez-vous à présent que je ne puissions pas déguiser notre voix, lorsque notre femme, notre propre femme....

FRONTIN.

Non, non, & dès que vous avez pardevers vous une preuve aussi peu équivoque....

RUSTAUT.

Trouvez seulement les habits ; & ne vous embarrassez pas du reste.

FRONTIN.

Ils seront bien-tôt trouvés ; je vais les chercher.

SCÈNE VI.

RUSTAUT, *seul.*

JARNI, je serions à présent bien fâché que son ami n'eût pas été ivre. Outre qu'on manie toujours mieux soi-même ses affaires, que ceux que l'on en charge, je pourrons, comme étant un vieux parent, & déclarant à notre Prétendue que si elle veut que je l'aidions, il faut qu'elle ait en nous toute confiance ; je pourrons, dis-je, lui faire finement de

petits interrogats & la presser sur les raisons qu'elle a d'être si répugnante à nous épouser. Je ne sommes naturellement ni soupçonneux, ni jaloux ; & elle a d'ailleurs toute la physionomie d'une fille qui doit avoir toujours été bien respectée ; mais cependant, lorsque M. le Gouverneur lui a proposé notre mariage, elle a paru si diantrement ahurie....

SCÈNE VII.

RUSTAUT, FRONTIN, *apportant des habits.*

FRONTIN.

VOILA tout ce qu'il vous faut.

RUSTAUT.

Bon : aidez-nous à présent. (*Après que Frontin lui a aidé à se déguiser.*) Eh bien, qu'en dites-vous ?

FRONTIN.

Je dis qu'il n'y a que le diable qui pourroit vous reconnoître : je vais vous annoncer.

(*Il sort.*)

RUSTAUT.

Ramenons les deux bouts de la perruque en devant, pour avoir l'apparence plus grave : j'affecterons de touſſer de tems en tems ; & j'appuyerons lentement ſur nos paroles.

FRONTIN, *à Criſpin qu'il amène.*

Mademoiſelle, voilà M. Cléon.

CRISPIN, *à Frontin.*

Allez ; laiſſez-nous.

SCÈNE VIII.

RUSTAUT, CRISPIN.

CRISPIN, *affectant un ton d'embarras, de pudeur & d'innocence pendant toute cette Scène.*

C'est moins, Monſieur, l'honneur que j'ai d'être de vos parentes, que votre réputation qui m'a déterminée à avoir recours à vous : vous paſſez pour un ſi honnête homme, ſi charitable, ſi compatiſſant, que je me ſuis flattée que je ne vous implorerois pas en vain dans mon affliction.

RUSTAUT.

Je ferons charmé de vous être utile; & vous pouvez nous parler en toute confiance.

CRISPIN, *soupirant.*

Par où commencer?

RUSTAUT.

Ordinairement l'on commence.... par le commencement.

CRISPIN.

Vous savez, Monsieur, que j'ai toujours vécu à la campagne.

RUSTAUT.

Oui.

CRISPIN.

Si je n'étois pas à portée d'avoir cette éducation brillante, qui sert à cultiver les grâces du corps & de l'esprit, en revanche, je puis dire que du côté de la sagesse, j'étois élevée sous l'aîle d'une mère... (*Sanglotant.*) Ah, Monsieur!

RUSTAUT.

Ne pleurez donc pas.

CRISPIN.

La pauvre femme! Il sembloit qu'elle prévoyoit le malheur qui devoit un jour m'arriver? Je com-

mençois à peine à parler, qu'elle me répétoit sans cesse, qu'il falloit chasser d'auprès de moi les petits garçons, ne point badiner & ne point jouer avec eux. Plus je grandissois, plus elle me peignoit tous les hommes comme des monstres. Vaines précautions ! & qui me feroient presque croire qu'à la vertu il y a de la destinée comme à toute autre chose !

RUSTAUT.

Il ne faut pas croire cela, ma parente.

CRISPIN.

Ah ! mon parent, quand je vois tous les jours tant de jeunes filles, qui dès l'âge de douze à treize ans, se mirent, se regardent, qui cherchent les hommes, leur sourient, les agacent, enfin qui s'exposent sans cesse à tomber dans leurs piéges, & qui cependant n'y tombent pas ; & que moi qui avois toujours vécu dans la retenue & la modestie....

RUSTAUT.

Eh bien vous, vous y avez été prise ?

CRISPIN.

Hélas!... Ce soupir vous en dit assez ; épargnez à ma pudeur un détail....

RUSTAUT.

Ah ! je n'avons pas beſoin du détail ; je le devinons de reſte.

CRISPIN.

Si vous aviez vu l'ingrat à mes genoux ; ſi vous aviez entendu tous les ſermens qu'il me fit de n'être jamais qu'à moi ; & ſi vous vouliez un peu réfléchir que les meilleurs cœurs ſont ordinairement les plus crédules, peut-être, Monſieur, votre infortunée parente exciteroit-elle moins votre indignation que votre pitié.

RUSTAUT, *à part.*

Il faut avouer qu'il y a des hommes qui ont bien le diable au corps ; & quelle chienne de découverte je venons de faire ! Mais, morgué, n'éclatons pas ; je pouvons doucement en tirer parti. (*A Criſpin.*) Vous êtes à plaindre ; voyons quel eſt le ſervice que vous voulez que je vous rendions.

CRISPIN.

Le voici : entre nous, notre couſin Valère n'eſt qu'un freluquet, impatient de poſſéder ſa peronnelle, & à la diſcrétion de qui je n'ai eu garde de me confier : je penſe même que Ruſtaut n'auroit pas une grande conſidération pour lui ; au lieu

que lorſqu'une perſonne d'âge & de poids comme vous, voudra bien parler à ce manant, je ne doute pas qu'il ne faſſe attention à ce qu'elle lui dira. Je vous prie donc d'aller le trouver, & de lui faire entendre que je ne l'épouſerai jamais d'autorité; mais que s'il veut ne point trop preſſer les choſes, vous eſpérez manier mon eſprit de façon, que dans un mois, ou un mois & demi au plus tard, je ſerai ſa femme.

RUSTAUT.

Seroit-ce en effet votre deſſein de l'épouſer dans ce tems-là?

CRISPIN.

Oui.

RUSTAUT.

Cela eſt obligeant pour lui, après votre aventure.

CRISPIN.

Après mon aventure? Quand j'en aurois eu dix; il me ſemble qu'il ſeroit encore trop heureux de m'avoir.

RUSTAUT.

Certainement; il n'y a qu'une choſe qui eſt embarraſſante. Je connoiſſons Ruſtaut; ſi malheureuſement, après les noces, il alloit découvrir le petit accident qui vous eſt arrivé, il eſt brutal, &

feroit homme à vous tordre le cou ; ainfi je crois qu'il vaut mieux que je lui propofe de votre part cinq mille piaftres, à condition qu'il renoncera entièrement à vous.

CRISPIN.

Je ne lui donnerai rien du tout : n'ai-je pas befoin plus que jamais d'un mari ? & je penfe que ce drôle-là me conviendra affez.

RUSTAUT, *ôtant la perruque & l'habit qui le déguifent.*

Non, morguenne, ce drôle-là ne vous conviendroit pas. Me reconnoiffez-vous ? Vous vous êtes confeffée au Renard, ma poulette.

CRISPIN.

Voilà une bien indigne fupercherie qu'on m'a faite !

RUSTAUT.

Ma foi, vous nous en prépariez une qui n'étoit pas trop honnête. Eh bien, voulez-vous encore nous époufer ?

CRISPIN.

Mais, après tout, feriez-vous donc le premier...

RUSTAUT.

Taifez-vous, effrontée ; & promettez-nous vite

les cinq mille piastres ; sans quoi j'allons vous timpaniser d'importance.

CRISPIN.

Que veut donc dire cet insolent ? & parle-t-on ainsi à une fille d'honneur ! Apprenez, faquin ; je ne crains point vos discours ; ma réputation est trop bien établie. D'ailleurs personne n'ignore que j'ai refusé de vous épouser ; & l'on sait assez qu'un amant piqué, quand il est malhonnête homme, est capable de tout. Il convient bien à un manant de vouloir se venger comme un Petit-maître ! Allez, & renoncez à jamais à l'espoir de me posséder.

RUSTAUT.

Quelle impudence ! Je ne sais qui me tient.... Morguenne, il ne sera pas dit que je serons entièrement la dupe de ceci. Tenez, je voulons bien rabattre à deux mille piastres ; mais si vous barguinez encore, j'allons tout conter à M. le Gouverneux : il nous aime ; & j'obtiendrons qu'il fasse examiner vos allures, d'ici à quelque tems, afin de voir si j'aurons été un calomniateux.

CRISPIN, *à part.*

Perdons quelque chose, plutôt que de nous jeter dans un nouvel embarras.

RUSTAUT, *voyant venir le Gouverneur.*

Justement, le voici.

CRISPIN.

Je vous promets les deux mille piastres; mais du moins je compte sur votre discrétion.

RUSTAUT.

Oh! je vous verrions épouser notre meilleur ami, que je ne ferions qu'en rire.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LE GOUVERNEUR, HENRIETTE, VALERE, FRONTIN, RUSTAUT, CRISPIN.

LE GOUVERNEUR.

EH bien, êtes-vous d'accord?

RUSTAUT.

A peu-près, M. le Gouverneux. Elle demande du tems; je lui en accordons. Peut-être l'épouserons-nous; peut-être ne l'épouserons-nous pas: bref, je sommes content; & je vous prions de ne plus retarder le bonheur de M. Valère, de qui je n'avons que sujet de nous louer.

LE GOUVERNEUR.

Si tu es content, cela suffit. Je ne considérois dans tout ceci que ton avantage, & n'attendois qu'après toi, pour faire célébrer les différens mariages arrêtés dans ce jour. (*A Valère & à Henriette.*) Venez, suivez-moi; on va vous unir.

FRONTIN.

Monsieur Rustaut, vous m'avez promis un présent de noces?

RUSTAUT.

Il est vrai, mon ami; marie-toi; & je t'assure celui que Mademoiselle me destinoit.

CRISPIN, *aux Spectateurs.*

Je parois hors d'affaires; mais je suis plus embarrassé que jamais, Messieurs, si vous n'applaudissez. *

* Les Comédiens redonnèrent plusieurs représentations de cette Comédie, il y a quelques années; j'eus sujet d'être très-content de l'accueil que lui fit le Public.

FIN.

LA CABALE,

COMÉDIE

EN UN ACTE,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens, le 11 Janvier 1749.

PRÉFACE.

J'avois fait cette Pièce en trois Actes ; elle avoit pour titre : *la Cabale à la Ville, la Cabale au Parnasse, la Cabale à la Cour.* Je la lus dans une maison où j'allois souvent ; je vis qu'on applaudissoit beaucoup à certaines Scènes ; qu'on les appliquoit à telles & telles personnes, & que malheureusement ces applications, auxquelles je n'avois pas pensé, n'étoient que trop naturelles. La Comédie, dans les peintures & les détails qu'elle présente pour corriger les travers, les ridicules & les vices, ne doit employer que des traits généraux ; un trait, au Théâtre, qui désigne particulièrement quelqu'un, est très-punissable par lui-même, & d'un exemple dangereux. Je déchirai ces Scènes, & je n'en ai aujourd'hui qu'une idée très-confuse. Je tâchai de les remplacer par d'autres ; mais bientôt le dégoût & la paresse me gagnèrent ; je pris le parti de réduire cette Pièce à un Acte ; le Public la reçut très-favorablement. Si je l'avois donnée telle qu'elle étoit d'abord, elle eût sans doute fait une bien plus grande sensation ; on en auroit parlé, au moins pendant quinze jours, à tous les petits soupers ; j'aurois passé pour un méchant fort agréable, & qui méritoit d'être encouragé.

ACTEURS.

LA CABALE.
LA VICOMTESSE DE QUINOLA.
BRILLANT.
LE COLPORTEUR.
LA MÉDISANTE.
LE JEUNE MAGISTRAT.
L'HOMME *qui enseigne l'art de représenter.*
L'HOMME DE COUR.
LE PHILOSOPHE.
L'HOMME DE LETTRES.
LE FINANCIER.
CIDALISE.
CLOÉ.
LE MARQUIS.
LE COMÉDIEN.
L'ACTRICE.
FRONTIN.
PASQUIN.

Quelques autres Personnages.

LA CABALE



LA CABALE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, PASQUIN,

PASQUIN.

EH ! mon cher Frontin ; c'eſt toi ! Quelle heureuſe rencontre ! D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait depuis un an que je ne t'ai vu ?

FRONTIN, *gravement.*

Qui êtes-vous ?

PASQUIN.

Qui je ſuis ? Parbleu je ſuis Paſquin.

FRONTIN.

Ah ! ... Paſquin ... oui ... je me rappelle ... j'ai quelque idée confuſe ...

PASQUIN.

Que veux-tu dire ? Quelque idée confuse de moi, de ton ancien ami, avec qui tu as vécu toute la vie ?

FRONTIN.

Allons, je veux bien te reconnoître, quoique tu me paroisses tout aussi gueux, tout aussi pauvre que lorsque nous étions camarades.

PASQUIN.

Est-ce que nous ne le sommes plus ? As-tu fait fortune ?

FRONTIN.

Mais...

PASQUIN.

Mais, à ton accueil impertinent, on te croiroit déja dans la Finance.

FRONTIN.

Je suis content ; cela suffit.

PASQUIN.

Où demeures-tu à présent ?

FRONTIN.

Ici.

PASQUIN.

Chez la Cabale ?

FRONTIN.

Je garde sa porte.

PASQUIN.

Oh! je ne m'étonne plus...

FRONTIN.

Tu sais que je servois un Petit-Maître, qui tranchoit du bel esprit...

PASQUIN.

Et qui menaçoit même, je crois, le Public d'une Tragédie de sa façon. A t-elle été représentée?

FRONTIN.

Oui.

PASQUIN.

Et sifflée, apparemment?

FRONTIN.

Non; car il la fit jouer chez lui. Or il me menoit tous les soirs au spectacle, me donnoit le mot, & suivant qu'il aimoit ou haïssoit les Auteurs, j'y faisois tout le tapage que je pouvois. J'en fis tant à la représentation d'une Comédie que nous voulions faire réussir, que j'impatientai quelques honnêtes gens, auprès de qui j'étois dans le parterre. Ils me dirent qu'il falloit écouter pour juger, & me prièrent de leur permettre d'entendre.

Je répondis insolemment; on me rossa. Cette Pièce étoit spécialement sous la protection de la Cabale; elle me regarda comme son martyr, souhaita de me voir, & fut si contente de tout le dévouement que je lui marquai, malgré mon aventure, qu'elle me proposa d'entrer immédiatement à son service. J'y suis depuis six mois; & je t'assure que je ne troquerois pas ma condition contre bien d'autres.

PASQUIN.

Je te dirai naturellement...

FRONTIN.

Quoi?

PASQUIN.

Que je ne me plairois pas auprès d'une Maîtresse, qui n'use de son crédit que pour nuire.

FRONTIN.

Sache, mon ami, qu'elle fait tout au moins autant de bien que de mal.

PASQUIN.

Pourquoi donc ne voit-on personne qui s'en loue?

FRONTIN.

Pourquoi? Parce que la plupart des hommes sont des fats. Ils s'intriguent, ils manœuvrent, ils se tourmentent. Echouent-ils? la Cabale en est cause. Réussissent-ils? ils veulent qu'on croie que

leur mérite seul a parlé pour eux. Tel qui est tous les jours ici, & qui, sans la Cabale, n'auroit jamais rien été, répond au compliment qu'on lui fait sur un poste qu'il vient d'obtenir : *en vérité ce qui me flatte le plus dans ceci, c'est qu'on ne pourra pas dire que j'aie sollicité.* D'ailleurs, qu'on méprise tant qu'on voudra ma Maîtresse, que m'importe? Si l'on ne devoit servir que les gens estimables, il y auroit bien peu de Domestiques.

PASQUIN.

Tu as raison.

FRONTIN.

Tandis que je me trouverai bien auprès d'elle, j'y resterai. Outre les profits, qui sont assez considérables, il y a certains petits agrémens... tu sais que j'ai toujours été idolâtre du beau sexe...

PASQUIN.

Oui.

FRONTIN.

Eh bien, il ne se passe guère de jour, qu'il ne vienne ici quelque Actrice, quelque Chanteuse, quelque Danseuse. L'une veut engager la Cabale à s'intéresser pour elle; l'autre veut faire siffler une Camarade. Y a-t-il bien du monde là haut, M. Frontin? Oui, Mademoiselle. Cela est désespé-

rant; je voulois n'être pas vue. On pourroit, Mademoiselle, vous introduire par un petit escalier dérobé. Que je vous serois obligée! Alors je donne la main. Où m'avez-vous donc amenée? Je crois que je suis dans votre chambre? Vous n'y pensez pas; une fille comme moi dans la chambre d'un garçon! C'est pour que vous vous reposiez un moment, Mademoiselle. Oh! mais, M. Frontin, promettez-moi donc d'être sage. Peut-on l'être avec vous, Mademoiselle! Quelle taille! Le joli pied! La jolie jambe! Eh bien, ne voilà-t-il pas déja, petit badin? Finissez-donc, en vérité, vous êtes d'une folie....

PASQUIN, *apperçevant la Cabale.*

Voici peut-être quelqu'une de ces Demoiselles?

FRONTIN.

Non, parbleu, c'est ma Maîtresse.

PASQUIN.

La Cabale?

FRONTIN.

Elle-même.

PASQUIN.

Mon ami, tu devrois bien me présenter, & la prier de s'intéresser pour moi.

FRONTIN.

Nous verrons. Tandis qu'elle achevera de donner ses audiences, allons boire au camp. As-tu déjeuné ?

PASQUIN.

Je ne m'en souviens pas.

FRONTIN.

C'eſt-à-dire, que tu n'as pas la mémoire auſſi bonne que l'eſtomac ? Viens, ſuis-moi.

SCÈNE II.

LA CABALE, LA VICOMTESSE DE QUINOLA.

LA VICOMTESSE.

MADAME, ne voulez-vous pas m'écouter ?

LA CABALE.

Je n'écoute jamais, Madame, quand *on* commence par me gronder.

LA VICOMTESSE.

Mais, Madame...

LA CABALE.

Mais, Madame, vous m'avez abordée d'un air & d'un ton.....

LA VICOMTESSE.

C'est que j'ai bien à me plaindre de vous.

LA CABALE.

De moi?

LA VICOMTESSE.

Oui. Ne vins-je pas vous trouver, il y a un an? Ne vous dis je pas que m'étant remariée en sixièmes noces avec un Seigneur Italien, le Vicomte de Quinola, j'avois pris une assez belle maison dans le quartier du Palais-Royal, & que mon dessein étoit de donner à jouer? Ne vous offris-je pas d'envoyer ici, tous les matins, prendre langue sur les bruits sourds, les médisances qu'il faudroit débiter le soir à mon assemblée, & sur la bonne ou la mauvaise tournure qu'il y auroit à donner à la nouvelle du jour? Combien de Fats n'ai-je pas exaltés, parce que vous les protégiez? Combien d'honnêtes gens n'ai-je pas décriés, parce qu'ils avoient le malheur de vous déplaire? Combien de fois ne me suis-je pas abaissée jusqu'à débiter moi-même, & forcer les personnes qui venoient chez

moi, d'acheter les ouvrages de trois ou quatre plats Auteurs, à qui vous pourrez faire obtenir des grâces, mais que ces grâces ne rendront que plus ridicules aux yeux du Public ? De votre côté, Madame, ne me promîtes-vous pas de me vanter aux Provinciaux & aux étrangers, comme une femme chez qui l'on étoit sûr de trouver toujours une compagnie choisie ?

LA CABALE.

Je vous ai tenu parole.

LA VICOMTESSE.

J'avoue que dans les commencemens j'ai eu lieu d'être contente ; mais il faut que depuis quelque tems vous vous soyez bien refroidie. De jour en jour, ma maison est moins fréquentée ; à peine ai-je à présent, dans toute une soirée, cinq ou six parties de jeu.

LA CABALE.

Eh ! Madame, tandis que chez vous le prix des cartes est exorbitant, suis-je cause que vous avez un mauvais cuisinier, du vin détestable & un mari qui fatigue tout le monde par des récits de siéges & de batailles où il ne s'est jamais trouvé ? Suis-je cause que vous grondez les jeunes femmes, lorsqu'elles restent à s'entretenir avec leurs Amans

& qu'elles *ne* veulent pas faire une quatrième partie ? *Est*-ce ma faute, si les jeunes gens se plaignent que vous les mettez à jouer avec des vieilles qui veulent être aussi friponnes, que si elles n'avoient encore que vingt ans ? Vous ai-je conseillé de chasser ces deux jolies femmes de chambre....

LA VICOMTESSE.

Je ne pouvois plus avec honneur les garder.

LA CABALE.

Madame, dans votre métier, il ne faut pas avoir tant de délicatesse.

LA VICOMTESSE.

Dans mon métier, Madame...

LA CABALE.

En un mot, Madame, pour vous prouver que je suis toujours de vos amies, envoyez-moi demain votre fils l'Abbé ; je le mettrai auprès de Belisse, cette riche veuve....

LA VICOMTESSE.

On dit qu'elle est d'une humeur si changeante..

LA CABALE.

Mais non ; depuis dix ans je lui vois les mêmes chiens, les mêmes chats, les mêmes perruches ; il

eſt vrai qu'elle change d'Amie preſque tous les ſix mois; mais elle n'en renvoie aucun ſans lui faire obtenir quelque place, ou quelque penſion. Je l'engagerai à prendre votre fils. A l'égard de votre fille, retirez-là du couvent; je la garderai chez moi juſqu'à ce que je lui aie trouvé un mari, quelque ſot, quelque Provincial, quelque Etranger.

LA VICOMTESSE.

Je vous ſuis obligée, Madame; mais, mon jeu?

LA CABALE.

Oh! je vous déclare que je ne veux plus m'en mêler. Approchez, Monſieur Brillant, approchez. (*Faiſant la révérence à la Vicomteſſe, & la congédiant.*) Adieu, Madame, je ſuis votre très-humble ſervante.

SCÈNE III.

LA CABALE, BRILLANT.

LA CABALE.

IL y a long-tems que je ne vous ai vu, mon cher Brillant?

BRILLANT.

Depuis un mois, divine Cabale, je travaille sans cesse.

LA CABALE.

Allez-vous nous donner quelque chose de nouveau ?

BRILLANT.

Une Tragédie.

LA CABALE.

Une Tragédie, mon cher Brillant ! une Tragédie ! Quelle joie parmi tous nos amis ! Il me semble déja voir le bon Dorilas pleurer au seul titre d'une Tragédie de vous. Sera-t-elle bientôt finie ?

BRILLANT.

Incessamment.

LA CABALE.

Dites-m'en le sujet ?

BRILLANT.

Cela me seroit impossible ; je n'y ai pas encore songé.

LA CABALE.

Vous n'avez pas encore songé au sujet ; & cependant elle sera bientôt finie ?

BRILLANT.

Oui. J'ai commencé par travailler différens morceaux sur la gloire, l'ambition, l'amour, la vengeance & la haine. Ils sont en tirades; & j'ai tâché qu'ils finissent tous par deux vers bien sonores. Il ne s'agit plus à présent, que d'imaginer une action, & d'arranger des actes & des scènes où je ferai entrer le tout à la faveur des vers de liaison. Je prévois seulement que, comme mon recueil abonde en petits madrigaux assez tendres, en maximes contre les Rois, & en réflexions sur la mort & sur la destinée, il faudra qu'il y ait dans ma Pièce un jeune Prince & une jeune Princesse fort amoureux l'un de l'autre, une espèce de Tyran, & un Ministre des Dieux qui en parlera très-cavalièrement.

LA CABALE.

A merveilles, mon cher Brillant, à merveilles! Un jeune Auteur, pour faire promptement du bruit, doit se permettre les traits les plus hardis. D'ailleurs aurons-nous un oracle, un songe, des reconnoissances?

BRILLANT.

Je tâcherai qu'il y ait de tout cela.

LA CABALE.

Et vous ferez bien : c'eſt ce qui doit faire le fond d'une Tragédie, & non pas tous ces détails, ces grands tableaux d'hiſtoire par leſquels on prétend élever l'ame & fortifier, dans le cœur de ſa Nation, les ſentimens de vertu, de grandeur & de fermeté. J'ai promis d'y bailler ; & je tiens parole. Je le dis publiquement ; votre Corneille m'ennuie.

BRILLANT.

Ma foi, Madame, je ne vois guère à préſent que les Étrangers qui l'eſtiment.

LA CABALE.

Dépêchez-vous, mon cher Brillant, dépêchez-vous de nous donner ce chef-d'œuvre que vous avez entrepris.

BRILLANT.

Hélas ! Madame, il feroit déja fini, ſi je ne balançois pas à me ſervir d'une Tragédie qui fut jouée il y a cinquante ou ſoixante ans.

LA CABALE.

Et pourquoi balancez-vous ?

BRILLANT.

Je crains qu'on ne me reprochât d'être un plagiaire, un copiſte.

LA CABALE.

Le reproche ſeroit mal fondé. N'aurez-vous pas reverſifié à neuf cette Tragédie ? Ne l'aurez-vous pas ſemée de ſentences & de maximes qui n'y étoient point ? N'y aurez-vous pas encadré ces morceaux que vous dites avoir faits ſur l'amour, la vengeance, & les autres paſſions qui agitent ordinairement les héros & les héroïnes de théâtre ?

BRILLANT.

Malgré tout cela, Madame, vous verriez qu'on diroit que je ne ſais ni imaginer un ſujet, ni l'arranger, ni le conduire, & qu'avec toutes mes couleurs & mon vernis, je ne ſuis qu'un ſimple bel eſprit ſans génie, dès que je ne puis pas créer. Peut-être même ajouteroit-on que, lorſqu'on s'eſt accoutumé de jeuneſſe à faire des vers, ils viennent d'eux-mêmes, & qu'il ne faut donc ni beaucoup d'eſprit ni beaucoup de talent pour paraphraſer l'ouvrage d'un autre ; qu'à l'égard des ſentences & des maximes, ce ſont choſes uſées, qui n'éblouiſſent que les ſots ; & que chaque Poète,

avec un peu de travail, rajeunit & rimaille d'une façon plus ou moins ſonore.

LA CABALE.

Comptez-vous ſur moi, Monſieur, ou n'y comptez-vous pas ?

BRILLANT.

Je compterai toute ma vie ſur vos bontés.

LA CABALE.

Eh bien ! prenez, appropriez-vous telle Tragédie, ou tel autre ouvrage qu'il vous plaira ; & ne vous inquiétez pas : ſi la Critique crie contre vous, je crierai contre elle. On la regardera comme une jalouſe, une envieuſe, & moi comme la protectrice des jeunes talens.

BRILLANT.

Me voilà décidé. Je cours me renfermer chez moi ; & je n'en ſortirai que pour venir mettre à vos pieds les nouveaux fruits de vos encouragemens & de votre divine protection.

(*Il ſort.*)

LA CABALE.

Je les attends avec impatience.

SCÈNE

SCÈNE IV.

LA CABALE, UN COLPORTEUR.

LA CABALE.

Que voulez-vous ?

LE COLPORTEUR.

Vous présenter mes très-humbles respects.

LA CABALE.

Qui êtes-vous ?

LE COLPORTEUR.

Un homme toujours prêt à vous servir & le public. J'ai été clerc, soldat, garçon de café, oncle pendant trois mois auprès d'une fille galante, baron Suisse tout un hiver, médecin étranger, souffleur dans une troupe de Comédiens de province, commis, breteur, recors; à présent j'ai l'honneur d'être Colporteur.

LA CABALE.

J'ai toujours fait grand cas de Messieurs les Colporteurs; ils me sont quelquefois très-utiles,

LE COLPORTEUR.

Ah ! Madame, si vous avez véritablement de la bonté pour eux, vous pouvez leur rendre un grand service.

LA CABALE.

En quoi ?

LE COLPORTEUR.

En obtenant que l'Imprimerie soit défendue en France, comme elle l'est en Turquie.

LA CABALE.

Les Colporteurs voudroient qu'on défendît l'Imprimerie ?

LE COLPORTEUR.

Oui, Madame. Quelles délicieuses brochures vous verriez alors sortir sans cesse de dessous la presse ! Car vous croyez bien que furtivement on imprimeroit toujours.

LA CABALE.

Mais, si furtivement on continuoit toujours d'imprimer, à quoi vous serviroit donc la défense ?

LE COLPORTEUR.

A quoi ? Comptez, Madame, que l'espoir & la facilité qu'ont aujourd'hui les Auteurs de pu-

blier des ouvrages où il n'y a rien contre les mœurs, leur inspirent l'amour de la belle réputation, les rend sages, circonspects, & détourne leur esprit de tout ce qui pourroit choquer les bienséances ; au lieu que si l'Imprimerie étoit absolument défendue, ou du moins, Madame, si vous faisiez en sorte, par votre crédit, que l'on ne nommât pour Censeurs, que des hommes ineptes, minutieux, bizarres, envieux, paresseux, impolis, brutaux, vous verriez que ces mêmes Auteurs gênés, tracassés, tourmentés, éprouvant à chaque instant de nouvelles difficultés....

LA CABALE.

Se guériroient de la fureur d'écrire.

LE COLPORTEUR.

On n'en guérit point, Madame. Ils prendroient le parti de composer secrètement ; & alors, comme rien ne retiendroit plus les écrivains qui se verroient réduits à devenir furtifs & anonymes ; ils se livreroient aux écarts de leur imagination, au plaisir de flatter & d'exciter les passions ; & s'étudiant dans l'art de mêler le sel de la satyre avec les tableaux de l'amour les plus séduisans, ils rempliroient leurs nouvelles productions de traits malins, d'aventures de personnes connues, & de

ces descriptions voluptueuses qui font, dit-on, tant de tort à l'innocence, & tant de bien aux pauvres Colporteurs.

LA CABALE.

Je réfléchirai à tout ce que vous me dites ; revenez demain.

LE COLPORTEUR.

Permettez, Madame, que ce soit le matin ; car je commence à être fort occupé les après-midi avec mes Etrangers.

LA CABALE.

Avec vos Etrangers ? Que voulez-vous dire ?

LE COLPORTEUR.

Voyant la paix faite, & que Paris alloit redevenir plus que jamais la Capitale des Nations, j'ai fait courir des billets dans les hôtels garnis ; & ils m'ont déja procuré quelques Ecoliers.

LA CABALE.

Eh! qu'apprenez-vous à ces Ecoliers ?

LE COLPORTEUR.

Moyennant vingt sous par heure (on me loue même, si l'on veut, pour la journée) tout Etranger, nouvellement arrivé, peut m'envoyer cher-

cher. Je prends un habit propre, un chapeau, une épée; je l'accompagne aux Tuileries, au Cours & autres promenades publiques; & dès que nous rencontrons quelque personne, de l'un ou de l'autre sexe, un peu distinguée par son rang, sa naissance ou ses talens, je la lui fais remarquer; je lui dis son nom, son surnom, sa qualité; & j'y joins le sobriquet, les plaisanteries, les aventures tristes ou ridicules, en un mot toutes les petites anecdotes qui ont couru ou qui courent encore sur elle: c'est une petite idée qui m'est venue....

LA CABALE, *ironiquement.*

Et dont le public doit vous être fort obligé.

LE COLPORTEUR.

Si mes Ecoliers veulent que je les suive à l'Opéra, à la Comédie, je leur nomme de même les Acteurs, les Actrices.....

LA CABALE.

Et toujours avec les petites anecdotes?

LE COLPORTEUR.

Toujours. Je me suis même aussi chargé, par mes billets, de leur fournir toutes les chansons & épigrammes de ce fameux Poëte....

LA CABALE.

Je sais qui vous voulez dire.

LE COLPORTEUR.

Il m'aime beaucoup, & ne fait pas un couplet malin, qu'aussi-tôt il ne me l'envoie : c'est un bien galant homme.

LA CABALE.

Et vous aussi à ce qui me paroît ; mais pour vous ériger en historien de la Cour & de la ville, avez-vous donc d'assez bons mémoires ?

LE COLPORTEUR.

Si j'ai de bons mémoires, si j'ai de bons mémoires, Madame ! J'ai une sœur revendeuse à la toilette à Versailles ; une cousine sage-femme près de la Comédie ; ma femme est coëffeuse ; mon beau-père, maître à danser, & mon oncle tailleur de corps à l'Opéra.

LA CABALE.

Oh ! vous devez être bien fourni. Allez, & revenez donc demain matin. (*Seule.*) La jolie façon de gagner sa vie ! Après tout, n'est-il pas plus excusable que cent autres, qui font journellement le même métier uniquement pour leur plaisir ?

SCÈNE V.

LA CABALE, LA MÉDISANTE.

LA MÉDISANTE.

Vous m'avez écrit que vous vouliez me parler?

LA CABALE.

Oui.

LA MÉDISANTE.

De quoi s'agit-il?

LA CABALE.

Je veux vous gronder.

LA MÉDISANTE.

Qu'ai-je fait? Voyons.

LA CABALE.

Belle Orphise, vous avez beaucoup d'esprit; mais le plaisir d'en avoir vous emporte quelquefois; & votre imagination vive, brillante, pleine de feu, pleine de saillies, dès qu'un ridicule la frappe....

LA MÉDISANTE.

J'entends ; j'en ai donné à quelques gens que vous aimez ?

LA CABALE.

Il eſt vrai.

LA MÉDISANTE.

Et croyez-vous que j'épargne davantage ceux que vous n'aimez pas ?

LA CABALE.

Non ; je ſais que vous ne ménagez perſonne.

LA MÉDISANTE.

Eh bien, que l'un aille pour l'autre ; embraſſez-moi ; & ne ſoyez plus fâchée.

LA CABALE.

Oh ! je le ſerai toujours, tandis que je verrai que vous vous piquerez de n'avoir point d'amis.

LA MÉDISANTE.

Et moi je ſerai toujours étonnée que vous vous imaginiez qu'on peut en avoir.

LA CABALE.

Vous croyez donc qu'on ne vit enſemble que pour ſe haïr ?

LA MÉDISANTE.

Il ne me paroît pas du moins que ce ſoit pour s'aimer.

LA CABALE.

Les jolis principes !

LA MÉDISANTE.

Ils ne ſont que trop vrais. Jetez un coup-d'œil ſur notre ſexe. La laide hait la jolie ; la jolie jalouſe la belle ; la belle n'aime qu'elle ſeule ; la coquette & la prude haïſſent & déchirent tout l'Univers. Parmi les hommes, les Courtiſans cherchent à ſe ſupplanter ; les Beaux Eſprits à ſe rabaiſſer ; les voiſins à ſe ruiner ; les parens à ſe dépouiller, & deux maris galans, dont les femmes ſont jolies, à ſe déshonorer. L'épée & la robe, toujours prêtes à ſe déprimer réciproquement, ne s'accordent que dans leur mépris pour l'homme de finance, qui, de ſon côté, hait tant le public, qu'en le pillant, il ſe plaît encore à le narguer par ſon faſte & ſon impertinent orgueil.

LA CABALE.

Tenez, belle Orphiſe, malgré tout ce que vous dites, je ſuis perſuadée que vous n'êtes point naturellement méchante, & qu'il n'y a que l'envie de briller par un badinage vif & plaiſant, qui

vous fait prendre un ton de malignité. J'ai toujours souhaité d'être de vos amies ; allons, promettez-moi de ménager un peu plus à l'avenir ceux à qui je m'intéresse, & entr'autres Alcimon....

LA MÉDISANTE.

Ah ! fi ! fi ! ne m'en parlez pas ! vous devriez à jamais rougir de l'avoir mis dans une place si considérable. Quel homme ! A force de brailler dans un barreau & d'y discuter le pour & le contre, il a acquis, je l'avoue, une espèce de facilité à s'énoncer ; mais qu'énonce-t-il ? Des lieux communs, de vieux axiomes, & de vaines idées de réforme. Impérieux & foible, il brave, & bientôt après s'humilie bassement. D'ailleurs, trop borné pour sentir qu'il ne peut pas tout examiner par lui-même, il veût entrer dans les plus petits détails, est incapable des grands, toujours indécis & ne finissant rien. Vous ne sauriez croire à quel point de pareils protégés vous décrient ; ils font dire que vous n'agissez que par haine, caprice & sollicitation, & que loin d'être fille, comme vous voulez le persuader, du Goût & de la Raison, l'amour-propre & l'envie sont vos vrais parens.

LA CABALE.

Une autre se fâcheroit ; je ne me fâcherai pas ;

je veux absolument que vous soyez de mes amies ; je l'ai résolu. Vous connoissez le petit Cléon ; qu'en pensez-vous ?

LA MÉDISANTE.

Je l'ai vu souvent cet automne à la campagne ; nous représentions des Comédies ; c'étoit notre souffleur. Il sait un peu de musique, joue passablement du violon, ne tarit point sur les anecdotes, applique assez plaisamment les portraits d'une brochure nouvelle. Sa figure n'est pas mal ; & il commence à être fat avec assez d'aisance : de tous nos jeunes gens de robe, c'est celui qui m'a paru se façonner le plus vîte.

LA CABALE.

Il sera très-riche un jour. Éliante l'aime & compte l'épouser ; je sais que vous la haïssez....

LA MÉDISANTE.

Oh ! très-cordialement.

LA CABALE.

Je romps ce mariage.

LA MÉDISANTE.

Vous me ferez plaisir.

LA CABALE.

Il épousera dès ce soir votre petite cousine Julie, pour qui vous paroissez avoir de l'amitié.

LA MÉDISANTE.

Julie est une bonne enfant, mais qui n'a pas assez de fortune....

LA CABALE.

Elle lui apportera en dot un poste très-brillant en province, & qu'il croira avoir obtenu par votre crédit & en considération de cette alliance.

LA MÉDISANTE.

Si vous exécutez ce que vous me dites, me voilà dévouée à vous pour toute ma vie.

LA CABALE.

Embrassez-moi donc; je n'ai voulu vous parler de cette affaire qu'après l'avoir terminée; j'obtins hier au soir le poste en question; ce matin, j'ai envoyé chercher Cléon; il est enchanté; Éliante sera furieuse, désespérée....

LA MÉDISANTE.

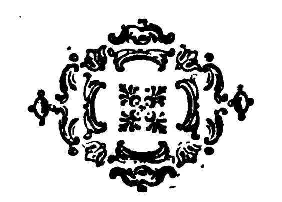
Il faut que leur rupture se fasse avec bien de l'éclat, bien du scandale....

LA CABALE.

Vous ferez contente. Je vais vous le préfenter pour qu'il vous remercie, & que vous le meniez enfuite chez les parens de Julie.

LA MÉDISANTE, *feule, tandis que la Cabale va chercher Cléon.*

Je ne pouvois fouffrir cette Cabale; & je n'entretenois commerce avec elle, que pour me donner le plaifir de la contrarier & de lui dire fouvent des duretés; je commence à la trouver une affez bonne femme.



SCÈNE VI.

LA CABALE, LA MÉDISANTE, CLÉON, L'HOMME *qui enseigne l'art de représenter.*

CLÉON, *d'un ton fade, à la Médisante.*

AH! Madame, qu'il est agréable & doux, séduisant & flatteur de penser que la personne que l'on considère & qu'on estime le plus, veut bien s'intéresser à nous!

LA MÉDISANTE.

Connoissant tout votre mérite, Monsieur, je ne pouvois pas faire moins pour vous que je n'ai fait;

CLÉON.

Ah! Madame.....

LA MÉDISANTE, *à la Cabale, en lui montrant l'homme qui enseigne l'art de représenter.*

Qu'est-ce que cet homme?

LA CABALE.

Comme je sais que l'on ne juge souvent que sur

l'extérieur, s'il m'arrive de faire obtenir un poste à quelqu'un qui n'y soit pas propre, j'ai Monsieur qui est un homme merveilleux pour enseigner en peu de jours l'art de la représentation, c'est-à-dire, les attitudes, les tons, les airs, le maintien, les dehors, en en mot toutes les manières convenables à la place qu'on va occuper. (*A Cléon.*) N'a-t-il pas commencé à vous donner une leçon ?

CLÉON.

Oui, Madàme.

LA MÉDISANTE.

Oh! je serois charmée d'être présente à quelques-unes de ces leçons-là; cela doit être plaisant!

LA CABALE.

Il est aisé de vous satisfaire. (*A Cléon.*) Cela ne vous fera-t-il pas de peine ?

CLÉON.

Tout ce qui peut faire plaisir à Madame, ne sauroit que m'être très-agréable. (*A l'Homme qui enseigne l'art de représenter.*) Allons, Monsieur, recommençons.

L'HOMME, *qui enseigne l'art de représenter.*

Recommençons, Monsieur. Je vous suppose

donc arrivé dans cette province, où votre place met tout le monde dans le cas d'avoir affaire à vous. Tous les matins, vers les dix heures, votre ſalle d'audience commence à ſe remplir. Vous êtes dans votre cabinet, myſtérieuſement renfermé, careſſant vos chiens, fredonnant un vaudeville, tandis que votre Secrétaire vous lit ſuccintement les lettres qui vous ſont adreſſées de tous côtés; il en fait enſuite le partage avec un renvoi aux différens Commis, qui doivent y répondre. Quatre ou cinq hommes furtifs, mal-famés, qui ont chez vous les petites entrées, viennent vous conter les aventures ſcandaleuſes & plaiſantes qui ſont arrivées pendant la nuit; vous riez, vous plaiſantez; vous êtes familier avec ces gens-là....

CLÉON, *d'un ton dédaigneux.*

Familier?

L'HOMME, *qui enſeigne l'art de repréſenter.*

Oui, Monſieur, & très-familier: c'eſt la ſeule eſpèce d'hommes qui ſoit véritablement chérie des perſonnes en place & des Grands. Enfin l'heure approche où vous devez ſortir de votre cabinet & vous montrer en public. Voyons quel maintien vous vous composerez?

CLÉON.

CLÉON.

Eh ! mais, celui-là.

L'HOMME, *qui enseigne l'art de représenter.*

Eh ! fi ! fi donc, Monsieur ! vous prenez la morgue, & l'air refrogné d'un vieux Conseiller. Dans la place que vous occupez, il faut que votre physionomie soit moitié ouverte, & moitié fatiguée des travaux de votre emploi. Vous répondrez à l'un, *nous verrons ;* à l'autre, *j'examinerai ;* vous ferez une légère inclination de tête, avec un petit souris, à ceux qui viennent uniquement pour vous faire leur cour. Si vous voyez arriver quelque personne d'une naissance distinguée, vous irez deux ou trois pas au-devant d'elle ; vous la séparerez de la foule ; mais vous aurez toujours attention de glisser, dans vos politesses mêmes, un air de supériorité....

LA MÉDISANTE, *à l'Homme qui enseigne l'art de représenter.*

C'en est assez ; & Madame avoit raison de dire que vous êtes un homme merveilleux.

L'HOMME, *qui enseigne l'art de représenter.*

Cependant je n'ai été que pendant trois mois valet-de-chambre d'un Intendant.

LA MÉDISANTE, *à Cléon.*

S'il y avoit des loges dans votre salle d'audience, j'en retiendrois une pour la première représentation. Allons, venez ; je vais vous présenter aux parens de Julie. (*Embrassant la Cabale.*) Adieu, ma bonne amie ; comptez que je vous suis désormais aussi attachée, que si j'étois déja dans l'âge de quitter le rouge & de me faire dévote.

SCÈNE VII.

LA CABALE, L'HOMME *qui enseigne l'art de représenter.*

LA CABALE, *lisant un billet qu'un laquais lui apporte.*

C'EST une épigramme contre un homme de mérite qui m'a toujours négligée. L'Auteur est un mal-adroit ; il falloit la mettre en chanson ; cela court plus vîte, se retient mieux & dure à jamais... Ne pourroit-on pas arranger les vers sur un air bien connu ?... oui.... il me semble qu'en raccourcissant les deux premiers... à merveilles ! c'est ainsi qu'il faut la faire courir. Rentrons ; je vais vous dicter cette chanson ; vous aurez soin qu'elle soit répandue ce soir dans tout Paris.

SCÈNE VIII.

L'HOMME DE COUR, LE PHILOSOPHE.

L'HOMME DE COUR.

Quoi vous? un Philoſophe, Chez la cabale?

LE PHILOSOPHE.

Quand des affaires indiſpenſables m'appellent à la ville, avant que de retourner dans ma retraite, je ne manque guère de venir ici. J'y vois les chagrins & les maux que ſe font mutuellement les hommes; les jalouſies, les haines, les craintes, les eſpérances & toutes les vaines illuſions qui ſans ceſſe les agitent. J'y vois le vice, avec des talens ſuperficiels, l'emporter preſque toujours ſur le vrai mérite, parce que le vice eſt impudent, parce qu'il eſt inſenſible aux rebuffades, & qu'il ſait d'ailleurs employer adroitement la flatterie, l'impoſture, les manœuvres ſourdes & les petits ſouterrains; au lieu que l'homme de mérite ſe préſente avec modeſtie, demande avec nobleſſe, & ſe rebute aiſément, ne pouvant vaincre l'honnête fierté qu'il a dans l'ame.

L'HOMME DE COUR, *d'un ton moqueur.*

Voilà, mon très-cher, les plaintes ordinaires de tous ceux qui n'ont pu réussir dans le monde.

LE PHILOSOPHE, *fièrement.*

Sachez que je ne me plains point, & que d'ailleurs je crois que jusqu'à présent j'ai mieux réussi dans le monde, que beaucoup de gens qui sont dans des postes très-élevés.

L'HOMME DE COUR.

Oh! parbleu, votre philosophie me feroit plaisir de me prouver cela.

LE PHILOSOPHE.

Ma philosophie vous dira que je suis un simple Gentilhomme, avec une fortune médiocre; que j'entrai fort jeune dans un Régiment; que je m'y attachai à mes devoirs avec toute l'application possible; que je fus même assez heureux pour avoir une occasion de me distinguer à la bataille de Guastalle; que je ne m'attendois pas que bientôt après on me feroit un passe-droit; qu'on m'en fit un; que je quittai le service & me retirai dans une petite terre de trois à quatre mille livres de rente en quoi consiste tout mon bien; que sachant borner mes besoins, quelque médiocre que soit

mon revenu, il m'en reste toujours assez pour être en état de soulager le malheureux paysan, à qui il arrive des pertes ou quelque maladie; que m'étant acquis l'estime & la confiance de mes voisins, s'il survient quelques contestations entr'eux, je les accommode; & qu'ainsi ma vie étant honnête, & même utile dans la petite place que la Providence m'a assignée, je crois mieux réussir dans le monde, que certains prétendus Seigneurs, qui sans avoir jamais été connus à l'armée que par la fastueuse incommodité de leurs équipages, devenus Lieutenans-Généraux à trente ans, parce qu'ils ont été faits Colonels à seize, ne s'occupent que de tracasseries, d'intrigues, & qu'à paroître des importans dans la galerie & les antichambres; plus jaloux de respects que d'estime; n'aimant à vivre qu'avec des hommes vils; carressant le baladin, protégeant le chansonnier; haïssant l'homme de Lettres, & recevant froidement le vieux Militaire; enfin prouvant chaque jour, qu'avec de grandes richesses, un beau nom, & une belle Charge à la Cour, on peut être très-petit dans l'État.

L'HOMME DE COUR.

J'apperçois quelqu'un à qui j'ai à parler. Adieu, Monsieur.

LE PHILOSOPHE.

Adieu, Monſieur.

Il ſort.

L'HOMME DE COUR, *à part.*

S'il convenoit à un homme de ma ſorte de ſe compromettre avèc un ſimple Gentilhomme, j'aurois répondu vivement à cèt orignal.

SCÈNE IX.

L'HOMME DE COUR, LE CHEVALIER.

L'HOMME DE COUR.

BON jour, Chevalier. On joue ce ſoir une Pièce nouvelle ; tu y ſeras, ſans doute ?

LE CHEVALIER.

Je ne manque guère une première repréſentation.

L'HOMME DE COUR.

Il faut abſolument la faire tomber.

LE CHEVALIER.

Eh ! pourquoi ? L'Auteur vous a-t-il donné quelque ſujet de vous plaindre de lui ?

L'HOMME DE COUR.

Non; mais un vieil Auteur qui avoit une pension du Roi vient de mourir; celui-ci qui a déja eu des succès, s'il réussissoit encore dans ce moment-ci, auroit un grand avantage pour demander cette pension, que je veux faire obtenir au petit Abbé qui a élevé mon fils.

LE CHEVALIER.

Vous n'y pensez pas! Votre petit Abbé n'est qu'un sot, un faux savant.

L'HOMME DE COUR.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Les Lettres & les Dissertations qu'il vient de faire imprimer, ont paru le comble de la platitude & du mauvais goût.

L'HOMME DE COUR.

Il est vrai; mais je ne puis pas le renvoyer sans une récompense; & tu vois bien que pour écarter un concurrent dans l'Auteur de la pièce nouvelle, il faut prudemment faire en sorte qu'elle soit sifflée.

LE CHEVALIER.

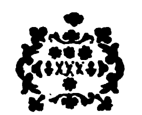
Je vois que s'il vaquoit demain une autre pension, l'intendant de vos plaisirs nocturnes, qui a fait je ne sais quel roman, pourroit se flatter que vous l'aideriez de même de votre crédit, & de toute votre prudence contre l'homme qui auroit le plus de mérite.

L'HOMME DE COUR.

Ma foi oui. Je vais parler à la Cabale. Adieu; à ce soir, je compte sur toi & tes amis.

LE CHEVALIER *seul.*

Faire tomber la pièce d'un Auteur, parce qu'il pourroit prétendre à une pension qu'on veut faire obtenir à un sot, pour se dispenser de lui payer des gages; cela m'indigne !



SCÈNE X.

LE CHEVALIER, UN COMÉDIEN.

LE CHEVALIER.

JE fuis bien aife de vous rencontrer ; je viens d'apprendre à l'inftant qu'il y a une furieufe confpiration contre la pièce nouvelle ; pour moi, je ferai tout mon poffible pour la foutenir.

LE COMÉDIEN.

Nous vous fommes bien obligés ; mais ; M. le Chevalier, permettez-moi de vous rappeller qu'à la dernière que nous avons jouée, vous me dites la même chofe ; cependant je remarquai que vous ne l'écoutiez pas, & que vous ne fites que rire & caufer avec trois ou quatre de vos amis.

LE CHEVALIER.

Il eft vrai ; mais je n'applaudiffois pas moins de tems en tems ; & vous favez que lorfqu'elle fut finie, j'allai dans le foyer & que je dis hautement que je la trouvois admirable.

LE COMÉDIEN.

En vérité, je suis toujours étonné que vous autres Messieurs ne sembliez venir au spectacle que pour étaler vos personnes, vos grâces, vos habits, parler de vos chevaux, de vos équipages, faire des trocs....

LE CHEVALIER.

Eh qu'y a-t-il donc-là de si étonnant ?

LE COMÉDIEN.

C'est qu'il seroit aisé de vous prouver que plus on est jeune, brillant, aimable, plus on doit être attentif & silentieux aux spectacles.

LE CHEVALIER.

Ah; parbleu, mon cher, tâchez de me prouver cela.

LE COMÉDIEN.

Daignez m'écouter. N'est-il pas certain qu'en amour le prompt succès dépend beaucoup de la façon dont on s'y prend pour attaquer un cœur ?

LE CHEVALIER.

Assurément.

LE COMÉDIEN.

Pour bien attaquer un cœur, n'est-il pas à pro-

pos de tâcher d'en démêler & d'en connoître le caractère ?

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas douteux.

LE COMÉDIEN.

Or, Monsieur, je soutiens que c'est sur-tout aux spectacles, dans les yeux, à l'attitude, au maintien, à l'attention plus ou moins marquée des femmes, lorsqu'on joue certaines Scènes, & à l'impression que certains endroits font sur celles-ci & ne font pas sur celles-là, que l'on peut acquérir cette connoissance, & distinguer les différens caractères des unes & des autres.

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

LE COMÉDIEN.

Eh bien ! Pour réussir auprès des femmes, s'il faut connoître leurs caractères différens; si l'on connoît leurs différens caractères aux spectacles, les jeunes gens qui entrent dans le monde, & dont l'ordinaire ambition est de parvenir à l'état brillant d'hommes à bonnes fortunes, doivent donc regarder les spectacles comme des endroits de recueillement & de méditation pour eux. C'est-là

qu'écoutant attentivement, & regardant à propos de loge en loge, ils pourront se préparer de loin des conquêtes par la connoissance qu'ils acquerront du cœur de telle & telle femme, & par conséquent de la façon de s'y prendre pour se la procurer. Par exemple, à l'Opèra, dès que l'on commence à jouer certains airs passionnés, l'ame de la jeune *Cephise* paroît saisie, au lieu que celle de *Julie* ne s'émeut & ne s'attendrit que peu à peu : il y a toute apparence que dans le tête-à-tête on pourra risquer assez vîte avec *Cephise* ce qu'on ne doit tenter avec *Julie* que par gradation. *Dorise*, plutôt couchée qu'assise dans sa loge, fait des nœuds & ne marque quelque attention qu'aux ariettes : avec *Dorise*, tout l'étalage du sentiment seroit inutile ; ce n'est pas son cœur qu'il faut d'abord entreprendre de toucher ; c'est son esprit qu'il faut tâcher d'éblouir par un jargon léger, le badinage & l'enjouement.

LE CHEVALIER.

Votre raisonnement me frappe beaucoup, mais beaucoup.

LE COMÉDIEN.

Jevoudrois bien qu'il pût frapper de même tous vos amis.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, LE COMÉDIEN, LA CABALE, UNE JEUNE FILLE.

LA CABALE, *au Comédien.*

AH! vous voilà; je vous attendois avec impatience; je vous ai envoyé chercher, pour que vous m'aidiez à rendre service à cette aimable enfant. Elle voudroit débuter à la Comédie.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Je lui promets de bien l'applaudir. Sa figure est charmante.

LE COMÉDIEN.

Certainement, mais....

LE CHEVALIER.

Mais, quoi? quoi?

LE COMÉDIEN.

Elle est encore bien jeune.

LE CHEVALIER.

Bien jeune? Bien jeune? Comme si au théâtre on tardoit à devenir nubile.

LE COMÉDIEN, *à la jeune Fille.*

Mademoiselle, venez-vous souvent à notre spectacle ?

LA JEUNE FILLE, *du ton le plus ingénu.*

Je n'y ai jamais été.

LE COMÉDIEN.

Tant pis.

LE CHEVALIER.

Tant mieux. Ses tons & ses gestes ne seront point copiés ; elle jouera d'elle-même. (*A la jeune Fille.*) Je parierois que c'est aux rôles d'amoureuses que vous vous destinez ?

LA JEUNE FILLE.

Oh ! oui, Monsieur ; hier encore j'en jouai un.

LE CHEVALIER.

Dans quelle pièce ?

LA JEUNE FILLE.

Dans nos pièces ; nous les faisons sur le champ. Presque tous les soirs nous nous rassemblons cinq ou six amies du voisinage, & dont la plus âgée n'a pas plus de douze ans ; on se dit ce qu'on a remarqué pendant la journée ; & l'on s'amuse à contrefaire les différentes personnes qu'on a vues.

LE CHEVALIER, *au Comédien vivement.*

Ah! mon ami, l'heureuſe vocation pour le théâtre!

LA CABALE, *à la jeune Fille.*

N'admettez-vous pas de petits garçons dans votre troupe?

LA JEUNE FILLE.

D'abord nous n'en voulions point; peu à peu il s'en gliſſa un; & bien-tôt, comme nous vimes qu'il ſe faiſoit valoir parce qu'il étoit ſeul...

LA CABALE.

Vous le chaſsâtes?

LA JEUNE FILLE.

Non; nous délibérâmes qu'il y auroit autant d'Acteurs que d'Actrices.

LE CHEVALIER.

Bien délibéré!

LA JEUNE FILLE.

Celui qui joue ordinairement avec moi, eſt fort bon, fort bon; mais....

LA CABALE.

Eh bien?

LA JEUNE FILLE.

Il veut quelquefois nous faire jouer des choſes...

LA CABALE.

Quoi donc ?

LA JEUNE FILLE.

Il a une grande ſœur, en âge d'être mariée, & qui a une femme-de-chambre ; il vint nous dire hier, qu'il avoit vu le domeſtique d'un Monſieur qui avoit donné à cette femme-de-chambre une lettre qu'elle avoit auſſi-tôt portée à ſa Maîtreſſe ; qu'enſuite le Monſieur étoit venu ; qu'il s'étoit jeté aux genoux de ſa ſœur, & qu'ils ne s'étoient ſéparés qu'après s'être marqué bien de l'amitié. Toute la ſociété dit qu'il falloit jouer cela ; l'un fit le valet ; une de mes petites couſines, qui eſt fort gaie, fit la femme-de-chambre ; j'étois la la grande ſœur, & lui le Monſieur. Il s'étoit mis à mes genoux ; il me baiſoit les mains ; & en vérité je ne ſais où il prenoit tout ce qu'il me diſoit, & où je prenois moi-même tout ce que je lui répondois ; mais cela me paroiſſoit bien, lorſque tout-à-coup il voulut m'embraſſer ; je le repouſſai ; il prétendit qu'à travers le trou de la ſerrure, il avoit vu le Monſieur embraſſer ſa ſœur ; que cela étoit de la pièce, & que par conſéquent....

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Il avoit raiſon.

LA JEUNE FILLE.

Il avoit raiſon ! Comment donc, il n'y aura qu'à venir dire comme cela qu'on a vu.... Oh non !

LA CABALE.

Elle s'exprime avec une grâce, un naturel, une naïveté qui enchantent ! Mon aimable enfant, vous n'avez du tout pas beſoin de moi pour réuſſir. (*Au Comédien.*) Je compte, Monſieur, que vous lui faciliterez les moyens de débuter.

LE COMÉDIEN.

Je lui rendrai tous les ſervices que je pourrai, pourvu que ce ne ſoit pas ouvertement ; elle eſt trop jolie ; je me brouillerois à jamais avec toutes celles de nos Demoiſelles qui ſe piquent encore de l'être.



SCÈNE XII.

LA CABALE, LE CHEVALIER, LA JEUNE FILLE, LE COMÉDIEN, FRONTIN, PASQUIN.

FRONTIN.

MADAME, ce Monſieur qui eſt venu ce matin, demande ſi vous voulez qu'on commence la répétition du Ballet dont il vous a parlé.

LA CABALE.

Oui ; j'ai du tems ; l'élection où je dois me trouver à l'Académie, ne commencera qu'à trois heures.

LE CHEVALIER.

J'eſpère que vous vous ſouviendrez de mon protégé.

LA CABALE.

Mais, Chevalier, ſongez donc que votre protégé n'a jamais rien fait.

LE CHEVALIER.

Parbleu, c'eſt ce qui doit lui donner un grand

avantage sur ses deux Concurrens, & sur tant d'autres que vous y avez fait recevoir. D'ailleurs vous m'avez promis.

LA CABALE.

Eh bien, nous verrons.

Ils sortent.

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE.

FRONTIN, PASQUIN.

FRONTIN.

QUAND le ballet sera fini, je trouverai le moment de faire ton affaire.

PASQUIN, *l'embrassant.*

Mon cher Frontin, tu es le plus aimable garçon, le meilleur cœur, le plus véritable ami que je connoisse.

FRONTIN.

Finis donc ; tu as le vin trop tendre.

PASQUIN.

Tu ne te contentes pas de me bien régaler ; tu te donnes encore la peine de dresser un placet pour

moi, & tu veux bien le présenter toi-même à ta Maîtresse. Fais-moi le plaisir de me le lire.

FRONTIN.

Volontiers. Je crois n'avoir rien oublié.

Lisant.

MADAME,

Frontin a l'honneur de vous recommander très-particulièrement...

PASQUIN, *l'embrassant.*

Très particulièrement.

FRONTIN.

Pasquin, son intime ami...

PASQUIN, *l'embrassant encore.*

Son intime ami!

FRONTIN.

Et de vous supplier de lui faire obtenir quelque emploi. C'est un garçon qui n'est propre à rien....

PASQUIN.

Comment?...

FRONTIN.

Une bête, un animal...

PASQUIN.

Animal toi-même; est-ce ainsi que tu me recommandes?

FRONTIN.

Patience, Patience.

Continuant de lire.

Un ivrogne, un fainéant; rien ne prouvera plus votre crédit, illustre Cidalie, que d'avoir pu faire employer un pareil vaurien.

Cela n'est-il pas bien tourné? Tu vois comme je la pique d'honneur pour l'engager à s'intéresser à toi. Achevons.

Je vous assure, Madame, que tous ceux qui connoissent ledit Pasquin, vous en rendront un pareil témoignage.

PASQUIN.

Si tu oses présenter ce placet...

FRONTIN.

Il est bien, mon ami; il est bien; dans le vrai, dans le simple, dans le naturel. Je ne donne point, moi, dans le galimathias, dans l'emphase; j'expose tout uniment les choses.

Tirant un cornet, une plume, & la lui présentant.

Allons, signe-le.

PASQUIN.

Que je le signe?

FRONTIN.

Sans doute. Tout placet ne doit-il pas être ſigné de celui qui ſollicite.

PASQUIN.

M. Frontin, vous êtes un coquin.

FRONTIN.

Quoi! tu me dis des injures quand je cherche à te rendre ſervice? Vas, tu es un ingrat; tu ne mérites pas que je t'accorde ma protection; j'avois en vue pour toi une des meilleures conditions...

PASQUIN.

Mais...

FRONTIN.

J'eſpérois te faire placer Cuiſinier chez un des hommes de Paris qui fait la plus grande chère.

PASQUIN.

Autre impertinence! moi cuiſinier, qui n'ai fait de ma vie aucuns ragoûts!

FRONTIN.

Eh qu'importe? Crois-tu donc qu'aujourd'hui, pour poſſéder un emploi, il ſoit néceſſaire de ſavoir l'exercer? Tu auras ſous toi de bons aides de cuiſine, de bons marmitons: ſi les ragoûts ſont

bien faits, tout l'honneur t'en appartiendra, comme au Chef; s'ils sont mauvais, ce sera la faute de tes Commis qui auront mal exécuté tes ordres. Allons, décide-toi.

PASQUIN.

Songe donc que dans ce placet tu me traites...

FRONTIN.

Je t'y traite? Je t'y traite? Oh! si tu es un glorieux.... Ecoute, mon ami; il est rare que les glorieux fassent fortune.

PASQUIN.

Faudra-t-il que je sois présent quand tu le présenteras?

FRONTIN.

Sans doute. Ta physionomie aidera beaucoup à confirmer tout ce que j'y dis de favorable pour toi... Mais, j'entends les violons; pendant le ballet, tu as le tems de te déterminer.



LE TRIOMPHE DE LA CABALE,

BALLET.

Entrée de la Cabale, précédée & ſuivie de Journaliſtes, diverſement habillés ; ils ſe rangent en haie le long d'une avenue qui conduit au Mont Parnaſſe. Marche d'Académiciens qui s'arrêtent de diſtance en diſtance, s'inclinent profondément les uns devant les autres, & ſe donnent réciproquement les témoignages de la plus grande admiration. La Cabale, d'un coup de baguette, les métamorphoſe en....

Fin du Tome premier.

De l'Imprimerie de Cl. SIMON, 1778.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, les *Essais Historiques sur Paris*, & autres Ouvrages de M. de Saint-Foix; & je n'ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la réimpression. A Paris, ce 20 Octobre 1775.

Signé, CRÉBILLON.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amée la Dame Veuve DUCHESNE, Libraire, Nous a fait exposer, qu'elle désireroit faire imprimer & donner au Public, plusieurs Ouvrages, ayant pour titres : *Dictionnaire Généalogique ; Grammaire Françoise & Allemande de Gostched ; Histoire de la République de Venise ; Essais Historiques sur Paris ; Bibliothèque Amusante & Instructive*, S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposante, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Ouvrages autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Pré-

ſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance: comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Expoſante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformement aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de les expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMENIL; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Préſentes. DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ladite Expoſante & ſes ayant-cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout

au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le quinzième jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-quinze, & de notre Règne le deuxième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre X X de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 380, *fol.* 50, *conformément au Règlement de* 1723. *A Paris*, *ce* 22 *Novembre* 1775.

Signé HUMBLOT, *Adjoint*.

7

527

